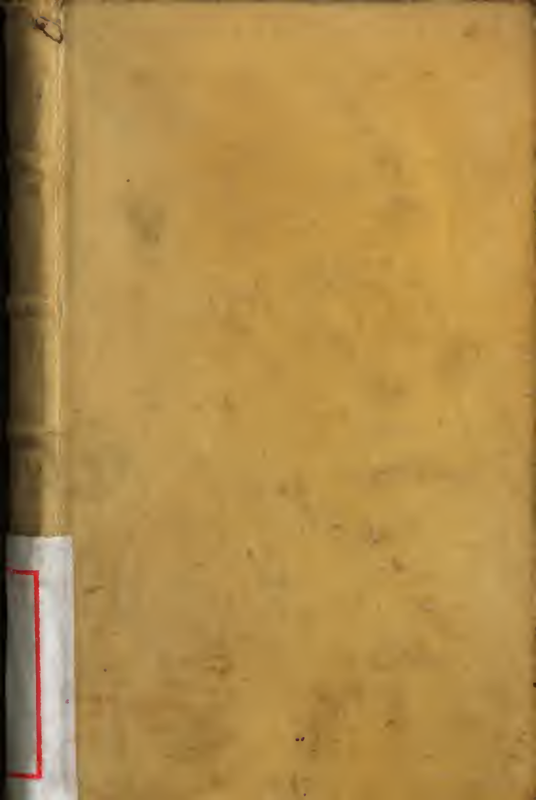
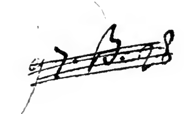




HISTOIRE D'IRLANDE.

TOME PREMIER.



HISTOIRE D'IRLANDE,

DEPUIS L'INVASION D'HENRI II,

Avec un Discours préliminaire sur l'ancien état de ce Royaume.

Par THOMAS LELAND, Docteur en Théologie, ancien Membre du College de la Trinité, & Prébendaire de l'Eglise de St. Patrice de Dublin.

Traduite de l'Anglois.

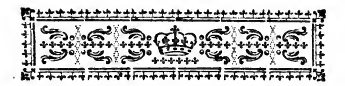
TOME PREMIER.



A MAESTRICHT,
Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE ſujet de l'Hiſtoire ſuivante ne paroît point indigne d'attention. Rien n'eſt plus utile & plus intéreſſant pour un Lecteur Anglois, que de ſuivre les progrès de la puiſſance Angloiſe en Irlande, depuis l'invaſion d'Henri Second, à travers les conflicts de pluſieurs Siecles, les intervalles de paix, le renouvellement des hoſtilités, la ſuppreſſion de la guerre civile, les tentatives pour appaiſer les déſordres nationaux, & la conteſtation qui s'éleva dans la cauſe de Jacques Second. Ce ſujet eſt du moins recommandable pour ſa nouveauté; car quoiqu'on ait traité les périodes particuliers de ces affaires, tan-

tôt fort au long, & tantôt d'une maniere imparfaite, on n'a cependant point donné l'Hiſtoire générale des actions, des conſeils, des incidents & des révolutions qui ont été ſuivies de l'établiſſement de l'autorité de la Couronne d'Angleterre dans un Pays qui eſt aujourd'hui une partie reſpectable de l'Empire Britannique.

Le Gouvernement engagea M. Richard Cox à en donner une dans le temps de la Révolution; mais toutes les recherches qu'il a faites ſur ce ſujet, n'ont abouti qu'à une Chronique imparfaite & mal digérée, qui finit à la ſuppreſſion totale de la rébellion qui avoit commencé l'an 1641. Il s'eſt écoulé plus de quatre-vingts ans depuis les derniers troubles d'Irlande; la littérature s'eſt perfectionnée dans cet intervalle, & les deſcendants des Colons Anglois qui s'établirent dans ce Pays, ont eu le loiſir néceſſaire pour

nous tranſmettre l'Hiſtoire des exploits auxquels leurs ancêtres eurent une ſi grande part. Mais peut-être les Gens de Lettres n'ont-ils pas trouvé le ſujet digne de leur plume, & ont été épouvantés par l'obſcurité répandue ſur quelques périodes, par la peine & les ſoins qu'exigeoit la recherche des faits qu'on ignoroit, & dont on n'avoit aucune relation ſuivie, & ont voulu s'épargner celle de s'en inſtruire dans les Ecrivains, qui regardant leur objet favori avec un œil partial, ont donné un détail ennuyant & trop circonſtancié des faits dont ils ont eu connoiſſance.

Les circonſtances de l'Irlande ſuffiſoient encore pour détourner un Hiſtorien de cette entrepriſe, & on peut même les regarder comme un des principaux obſtacles. Les préjugés & les animoſités n'ont pas fini avec ſes déſordres. Les relations des événements arrivés dans ces temps

de querelles & de troubles, ont été dictées pendant plusieurs années par l'orgueil, le ressentiment, la haine inséparable des factions, par l'obliquité des intérêts & des brigues particulieres. Il étoit presque impossible à un Historien, de ne point se ressentir des passions & des préjugés de ceux qui l'environnoient, & de se piquer de sincérité & d'exactitude sans s'attirer quantité d'ennemis. Quoique le temps, la réflexion & la liberté de penser ayent adouci l'animosité des parties contendantes, & que l'éloignement des temps nous fasse regarder ces contentions avec indifférence, il n'est pas moins vrai qu'un Historien des affaires d'Irlande ne peut aujourd'hui se garantir de la censure qu'en s'attachant strictement à la vérité, & en méprisant tous les reproches qu'on peut lui faire, à l'exception de celui d'opiniâtreté & de négligence.

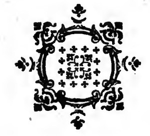
Il y a plusieurs endroits où l'Au-

teur rapporte les faits tout autrement que les Historiens qui passent pour authentiques; mais il ne le fait qu'après avoir mûrement examiné les sentiments & les opinions des autres hommes: & c'est la seule crainte de donner trop d'étendue à son Ouvrage, qui l'a empêché de se justifier, & d'indiquer les raisons particulieres qui l'ont obligé à adopter où à rejetter leur autorité. Il s'est simplement borné à examiner leurs différents sentiments, & à citer ceux qu'il a jugé à propos de suivre, sans entrer dans aucune discussion critique. Ceux qui connoissent les matériaux qui composent cette Histoire, sur-tout celle des derniers Siecles, sentiront mieux que les autres la nécessité de la méthode qu'il a suivie.

On seroit en droit d'exiger qu'il eût dit quelque chose de l'état dans lequel étoit l'Irlande avant l'invasion d'Henri; mais il s'est borné

aux particularités qui lui ont paru néceſſaires pour éclaircir ſon ſujet, & mettre le Lecteur au fait des événements qu'il rapporte. Son deſſein n'a point été d'examiner les antiquités de l'Irlande, ni de décider de l'authenticité de ſes monuments, ni d'entrer dans aucune diſcuſſion relative à ces points. Cette tâche étoit au-deſſus de ſes forces, parce qu'il ignore la langue Irlandoiſe. Il s'eſt ſervi pour les Annales qu'il cite dans les deux premiers volumes, de la traduction qu'on en a faite pour M. James Ware, & dont l'Univerſité de Dublin eſt aujourd'hui en poſſeſſion, des Collections que la Société de cette même Ville a eu la bonté de lui communiquer, & des ſecours que lui a fourni M. Charles O'Connor ſon ami. Il pourroit encore indiquer ici les matériaux qu'il a trouvés en Angleterre & en Irlande; mais comme on pourroit regarder ces ſortes de détails plu-

tôt comme l'effet de ſon orgueil que comme celui de ſa reconnoiſſance, on ne croit pas devoir détourner plus long-temps le Lecteur de ce qu'il doit indiſpenſablement ſavoir pour ſe mettre au fait de cette Hiſtoire.





HISTOIRE
D'IRLANDE
Avant l'introduction du Christianisme.

Tous les peuples se piquent de faire remonter leur origine dans les siecles les plus reculés; mais il n'y en a aucun qui ait poussé plus loin cette vanité que les Irlandois. Las de l'oppression sous laquelle ils ont gémi pendant plusieurs siecles, de leur infériorité, des reproches, des mépris & des injures de leurs voisins, ils ont eu recours aux monuments de leur ancienne gloire, & parlé des exploits de leurs ancêtres dans les termes que l'indignation la plus vive leur a dictés. O'Flagherty, leur fameux Antiquaire, dans l'Apologie de son Ogygia contre M. George Mackenzie, que j'ai vue en manus-

crit, nous repréſente avec un zele enthouſiaſte l'Irlande comme la mere de la Grande-Bretagne. » Il prétend » qu'elle a enfanté pendant plus de » deux mille ans juſqu'en 1198, cent » ſoixante-onze Monarques de la » même Maiſon & de la même ti- » ge; donné à l'Ecoſſe ſoixante-huit » Rois & une Reine, ſans compter » les Bruces & les Baliols; quatre » Empereurs & deux Reines à la » Grande-Bretagne & à l'Irlande, » tous ſortis de ſon propre ſein". Un Irlandois, qui vivoit ſous le regne d'Edouard Second, remonte à une antiquité beaucoup plus reculée. Un Prince d'Ulſter, qui vivoit de ſon temps, ſe vante au Pape d'une ſucceſſion non interrompue de 197 Rois d'Irlande, juſqu'en l'an 1170. Fordun. Appendix.

Il eſt cependant certain qu'on n'a découvert juſqu'ici aucun monument littéraire antérieur à l'introduction du Chriſtianiſme dans cette contrée, & que la certitude des faits antérieurs à cette époque n'eſt fondée que ſur le témoignage des Hiſtoriens Chrétiens, les recueils qu'ils ont faits des anciens Poëtes, & les copies des

manuſcrits que l'on croit avoir été rédigés dans le temps du Paganiſme. On auroit tort d'exiger d'autres preuves particulieres de l'antiquité de l'Irlande. Les Antiquaires en ont composé une Hiſtoire réguliere, mais mêlée de quantité de fables abſurdes & puériles, d'une longue ſuite de Rois, depuis les premiers ſiecles du monde. On peut mettre de ce nombre ce qu'ils diſent de Partholan, de ſes fils, de ſon chien & de ſon bœuf; des géants Fomoriens & de leur deſtruction; des Nemediens, des Firbolgs, des Tuatha-de-Danans & de leurs ſortileges. On convient généralement qu'environ mille ans, ou plutôt cinq cents ans avant l'Ere Chrétienne, une colonie de Scythes ſortirent d'Eſpagne, vinrent s'établir dans l'Irlande, & y introduiſirent la langue & les caracteres Phéniciens: qu'il peut ſe faire à la vérité que les Gaulois ou les Bretons y euſſent envoyé des colonies avant ce temps-là; mais qu'Heber, Heremon & Ith, fils de Mileſius, donnerent à l'Irlande une race de Rois que l'on diſtingua depuis par les noms de Gadeliens de

Scuits, ou d'Ecoſſois. Leurs Hiſtoriens prétendent que ce Royaume ſortit peu-à-peu de l'état de barbarie dans lequel il étoit plongé ; que les factions & les cabales ceſſerent ; & qu'enfin un Monarque connu dans les annales ſous le nom d'Ollam - Fodla, établit une forme réguliere de gouvernement, fonda une Univerſité, & inſtitua les *Fes*, ou Aſſemblées triennales des Rois, des Prêtres & des Bardes, à Téamor, ou Tarah, dans Meath, pour établir des loix & régler le Gouvernement. Keating, Hiſtorien Irlandois, qui a puiſé les faits qu'il rapporte dans les écrits des Poëtes, ajoute que l'objet de cette fameuſe aſſemblée étoit de civiliſer le peuple, & de le garantir des crimes qui régnoient dans les ſiecles de barbarie & de violence. Le détail magnifique de ſa grandeur & de ſa ſolemnité, ce qu'on dit du ſoin avec lequel ſes membres étudioient l'Hiſtoire, les Annales & la Généalogie de la nation, ne ſont, à ce qu'on m'a dit, que des interpolations d'un Traducteur ignorant & préſomptueux.

Quelles qu'ayent été les inſtitu-

tions de ce Monarque, tous les Historiens conviennent unanimement qu'elles n'eurent pas assez de force pour remédier à la rudesse & aux désordres de ce temps-là. Les Annalistes attribuent à Kimbath, un de ses successeurs, la gloire de les avoir fait revivre, d'avoir réglé la Province d'Ulster, qui appartenoit à sa famille, & d'avoir fait bâtir près d'Armagh le magnifique palais d'Eamania. Hugony, son successeur immédiat, passe pour avoir poussé la réformation plus loin. On nous le dépeint comme un Monarque puissant sur terre & sur mer, & également distingué par ses talents politiques. Quatre des Rois qui gouvernoient les Provinces, causerent, dit-on, des embarras & des peines infinies au cinquieme qui possédoit la Monarchie. Pour abattre la puissance de ces rivaux, Hugony divisa l'Isle en vingt-cinq Dynasties, qu'il obligea par serment à n'accepter d'autre Monarque qu'un Prince de sa Maison. Cette précaution ne put cependant le garantir d'une mort violente, ni prévenir celle des Monarques

ses successeurs, qui furent presque tous assassinés pendant plusieurs siecles.

Le Gouvernement Pentarchique fut rétabli environ cent ans avant l'Ere Chrétienne, & fut suivi, à ce qu'on prétend, d'une révolution considérable. Les Fileas ou Bardes Irlandois furent pendant plusieurs siecles les dispensateurs des Loix, & toute la nation étoit soumise à leurs tribunaux. Leurs honneurs étoient considérables, leur nombre prodigieux, & ils abuserent dans la suite de leur autorité. Leurs ordres étoient si obscurs, qu'il n'y avoit qu'eux qui pussent les interpréter; leurs décisions si partiales & si injustes, que le peuple se lassa enfin de leur oppression, & résolut de les exterminer. Ils se réfugierent chez Concovar-Mac-Nessa, le Monarque régnant, qui leur promit de les protéger, à condition qu'ils réformeroient son Etat. Pour prévenir les justes plaintes de ses sujets, il chargea les plus savants d'entr'eux de compiler un Code de Loix intelligibles, claires & équitables, qui fut reçu avec empressement, & qu'on appella dans le style élevé de ce sie-

Keating. O'Conn. Differt.

cle grossier, LES DÉCISIONS CÉLESTES.

Au-lieu des effets qu'on devoit naturellement attendre des sages conseils & des institutions patriotiques de ces Bardes, les Annalistes nous présentent une suite de cruautés, de successions précipitées par des assassinats; des factions, des séditions, & une anarchie absolue. Les choses étoient dans cet état, lorsque le Chef dont parle Tacite, s'adressa à Agricola, & le pria de faire une descente en Irlande. L'Historien Irlandois, loin de souscrire à l'opinion de ceux qui prétendent qu'une seule légion & quelques troupes auxiliaires suffisoient pour conquérir toute l'Isle, prétend qu'elle étoit invincible dans l'état même où elle se trouvoit, & rapporte avec emphase que le Monarque Irlandois qui régnoit alors, loin de craindre l'invasion dont les Romains le menaçoient, vola au secours des Pictes, fit une irruption dans la Province que les Romains occupoient, & s'en retourna chez lui chargé de butin.

Les Annalistes disent qu'après la

mort de ce Prince, qu'on appelloit Crimthan, la ſucceſſion de la ligne d'Heremon au trône fut interrompue, & que les anciens Firbolgs ou Belges, devinrent ſi puiſſants & ſi turbulents, qu'ils établirent un Monarque de leur propre race, & ruinerent, pendant pluſieurs années, le Pays, à quelques petits intervalles près, par la guerre appellée Plébéienne ou Attacotique. Ils ajoutent que Tuathal, Prince de la famille Miléſienne, revint du Nord de la Bretagne avec quelques Pictes auxiliaires, & vengea l'honneur de ſa Maiſon; qu'il aſſembla les Etats à Tarah; qu'il fut reconnu pour Monarque Souverain; qu'il obligea ſes ſujets par un ſerment ſolemnel, à ne choiſir pour Rois que des Princes de ſa famille; qu'il ſépara le diſtrict de Meath des autres Provinces d'Irlande, & le donna pour appanage au Souverain; qu'il y fit conſtruire des édifices magnifiques; qu'il établit, ou du moins qu'il renouvella la fameuſe aſſemblée de Taltion dans Meath, où toute la nation avoit accoutumé de ſe rendre pour trafiquer Keating.

& prendre part aux fêtes qu'on y donnoit.

On dit que le Roi de la Province de Leinster provoqua ce Monarque par un acte de perfidie qui a peu d'exemples. Il avoit épousé la fille de Tuathal ; mais ayant conçu une passion criminelle pour sa sœur, il fit courir le bruit que sa femme étoit morte, & épousa sa sœur. Les deux Reines s'étant rencontrées dans le palais de Leinster, elles furent tellement pénétrées de chagrin, qu'elles moururent toutes deux. Le Monarque pénétra dans les Etats de son gendre, & ne les épargna qu'à condition qu'il lui payeroit un tribut onéreux, comme un monument perpétuel du ressentiment de Tuathal, & de l'offense que le Roi de Leinster avoit commise. L'exaction de ce tribut odieux devint une source de troubles & de désordres dans les siecles suivants. On dit que Conn, un des Monarques qui lui succéderent, fut continuellement en guerre, & éprouva plusieurs revers, pour avoir voulu exiger le payement de ce tribut, & qu'il fut enfin obligé de partager

le Royaume avec le Prince de Munſter, de ſe contenter de la moitié qui eſt au Nord, & qu'on appelle *Leath-Conn*, & de céder à ſon rival celle du Midi, qui porte le nom de *Leath-Mogha*. Il vint enfin à bout de ſurprendre & de tuer le Prince de Munſter, & de recouvrer ſon ancienne puiſſance. Conn mourut auſſi de mort violente, emportant dans le tombeau le titre orgueilleux de CONN AUX CENT BATAILLES.

Cormac O'Conn, petit-fils de ce Héros, fut, dit-on, le plus fameux de tous les Monarques Payens. Les Annaliſtes placent le commencement de ſon regne à l'an 254 de Jeſus-Chriſt. Ils parlent avec tranſport de la ſplendeur & de la magnificence de ſa Cour, de la bravoure de ſes trois fils, de la beauté raviſſante de ſes dix filles, de ſes Gardes, de ſes palais, de ſon armée formidable, de l'illuſtre Général Finn, fils de Cumhal, & pere d'Oiſſian, ce Barde qui s'eſt acquis une réputation immortelle; de la réviſion qu'il fit des Loix, des Univerſités qu'il fonda, de la victoire qu'il remporta ſur ſes ſujets rebelles,

de ſon abdication, & de ſa retraite philoſophique.

Carbry-Liffecar, ſon fils, ſe reſſentit de l'éducation que ce Héros lui avoit donnée; mais on prétend que la ſageſſe & la politique de ces Princes ne purent arrêter le torrent des factions qui diviſoient la nation. Carbry fut tué dans un combat; ſes ſucceſſeurs eurent le même ſort, & les autres périrent par le poiſon ou par le glaive de l'ennemi. Les guerres allumées par l'injuſtice & l'ambition, occaſionnerent la ruine du Pays; & le ſuperbe palais d'Eamania devint la proie des flammes. Crimthan, ayant porté ſes armes dans la Gaule & la Bretagne, mourut par le poiſon; & NIAL DES NEUF ÔTAGES, après avoir ſoutenu l'Albanienne Dalraida, & eu pluſieurs ſuccès dans l'Armorique, périt par la main d'un aſſaſſin. Dathy, ſon ſucceſſeur, & le dernier des Monarques Payens, jouit, à ce que diſent les Annaliſtes, d'un regne long & paiſible; mais ayant porté la guerre dans les Pays étrangers, il fut tué de la foudre, près des Alpes.

Les Annales Poétiques, dont on a tiré cette liste de Souverains, nous fournissent un tableau vivant des mœurs de ce siecle, beaucoup plus intéressant que les événements qu'elles rapportent avec un mêlange prolixe de géants, de sortileges, d'allégories obscures, & de fables extravagantes. On y voit un peuple brave & courageux, qui abandonne son Pays natal pour aller s'établir dans une Isle fertile; des Généraux qui partagent les terres à leurs soldats; & des aventuriers, qui, après s'être procuré un établissement solide, concertent entr'eux les moyens de se l'assurer. Ils choisissent, dans une famille plus distinguée & plus respectée que les autres, un Monarque, ayant bien moins d'égard au droit d'aînesse que l'on consulte dans des temps pacifiques, qu'à la bravoure de ses ancêtres, & au mérite & à la bravoure de celui qu'ils ont choisi pour les protéger & les venger. Pour prévenir la confusion & les accidents que la violence a coutume d'occasionner, ils donnent à ce Monarque un successeur qui puisse le remplacer après

ſa mort, & prendre les rênes du Gouvernement. Ils ont la précaution de limiter ſa puiſſance. Ceux qui l'ont ſuivi, perſuadés de leur propre mérite, veulent partager ſa dignité & les émoluments qui lui ſont attachés. Ils payent leur tribut à ce Roi Provincial qu'ils ont choiſi pour gouverner l'Iſle. Ils exercent dans les autres Provinces la même autorité royale en vertu d'une pareille élection. Leurs droits ſont indépendants de ceux du Monarque, & ils ont ſouvent recours à la voie des armes pour l'empêcher de les uſurper. Le Monarque, qui connoît le danger du trop grand amour de la liberté, s'efforce d'aſſurer ſon autorité, tantôt en diviſant leur puiſſance, tantôt en réuniſſant les différents Etats indépendants en un intérêt général, par des conventions nationales. Dans le ſiecle dont je parle, la force du corps, la violence des paſſions, la grandeur d'ame, étoient les marques caractériſtiques du peuple. Ses annales ſont remplies d'exemples de valeur, d'effuſions de bienveillance, de reſſentiments outrés, d'outrages inſpirés

par le déſeſpoir & l'eſprit de vengeance. La Poéſie & la Muſique faiſoient ſes délices. Il avoit une vénération extraordinaire pour ceux qui excelloient dans ces Arts, & qui avoient le talent d'émouvoir les paſſions par le moyen de la Poéſie. Il regardoit les Miniſtres de la Religion comme des hommes divins. Il s'en remettoit à eux pour la déciſion de ſes querelles, & les conſultoit comme des oracles dans ce qui concernoit les loix & la politique. A meſure que ſon eſprit ſe perfectionna, & que ſes connoiſſances augmenterent, il ſentit la néceſſité qu'il avoit d'avoir des loix fixes & invariables. Les principes d'équité & d'indépendance que la nature a gravés dans le cœur de l'homme, ſont cauſe qu'il les reçoit avec empreſſement; mais les paſſions ſont ennemies de la contraintes. Les injures particulieres ſe vengent par la force; & les Chefs inſolents & ambitieux ont recours aux armes.

Je laiſſe à ceux qui compareront ce tableau avec les progrès de la Société dans les autres établiſſements

Européens, à décider si ce coloris est vrai ou faux. L'Antiquaire Irlandois s'en sert pour prouver l'autorité de ses annales favorites. Un Auteur moderne va encore plus loin, & prétend que les enchantements & les événements extraordinaires, dont elles font mention, sont une preuve incontestable de leur haute antiquité. » On a inséré, dit le Dr. Warner, dans la relation d'une bataille, un exemple de la science magique des Druides qui suivoient les armées, dans le dessein, sans doute, d'inspirer au peuple du respect pour eux, & de rendre l'Histoire plus merveilleuse. Cette conduite est pardonnable au Barde, vu l'ignorance & la superstition du siecle dans lequel il vivoit; mais on ne peut excuser le Dr. Keating d'avoir donné cette Histoire pour véritable, dans un siecle aussi éclairé que le nôtre. Il dit l'avoir puisée dans les anciennes annales, & il mérite d'autant plus que nous lui pardonnions, qu'elle nous fournit une preuve en faveur de l'antiquité de l'Histoire d'Irlande, & de l'exis-

Warner, Histoire d'Irlande, p. 244.

» tance des Lettres avant l'introduc-
» tion du Chriſtianiſme. Il étoit na-
» turel que les Druides profitaſſent
» des occaſions qu'ils trouvoient de
» faire valoir la puiſſance de leur or-
» dre ; mais cela ne convenoit nulle-
» ment à des Hiſtoriens Chrétiens,
» & cette raiſon ſeule ſuffit, ſuivant
» nos meilleurs Critiques, pour conſ-
» tater l'antiquité de cette Hiſtoire".

Je laiſſerai à l'Antiquaire, la tâche d'établir l'authenticité de cette Hiſtoire, & me contenterai d'obſerver qu'en cas que les anciens Poëtes ayent inventé cette ſuite d'actions & d'incidents, dont ils nous donnent un détail ſi circonſtancié, il ne peut être que conforme au gouvernement & aux mœurs qui ſubſiſtoient de leur temps, ou dont leurs ancêtres les avoient inſtruits ; de ſorte qu'on a tout lieu de croire que l'état de l'Irlande, pluſieurs ſiecles avant que les Anglois s'en emparaſſent, étoit tel qu'ils le décrivent. C'eſt la ſeule conſéquence que je me ſuis propoſé d'établir.



ÉTABLISSEMENT

DU CHRISTIANISME EN IRLANDE, *ET* CONSÉQUENCES *DE CET ÉVÉNEMENT.*

ON regarde généralement la converſion des Irlandois au Chriſtianiſme, comme un nouveau période où leur Hiſtoire commence à avoir plus de certitude, quoiqu'elle continue d'être remplie de contes, de légendes, & de fictions poétiques. Ils furent diſpoſés à le recevoir par les prédications de Patrice leur Apôtre, par les progrès graduels de l'Evangile, par les ſoins de quelques-uns des premiers Miſſionnaires, &, ſi nous en croyons les anciens Analiſtes,

naliſtes, par l'eſprit éclairé & philoſophique de Cormac O'Conn, qui engagea le premier ſes ſujets à mépriſer les rits du paganiſme. Ce fut lui, à ce qu'on prétend, qui abaiſſa la puiſſance des Druides, quoique leur Ordre n'étoit point encore éteint à l'arrivée du fameux Miſſionnaire : car les anciens Annaliſtes parlent d'un Druide qui s'oppoſa vivement à l'établiſſement du Chriſtianiſme, & qui avertit le Monarque des maux & des vexations que ſes ſujets auroient à ſouffrir de la part de cette nouvelle Religion.

Les ennemis de l'antiquité de l'Irlande prétendent que Patrice civiliſa ces peuples barbares, en leur enſeignant l'uſage des Lettres. Les partiſans de cette antiquité diſent qu'il introduiſit en Irlande les caractères Romains dont il s'étoit ſervi pour écrire l'Ecriture-Sainte & les Liturgies, & que ſes nouveaux proſélytes s'en ſervirent pareillement pour tranſcrire les Livres Saints avec une facilité & une promptitude dont des gens non-lettrés étoient incapables. Ils ajoutent que Fiach, le premier à

qui Patrice enſeigna les nouveaux caracteres, étoit diſciple d'un fameux Poëte nommé Dubthah-O'Lugair, qui, quelque temps auparavant, avoit envoyé ſon pupille à Connaught pour préſenter quelques-uns de ſes Ouvrages aux Princes de cette Contrée. Ils vont encore plus loin : car ſans parler de ce qu'ils diſent d'Ogham, des anciens caracteres, du nombre, de l'ordre & des noms des lettres Irlandoiſes, ou Beth-luis-nion, ils fourniſſent à M. James Ware une longue liſte d'Ecrivains Payens, depuis le frere d'Amergin juſqu'à Heber & Heremon.

L'Archevêque Usher a prouvé que le ſyſtême de doctrines qu'enſeigna Patrice, étoit exempt des nouveautés erronnées de l'Egliſe Romaine; mais quelque pure que pût être ſa prédication, il paroît que les doctrines de l'Evangile qui ne tendent qu'à adoucir, à civiliſer & à élever l'eſprit humain, n'étoient point aſſez profondément gravées dans le cœur du peuple, pour opérer une réformation extraordinaire dans les mœurs de la nation. Cela eſt ſi vrai,

que Léogaire, après avoir embrassé le Christianisme, attaqua injustement Leinster, fut défait, & renonça par un serment solemnel au tribut qui avoit occasionné sa querelle. Il ne fut pas plutôt retourné dans ses Etats, qu'il rassembla ses forces, oublia son serment, & mit la Province à feu & à sang. Il est vrai que les Annalistes, scandalisés de cette conduite, nous disent que Léogaire avoit apostasié. Ce fait, supposé qu'il soit vrai, prouve que la corruption des mœurs étoit encore extrême, après que les Irlandois eurent embrassé le Christianisme. Les Annales composées plusieurs siecles après ce Monarque, ne sont remplies que d'exemples horribles de vengeance, & d'effets odieux d'ambition & d'avarice. Quoique le Christianisme, que l'on enseignoit alors, n'eût pas encore déraciné les vices nationaux, au moins les réprima-t-il. Un corps nombreux d'Ecclésiastiques séculiers & réguliers se répandit en peu de temps dans toute la Contrée, & se porta souvent pour arbitre entre les Capitaines qui étoient en guerre; & dans les cas où il ne

pouvoit les contenir avec le frein de la raiſon & de la Religion, il les épouvantoit en les menaçant de la vengeance divine. Le peuple ignorant écoutoit leurs fables & leurs prétendus miracles avec une crainte religieuſe, & regardoit leurs perſonnes comme ſacrées & inviolables. Ils profiterent de la vénération publique pour augmenter leurs émoluments. On aſſigna des revenus conſidérables à l'Egliſe naiſſante, & on les paya de leurs prieres par de riches donations. Quelques anciens mémoires nous apprennent qu'ils avoient engagé le peuple à offrir à l'Egliſe les prémices de tout ſon bétail, lui perſuadant que c'étoit pour lui une obligation indiſpenſable; mais il faut convenir que ſi le Clergé acquéroit des richeſſes, il en faiſoit un très-bon uſage.

O'Connor Diſſert.

» Les Moines, (dit Mr. O'Connor,) avoient établi leur demeure » dans des déſerts qu'ils avoient défrichés de leurs propres mains, & » rendus les cantons les plus fertiles & les plus délicieux du Royaume. Ces déſerts ſe peuplerent in-

» sensiblement ; on y bâtit des Villes, & ce furent les Moines qui » apprirent aux habitants à former » une société civile. — Ils y établirent des écoles pour l'éducation » de la jeunesse de l'Isle & des nations voisines. " Bede nous apprend que vers le milieu du septieme siecle, du temps des vénérables Prélats Finian & Colman, quantité de Gentilshommes Anglo-Saxons, & d'autres personnes de tout rang & de tout état, se retirerent en Irlande pour s'instruire, ou pour pouvoir se retirer dans des Monasteres : & que les Ecossois (c'est le nom qu'il donne aux Irlandois) les nourrissoient & leur fournissoient gratuitement les Livres & les secours dont ils avoient besoin. » Ce témoignage, (dit l'élégant Lord Lyttelton,) non-seulement prouve le savoir, mais l'hospitalité & la bonté de cette nation. " Les étrangers qui se rendirent en Irlande dans un temps où l'Europe étoit plongée dans l'ignorance & la confusion, donnerent un lustre extraordinaire à ce siege des Sciences ; & il n'est pas étonnant

qu'on ait compté ſept mille étudiants dans l'Univerſité d'Armagh, quoiqu'il y en eût pluſieurs autres en Irlande.

Le Clergé d'Irlande ne borna point ſes travaux à ſon Pays. Il envoya des Miſſionnaires dans le continent, qui convertirent les Payens, qui affermirent les croyants, qui érigerent des Couvents & fonderent des Univerſités. Ils enſeignerent l'uſage des lettres aux Saxons & aux Normands; ils convertirent les Pictes par le miniſtere de Columb-Kill, un des Eccléſiaſtiques les plus renommés de ſon temps. La Bourgogne, l'Allemagne & d'autres Pays, reçurent leurs inſtructions, & l'Europe entiere avoua avec reconnoiſſance la piété, le zele & la pureté de L'ISLE DES SAINTS. Tels ſont les événements ſur leſquels les Hiſtoriens Irlandois inſiſtent avec un plaiſir qui tient de l'enthouſiaſme.

Il paroît que les premiers Miſſionnaires Chrétiens ne firent aucune violence aux anciennes mœurs des Irlandois. Ils favoriſerent & protégerent leurs Poëtes; ils ne perſécuterent point les Druides qui reſtoient;

& quoiqu'ils menaçassent de la vengeance divine ceux qui adoroient le Soleil, les Astres & les Vents, il est évident qu'ils eurent trop d'indulgence pour quelques superstitions payennes qui subsistent encore en Irlande. En effet, les habitants allument des feux dans certains temps de l'année, & font passer leurs bestiaux à travers, pour les garantir des accidents qui peuvent leur arriver.

On ignore quelles étoient les constitutions civiles de l'Irlande, lors de l'établissement du Christianisme; mais on sait, à n'en point douter, que les premiers Missionnaires n'y firent aucun changement essentiel. » Ils crurent (dit Mr. O'Connor,) que la » législation politique n'appartenoit » qu'au Magistrat civil. " Peut-être que leur génie étoit trop borné; & qu'ils étoient trop occupés de leur mission pour vaquer à une pareille étude. Il falloit nécessairement accommoder les Loix écrites des Irlandois, si tant est qu'ils en eussent, à la nouvelle Religion qu'ils venoient d'embrasser. On dit que Patrice fut une des neuf personnes, Rois, Bar- O'Connor Dissert.

Fragments de la Loi de Brehon.

des & Eccléſiaſtiques, que l'on choiſit pour faire revivre les Ordonnances des ſiecles Payens, & compoſer un nouveau code de Loix, & que ce code fut rédigé, publié & tranſmis à la poſtérité ſous le nom de SEANCHAS-MOIR, ou la grande Antiquité.

Cox, Hiſtoire d'Irlande, Préface. Davis, Diſcovery.

Les Ecrivains Anglois prétendent que les anciens Irlandois n'avoient ni Loix écrites, ni Juriſprudence fixe. Mr. Richard Cox aſſure poſitivement qu'ils ne connoiſſoient d'autre Loi que la volonté de leur Chef, & les déciſions arbitraires de ſon BREHON, ou Juge, qui ſiégeoit ſans aucune formalité en plein air, & ne prononçoit que ce que ſon maître lui dictoit. Mr. Jean Davis, dont l'autorité eſt encore plus reſpectable, aſſure que les Brehons jugeoient tous les procès » avec le ſecours de quel» ques Docteurs qui avoient appris » pluſieurs regles du droit civil & » du droit canon, plutôt par tradi» tion, que par étude ".

Les Hiſtoriens Irlandois, pour laver leurs anciens compatriotes des reproches que leur fait Giraldus Cam-

brensis, lorsqu'il les appelle des gens sans loi, *Gens Exlex*, cite l'autorité de Jocelin, qui assure que Patrice composa un gros volume appellé Canoin-Padruig, qui suffisoit, tant aux Ecclésiastiques qu'aux Séculiers, pour exercer la justice & obtenir le salut éternel. *Patricium, magnum volumen, quod dicitur Canoin-Padruig sive canones Patricii, scripsisse, quod cuilibet personæ seu seculari seu etiam Ecclesiasticæ ad justitiam exercendam, & salutem obtinendam, satis congruè convenit.* Ils citent le témoignage de Saint Bernard, qui dit positivement dans son éloge de St. Malachie : *Omnibus tradebat jura Ecclesiastica, optimus legislator, leges dabat plenas modestiæ & honestatis. — Repetuntur antiquæ consuetudines, quas bonas fuisse constitit ; nec modo vetera restaurantur, cuduntur ex nova.* Ils assurent, dans un autre endroit, que l'on trouvoit encore de leur temps plusieurs Recueils des anciennes Loix d'Irlande. L'Auteur de *Cambrensis Eversus*, dit avoir vu plusieurs volumes de ces Loix en velin, dont le texte étoit en plus gros caracteres que le commentaire. *Vidi ego plura e perga-*

meno spissa legum Hibernicarum volumina, & in illis textum charactere grandiori conscriptum, lineis modice disjunctis, faciliori vocum interpretatione minutioribus literis insertâ. Uberiora commentaria per paginam diffusa textum obibant, eâdem omnino ratione, quâ textum & glossam in libris utriusque juris aspicimus. » J'ai (dit Roddy, un au-
» tre antiquaire Irlandois,) trente
» Livres de nos Loix, quoique mon
» ami Mr. Richard Cox étoit d'o-
» pinion que nos Loix étoient arbi-
» traires & non fixées ou écrites,
» jusqu'à ce que je l'eus convaincu
» du contraire, en lui *montrant* quel-
» ques-uns de nos anciens Livres de
» Loix ".

On observera ici que Lynch, dans sa réfutation de Cambrensis, ni ce Roddy, qui a recueilli les Livres Irlandois, ne disent point avoir examiné ces Traités, & n'en rendent aucun compte. L'un se contenta de les *voir*, & l'autre de les *montrer*; mais ni l'un ni l'autre ne les entendoient point. Lluyd l'Antiquaire les vit aussi, & ne les entendoit pas plus qu'eux; mais il avoue plus in-

génuement ſon ignorance. Il rapporte, dans l'apoſtille qu'il a jointe à la Préface de ſon Dictionnaire Irlandois, un paſſage tiré d'un vieux manuſcrit en parchemin, comme un échantillon de l'ancienne langue Irlandoiſe, qu'il avoue n'avoir pu expliquer, & dont il renvoye l'interprétation à des ſavants Irlandois ou Ecoſſois. Mr. Edmont Burke me communiqua à Londres deux volumes d'anciens manuſcrits Irlandois, qui faiſoient partie de la collection de M. Lluyd, & dont un contenoit le paſſage ſuſdit, & je les envoyai en Irlande. Il y a toute apparence qu'ils contiennent des Traités de droit, puiſque le texte, le commentaire & la gloſe ſont exactement conformes à la deſcription qu'en a donné Lynch. Des perſonnes qui entendent la langue Irlandoiſe, m'ont aſſuré que c'étoient des fragments du Seanchas-Moir, compilé par Patrice, ou, pour mieux dire, par quelque Légiſlateur Payen, antérieur à cet Apôtre; que la dialecte différoit de celle des Poëtes & des Annaliſtes; mais qu'elles ne l'entendoient point, quoiqu'elles les euſ-

ſent étudiés. Elles furent détournées de les expliquer, non-ſeulement par la difficulté d'une langue qui n'eſt plus d'uſage, mais encore par la confuſion étrange qui regne dans ces écrits, dans les endroits mêmes qu'elles entendoient. Elles ſoupçonnerent qu'on avoit affecté cette obſcurité à deſſein; mais on vient de donner une ſolution plus naturelle de cette difficulté. Mr. Charles Vallancey, Ecuyer, natif d'Angleterre, à force d'examiner l'ancienne langue Irlandoiſe, eſt venu à bout de la mieux entendre que les naturels même du Pays qui en ont fait une étude particuliere. Je lui communiquai les anciens manuſcrits dont j'ai parlé ci-deſſus; il eſt le premier qui les ait expliqués : il a eu la bonté de les traduire, & de me donner des extraits étendus des anciennes Loix d'Irlande, & d'y en joindre un autre de la même eſpece que l'on conſerve dans la bibliotheque du College de la Trinité de Dublin. Une grande partie de la difficulté que M. Lluyd & les autres examinateurs de ces Livres ont éprouvée, vient de ce qu'ils n'ont pas connu la façon dont on

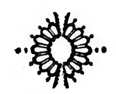
devoit les lire. Ils sont écrits de la maniere que les Antiquaires Grecs appellent BOUSTROPHEDON. L'inversion inusitée des lignes occasionne la confusion & le défaut de liaison dont j'ai parlé; mais cette circonstance à part, la difficulté qui reste est peu considérable.

Ces Loix ne paroissent point faire partie du grand Code ou Seanchas-Moir, qu'on dit avoir été composé par Patrice, mais de plus fraîche date. On cite souvent dans le texte & dans le commentaire, le Seanchas-Moir, & un autre ancien code appellé les Loix d'Ulster, que les Savants d'Irlande disent avoir été composé dans le palais d'Eamania, long-temps avant la mission de ce grand Apôtre. Il est ordonné dans un endroit, que dans les cas où l'on sera en dispute au sujet de la propriété des terres, on s'en rapportera à la décision de douze arbitres. Ceux qui n'entendent que la traduction, concluent de-là, que ces Loix d'Irlande ne sont autre chose que les ordonnances locales de quelque Brehon, qui les avoit prises des colons Anglois ses voisins: mais cette

conclusion est démentie par le style de ces manuscrits, qui, tant dans le texte que dans le commentaire, differe autant de l'Irlandois du douzieme ou treizieme siecle, que la langue de Chaucer & de Spencer differe de celle qu'on parle aujourd'hui. J'ajouterai que la matiere de ces loix porte des marques internes d'antiquité. Elles ne disent pas un mot des colons étrangers. Elles contiennent quantité de réglements pour les échanges; elles stipulent les payements & les amendes pécuniaires par têtes de bétail, &c. auxquelles le Commentateur, pour s'accommoder aux usages de son temps, a substitué l'or & l'argent reçu au poids. Elles ne disent rien des especes monnoyées que les Scandinaviens introduisirent en Irlande, & dont les habitants firent usage aussi-tôt après l'établissement des Anglois. Elles font mention des assemblées que l'on tenoit tous les trois ans à Taltion, & défendent de faire aucune poursuite pour dette pendant tout le temps qu'elles dureront. Toutes ces circonstances donnent lieu de croire que ces fragments sont

O'Flagherty, Oggia.

partie d'une compilation de Loix qu'O'Flagherty dit avoir été faite par trois freres qu'il nomme, dans le huitieme ſiecle ; mais en quelque temps qu'elles ayent été faites ou tranſcrites, elles contiennent un portrait vivant des mœurs & des uſages des anciens Irlandois, qui peuvent ſervir à rectifier quelques erreurs que leurs Hiſtoriens & ceux d'Angleterre ont commiſes. Comme cette digreſſion ſert d'introduction à ce que j'ai à dire dans la ſuite, j'eſpere que le Lecteur voudra bien me la pardonner.





Des Mœurs des anciens IRLANDOIS.

JE préviens une ſeconde fois le Lecteur, que je n'ai point deſſein de donner un ample détail des mœurs d'un peuple dont l'hiſtoire eſt obſcure, douteuſe & imparfaite. Je me borne principalement aux circonſtances qui peuvent ſervir à éclaircir mon ſujet immédiat.

Le portrait que les Hiſtoriens Anglois nous font des mœurs des anciens Irlandois, eſt odieux & dégoûtant. Celui que font les Ecrivains de leur nation, eſt rempli d'éloges outrés. Les premiers ne leur accordent preſque aucune vertu; les ſeconds pouſſent l'enthouſiaſme au point de ne trouver aucun défaut dans leurs Loix, leurs mœurs & leur Gouvernement. L'Hiſtorien Anglois les regarde quelquefois comme les hommes les plus déteſtables & les plus mépriſables du monde : l'Antiquaire Irlandois les

met au-dessus de tous les autres Européens. Lorsqu'on lit leurs Histoires sans égard pour les contes de légende & les fictions poétiques dont elles sont remplies, on les trouve, même dans les siecles les plus brillants, simplement parvenus à cette civilisation imparfaite qui étale les exemples les plus frappants des vertus & des vices de l'humanité. J'ai parlé ci-dessus des divisions générales de cette Isle, des Princes qui gouvernoient ses différentes Provinces, & du Monarque électif qui présidoit sur toutes les Dynasties. Ce Monarque soutenoit sa dignité à l'aide des tributs que lui payoient les Princes subalternes, du moins dans le temps que Meath cessa d'être son appanage. Ces tributs se payoient en bétail, manteaux, habits, ustenciles, bien moins, à ce que disent leurs anciens Historiens, comme une marque de leur servitude, que comme une preuve de leur reconnoissance des bienfaits que ses Loix & les bénédictions du Clergé leur procuroient. La valeur & la qualité du tribut que payoit chaque Dynastie inférieure,

Fragmens of Brehon Law.

étoient fixées. Le Monarque, de ſon côté, étoit obligé de mériter les ſervices & l'attachement de ſes ſujets par des préſents, qui conſiſtoient en vaches, brebis, chevaux, pourceaux, armes, manteaux, vaſes à boire, dont les chefs avoient leur part, à condition qu'ils pourvoiroient à l'entretien du Monarque lorſqu'il voyageroit, (*) pendant un temps fixé, & l'accompagneroient pendant un nombre de mois & de jours dans ſes expéditions militaires.

On trouve ce que je viens de dire dans un ancien Livre Irlandois, appellé le *Livre des Tributs*. Les obligations du Monarque & de ſes ſujets étoient mutuelles; leurs droits étoient réglés, & chacun ſe faiſoit un devoir de les conſerver. Les factieux imaginoient ſouvent des prétextes pour fruſtrer le Monarque du tribut qu'ils lui devoient, & celui-ci ne pouvoit l'obtenir qu'en faiſant la guerre à ſes ſujets. Dans le cas où il refuſoit à

(*) Le Clergé Chrétien s'attachoit particuliérement à inſpirer aux peuples l'amour de l'hoſpitalité.

un Prince ſubalterne le préſent qu'il demandoit, qu'il tardoit à le lui accorder, ou qu'il n'étoit pas proportionné à ſes prétentions, il lui refuſoit ſes ſervices; alors le Monarque trouvoit réduit à ſa Province héréditaire, & très-ſouvent ſans armée. De-là ces révolutions ſoudaines, ces cataſtrophes tragiques, qui ſont les effets naturels de l'orgueil, de l'ambition & du reſſentiment. Dans les cas où les Chefs s'acquittoient du ſervice, ils entroient ſouvent en campagne peu portés pour la cauſe dans laquelle ils étoient engagés, & ne manquoient pas de moyens pour dégoûter ceux qui leur étoient attachés ; auſſi s'enfuyoient-ils ſouvent au premier choc, ainſi qu'on en verra pluſieurs exemples dans la ſuite. Ces mêmes hommes, qui, dans d'autres occaſions, montroient tant d'aſſurance & d'intrépidité, n'auroient pas montré tant d'indifférence, s'ils avoient cru leur honneur & leur bien-être intéreſſés à la querelle; s'ils n'avoient été mécontents de leur Chef, & ſi celui-ci eût été aſſez puiſſant pour les châtier. Cela eſt beau-

coup plus naturel, que d'imputer à la lâcheté de la nation un vice qu'on trouve à peine dans un peuple groſſier & turbulent, ſans être pour cela barbare. En ſuppoſant que les troupes combinées du Monarque fuſſent véritablement portées pour ſes intérêts, une armée qui n'étoit obligée de ſervir que pendant un temps limité, pouvoit bien ſuffire pour obvier à quelques légeres incurſions dans une Province révoltée, mais non point pour arrêter des troupes étrangeres qui ſe rendoient ſucceſſivement en Irlande, pour y chercher un établiſſement.

L'autorité & le gouvernement d'un Roi Provincial étoient exactement les mêmes que ceux du Monarque. On éliſoit de ſon vivant ſon ſucceſſeur ou Tainiſte; il exigeoit un tribut des Chefs ſubalternes; il payoit leurs ſervices; il étoit défrayé dans ſes voyages, & ils l'accompagnoient à la guerre. Les Toparques inférieurs gouvernoient leurs diſtricts reſpectifs de la même maniere. Ils avoient ſous eux un nombre de Seigneurs, qui demeuroient dans ce qu'ils appelloient

leurs *Raths*, ou dans l'enclos de leurs maiſons. Ils partageoient les terres à leurs ſujets, qui avoient auſſi leurs *Raths*, & commandoient à un plus petit nombre de vaſſaux. C'eſt dans ces petites Sociétés que l'on connoît mieux que par-tout ailleurs, les mœurs des Irlandois. Chacun n'étoit tenu d'y reſter, qu'autant qu'il trouvoit ſon intérêt à le faire. Il prenoit en y entrant le nom du Chef ou *Flath*, comme ils l'appelloient; la quittoit-il, ou venoit-il à mourir, on partageoit de nouveau les terres du diſtrict particulier, en vertu de la loi appellée par les Anglois *Gavel-Kind* (*). La propriété des terres finiſſoit avec la mort du poſſeſſeur; & comme les crimes & les revers de fortune obligeoient ſouvent les hommes à paſſer d'une tribu dans une autre, la propriété n'étoit jamais fixe, & l'on procédoit tous les jours à un nou-

(*) C'eſt une Loi, ou Coutume établie dans quelques endroits d'Angleterre, & principalement dans la Province de Kent, par laquelle les biens du pere ſont, après ſa mort, également partagés entre ſes fils.

veau partage de terres; & de-là vient qu'on ne les cultivoit qu'autant qu'il le falloit pour pouvoir ſubſiſter & payer les tributs que l'on devoit aux Supérieurs. Il peut ſe faire que les édifices publics & les temples fuſſent magnifiques; mais toujours eſt-il certain que les Princes & les ſujets n'habitoient que des huttes conſtruites avec des claies.

L'hoſpitalité étoit la principale vertu des Irlandois, & elle leur étoit recommandée par la loi; & comme les Seigneurs & leurs vaſſaux n'étoient point liés les uns aux autres, & qu'il arrivoit ſouvent qu'une tribu abandonnoit ſon diſtrict, pour paſſer dans une autre plus avantageux, le *Brehon* ordonnoit expreſſement qu'on ne détruiſît point entiérement un *Rath*, de crainte que les voyageurs ne manquaſſent de gîte; mais il n'étoit pas le maître de fixer les tributs, ni le traitement qu'un Seigneur pouvoit exiger de ſes vaſſaux. Ils étoient proportionnés aux bienfaits qu'il accordoit, & fixés par lui. Un Seigneur pouvoit exiger ſon *Coshering*, ſon *Cuddies*, ſon *Bon-*

naught, noms qui dénotent les différentes especes de provisions dont il avoit besoin pour son entretien & pour celui des personnes de sa suite; mais on les trouva si onéreux dans la suite, qu'on les condamna sévérement sous les dénominations de *Coyne* & de *Livery*. Un homme de la lie du peuple avoit le droit d'exiger l'hospitalité ; & le temps est si peu capable de changer les mœurs d'un peuple, que de nos jours même un mendiant & un vagabond entrent dans la maison d'un fermier & d'un Seigneur avec la même hardiesse que s'ils entroient dans la leur. Le Christianisme, qui ne respire que l'humanité & la bienfaisance, contribua beaucoup à entretenir ces mœurs. » Les Saints, disent les loix d'Irlande, se sont distingués par leur hospitalité; & l'Evangile nous ordonne de recevoir les étrangers, de les nourrir, & de pourvoir à leurs besoins".

Ces loix défendoient non-seulement l'homicide, le rapt, l'adultere, le vol, le larcin; mais encore les crimes dont les tribunaux humains

ne prennent point généralement connoiſſance, tels que la médiſance, les faux rapports, le manque de reſpect envers les Supérieurs. On ne regardoit point, dans ce temps-là, comme une marque de barbarie, de punir les offenſes les plus grieves par un ſimple *Eric*, ou une amende ; un aſſaſſin en étoit quitte pour payer une ſomme au fils ou aux parents du défunt, & à proportion ſelon le degré de conſanguinité ; une femme étoit lavée de l'adultere qu'elle avoit commis, moyennant une ſomme que ſon pere ou ſon plus proche parent payoit à ſon mari ; ou ſi c'étoit une eſclave, c'étoit la tribu ou l'Egliſe à laquelle elle appartenoit, qui payoit l'amende. Un inceſtueux payoit non-ſeulement ſon *Eric*, mais étoit encore chaſſé à l'inſtant de ſa tribu. Perſonne n'étoit admis dans une autre, qu'il n'eût payé l'amende que méritoit le crime qu'il avoit commis dans ſa premiere réſidence. L'amende due à un fils dont on avoit tué le pere, étoit de ſept *Cumhals*, ou de vingt-une vaches. On peut juger par-là de la douceur de leurs loix pénales dans les autres

cas.

cas. La propriété & la sûreté des loix, la conduite des eaux, mais sur-tout la propriété des abeilles, dont le miel servoit à faire leur boisson, étoient assurées par une foule de réglements minucieux, qui ne respirent que l'équité & l'humanité. On ne doit donc pas être surpris qu'un peuple, dont les loix étoient aussi sages& aussi judicieuses, passât pour aimer la justice plus que tous les autres peuples du monde. C'est le témoignage honorable que lui rendent M. Jean Davis & le Lord Coke; & il faut avouer à notre honte, que ce ne furent point les premiers colons Anglois qui lui inspirerent cet amour pour la justice.

Moryson nous apprend dans ses voyages, qu'un Capitaine Irlandois, sa famille & ses domestiques se chauffoient tout nuds autour du feu. Il peut se faire que les Irlandois eussent dégénéré du temps de la Reine Elisabeth, & que les guerres qu'ils essuyerent pendant plusieurs siecles, les eussent réduits à un état inférieur à celui dans lequel les Anglois les trouverent sous le regne d'Henri Second; mais le fait me paroît tout-à-

fait incroyable. Le climat d'Irlande est ſi froid, que ſes habitants, fuſſent-ils les hommes les plus ſauvages du monde, ne ſauroient ſe paſſer d'habits même dans leurs appartements. Les Hiſtoriens Irlandois décrivent en détail l'ancien habillement du Pays, lequel conſiſtoit en une veſte, des chauſſes, un manteau, de grandes manches de toile teinte de couleur de ſafran. Ils n'ont oublié ni la parure des femmes, ni les couronnes de leurs Rois. Les fragments de leurs loix, dont on ne ſauroit nier l'autorité, reglent le prix des habits de tous les ordres & de tous les états, de même que la dépenſe des femmes, (ſans en excepter les Reines,) qui n'ont point eu de dot, auſſi-bien que le prix des ouvrages à l'aiguille, en broderie, & autres ornements. Mais ſi les femmes étoient jalouſes de leur parure, les hommes n'étoient pas moins appliqués à ſe donner un air guerrier. Une barbe épaiſſe, une grande mouſtache, des cheveux pendants négligemment ſur leurs viſages, joints à un corps d'athlete, leur donnoient un air féroce & hideux.

» Les chanſons des Bardes, (dit le » Lord Lyttelton) étoient beaucoup » plus propres à exciter & enflam- » mer leur courage, que le ſon de » la harpe ne l'étoit pour adoucir la » férocité du Chef; de maniere que » cette récréation, qui paroît indi- » quer quelque choſe d'approchant » de la politeſſe dans le caractere des » Irlandois, contribuoit à nourrir en » eux cet eſprit turbulent & enne- » mi de l'ordre & de la paix, qu'au- » cun Prince, ni aucun Légiſlateur » n'a jamais pu dompter". Cette ob- ſervation eſt pleinement juſtifiée par l'Hiſtoire de ce peuple.

Il n'y a point d'uſage chez les Irlandois qui ait autant exercé l'eſprit des Savants, que celui auquel ils donnent le nom de FOSTERAGE. Tous leurs Hiſtoriens conviennent unanimement que les particuliers ſe chargeoient mutuellement de la nourriture de leurs enfants, & que les gens du commun, loin d'exiger aucune récompenſe de leurs ſoins, tenoient à honneur de nourrir les enfants des riches. Cette coutume, diſent-ils, contribuoit à lier & à unir

étroitement les différentes familles & les différentes tribus. Il est certain que des enfants élevés ensemble dans la même famille & avec le même soin, dans les mêmes divertissements & les mêmes occupations, & qui ne connoissoient ni l'orgueil, ni ces vaines distinctions que le monde a établies, devoient se regardercomme freres, & contracter les uns pour les autres une amitié à l'épreuve du temps; qu'ils devoient avoir pour leurs peres un respect filial, & s'attacher pour le reste de leur vie les enfants de ceux qui les avoient élevés; mais je ne saurois croire que les politiques ayent établi un pareil usage dans cette vue, qu'on échangeât ainsi les enfants, ni qu'il résultât une alliance de cet échange. Il paroît, par les loix du Brehòn, que cette occupation d'élever les enfants, étoit le partage de ceux que la bassesse de leur état rendoit incapables de rendre aucun service au public. » Personne, disent-elles, » ne pourra être condamné à l'amen- » de (*Eric*), à moins qu'il ne paye tri- » but, ou qu'il n'ait des nourriciers à » gages. Tous les ordres adressés aux

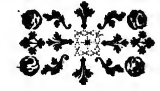
» femmes ſont conçus en ces termes :
» de la part de la Reine, aux nourri-
» ces (*Foſtereſſ.*)". Il paroît, par les fragments de ces loix, qu'il s'en falloit beaucoup que l'on achetât l'honneur d'élever des enfants, puiſqu'elles reglent les gages qu'on devoit donner aux nourriciers, à proportion du temps qu'ils reſtoient chez eux, & des inſtructions qu'ils leur donnoient, de même que les émoluments que les maîtres étoient en droit d'exiger d'eux. On voit par-là quelle étoit l'éducation que l'on donnoit aux enfants Irlandois, du moins à ceux du tiers-états. On ne bornoit point ſimplement leur étude à celle des différents genres de poéſie, ainſi qu'on l'a prétendu ; le plan de cette éducation étoit plus utile & plus honorable. On leur enſeignoit à nourrir & élever le bétail, l'Agriculture, la Navigation, que les loix diviſent en haute & baſſe, ſans en expliquer la différence, & enfin à lire & à écrire, comme la partie la moins eſſentielle de leur éducation.

En un mot, il paroît par toutes leurs inſtitutions légales dont on a connoiſſance, qui les Irlandois, en

temps de paix, n'étoient du tout point barbares, mais qu'ils étoient fort éloignés de cette politesse parfaite, que leurs admirateurs leur attribuent. Ils cultivoient les arts paisibles qui conviennent à un peuple dont le commerce n'est point étendu, & qui ne connoît ni le luxe, ni les raffinements inséparables des richesses. Chaque Société connoissoit ses droits, & l'amour de la justice étoit passé en habitude chez le peuple ; mais les Irlandois avoient les passions vives, & étoient extrêmement sensibles aux injures. Il y avoit des cas où l'on ne pouvoit en avoir satisfaction qu'à force ouverte, & ils se présentoient souvent. Il ne paroît pas que leurs fameuses Assemblées triennales ayent contribué à maintenir la paix parmi les différents habitants d'un Pays qui avoit eu tout le temps de se civiliser. Leurs Monarques avoient peu de crédit ; on méprisoit leur autorité, & l'on s'y opposoit même très-souvent. Les Provinces, & même les différentes tribus dans lesquelles l'Isle étoit divisée, vivoient dans une espece de confé-

dération, que l'orgueil, l'injuſtice, l'ambition, l'avarice, le reſſentiment des Chefs interrompoient plus d'une fois. Leurs Hiſtoires rapportent les effets de ces paſſions dangereuſes; elles ne s'occupent point des vertus des particuliers. Un Lecteur impartial & exempt de préjugés, découvre à chaque pas dans les anciens Irlandois des veſtiges d'équité, de droiture, de bienveillance & de généroſité; au-lieu que les étrangers jugent d'eux à la hâte, ſur la ſimple lecture de leurs Hiſtoriens futiles, ou d'après les faux portraits qu'on en a faits. On nous dit, par exemple, qu'ils étoient anciennement plongés dans l'ignorance la plus profonde & dans la barbarie la plus affreuſe; qu'ils ne ſe diſtinguoient que par les vices auxquels l'homme eſt porté par la nature, lorſqu'il n'eſt ni policé par l'éducation, ni retenu par les loix; qu'ils ignoroient les arts les plus ſimples, ſans en excepter l'agriculture & le labourage. Les Irlandois, dont on fait ce portrait, répondent que jamais aucun Moine frénétique, dans les ſiecles d'igno-

rance & de superstition, n'a fait paroître autant de crédulité qu'il en paroît dans ces assertions, & je suis persuadé qu'ils ne tarderoient pas à les réfuter, s'ils avoient des Historiens philosophes.





Invasions d'Irlande, antérieures au regne D'HENRI SECOND.

J'AI observé ci-dessus que les armées Irlandoises n'étoient point propres à s'opposer à une invasion étrangere, & qu'elles ne venoient pas plutôt aux mains avec un ennemi étranger, qu'elles éprouvoient les effets de leur foiblesse, de leur mésintelligence, & de leur ignorance dans l'Art militaire. Bede nous apprend que l'an 684, le Général d'Egfrid, Roi de Northumberland, fit une descente en Irlande; que les habitants eurent plutôt recours aux prieres qu'aux armes, & qu'on en fit un carnage affreux, quoiqu'ils n'eussent jamais fait aucun mal aux Anglois, & qu'ils eussent toujours vécu en paix avec eux.

L'Irlande éprouva une invasion beaucoup plus formidable, lorsque

les Danois, les Norwégiens & les autres peuples de la Scandinavie sortirent de chez eux pour aller chercher un nouvel établissement. Les Irlandois leur donnerent généralement les noms de Normands, de Gallois ou d'Etrangers. Ils distinguerent leurs tribus particulieres par ceux de *Duff-galls*, de *Fin-galls* (d'étrangers noirs & blancs) & de *Danshir* ou Danois. Les Anglois les appellent dans un sens collectif, *Ostmen* ou *Eastmen*. Ils commencerent à exercer leurs pirateries vers la fin du huitieme siecle ; & à mesure que leur nombre augmenta, leurs excursions devinrent plus redoutables & plus effrayantes. Ils infesterent l'Angleterre ; ils menacerent la France, & Charlemagne fût obligé de lever une flotte pour mettre ses côtes en sûreté. La foiblesse & la sécurité des Irlandois engagerent ces peuples à se rendre dans leur Pays. La puissance monarchique étoit alternativement dans les mains de deux branches de ce qu'on appelloit la race d'Hy-Nial ; savoir celle de Tirone, qui régnoit dans le Nord, & celle de Clan-Colman, qui régnoit

O'Conn. Differt.

au Midi dans Meath. L'autorité du Monarque étoit extrêmement foible, les Dynasties inférieures factieuses & entreprenantes ; mais les maux de la constitution politique étoient corrigés par le respect que l'on avoit pour la Religion & les Sciences. Le peuple étoit heureux, & l'Irlande respectée ; mais les affaires ne tarderent pas à changer de face.

Les Danois débarquerent en Irlande par petits pelotons, pour pouvoir butiner plus aisément. Ils furent attaqués & repoussés par les Capitaines Provinciaux, dont ils avoient attaqués les domaines. D'autres partis se montrerent dans différents cantons de l'Isle, & épouvanterent les habitants par le dégât qu'ils commirent ; ils furent enfin repoussés, mais ils retournerent plusieurs fois à la charge. Pendant vingt ans que ces incursions durerent, les Irlandois furent toujours en dispute, sans songer à se réunir pour faire tête à l'ennemi commun. Les pirates du Nord s'établirent peu-à-peu dans l'Isle, par force ou par traité ; mais enfin, l'an 815, un Général Norwégien, appellé Turges,

Keating.

ou Turgesius, aborda dans l'Isle à la tête d'une armée formidable. Il partagea sa flotte & son armée, pour répandre à la fois la terreur dans différents cantons. Ses soldats commirent tous les outrages capables de jetter les habitants dans le désespoir ; ils brûlerent, pillerent, massacrerent, sans égard pour le sexe, l'âge & le caractere ; mais les Ecclésiastiques furent ceux qui se ressentirent le plus de la fureur de ces idolâtres. Les Danois établis en Irlande se rangerent sous les drapeaux de Turges, & l'usurpateur, profitant des querelles domestiques des Irlandois, s'établit à Armagh, en chassa le Clergé, & y vécut en Souverain. D'autres étrangers, encouragés par ces succès, voulurent partager sa conquête ; mais Turges les repoussa. Les Irlandois, après quelques efforts aussi inutiles que mal concertés, plierent peu-à-peu sous le joug ; & le Chef du Nord, après une résidence de trente ans en Irlande, fut proclamé Roi de l'Isle.

Les Irlandois conserverent cependant assez d'orgueil pour s'offenser de la violence que l'on faisoit aux

droits de leurs anciens Princes, & pour se lasser du gouvernement odieux & tyrannique de l'usurpateur. Les Annalistes ne parlent que des vexations & de l'insolence des Danois, & sur-tout de la fureur avec laquelle ils sévirent contre la Religion & les Savants. Ils détruisirent les Universités & les Couvents; ils brûlerent leurs livres, leurs meubles & leurs ustensiles, & reléguerent les gens d'Eglise dans les Pays étrangers, ou dans les cantons inhabités de l'Isle. Peut-être ont-ils exagéré leurs descriptions, pour justifier la catastrophe de Turges & de ses adhérents. Les Irlandois reprirent enfin leur ancien courage. Melachlin, Prince de Meath, profita de la paix apparente dont il jouissoit, pour s'assurer de l'usurpateur. Les anciens Annalistes racontent cet événement avec les mêmes embellissements poétiques, que les modernes auroient pu employer. Cette nouvelle se répandit aussi-tôt dans l'Isle; les Danois furent surpris, massacrés ou dispersés, leur Chef condamné à la mort pour ses cruautés, & noyé dans un lac.

Les Irlandois assujettirent les étran-

gers, mais ne les exterminerent point; & après que leur ressentiment fut calmé, ils permirent à ceux qui restoient, de s'établir dans l'Isle, moyennant un tribut qu'ils s'obligerent de payer à leurs Capitaines particuliers. De nouveaux Colons arriverent sous la conduite d'Amlave Sitrick & d'Ivar, qui témoignerent les intentions les plus pacifiques, & promirent d'enrichir le Pays par leur commerce. On les reçut; & les Irlandois, par une fausse politique, leur permirent de s'emparer de Dublin, de Limerick, Waterford, & d'autres places maritimes, qu'ils fortifierent d'une maniere inconnue aux Irlandois, & où ils attendirent les renforts qui devoient venir de leur Pays. Comme ces peuples étoient très-belliqueux & fort intelligents dans le commerce, leur puissance augmenta imperceptiblement; & les Irlandois, toujours orgueilleux, indolents & divisés entr'eux, les laisserent étendre leur territoire au point, qu'ils les menacerent de s'emparer de la souveraineté de l'Isle. Ils furent attaqués & défaits à diverses reprises; mais ils continuerent leur commer-

ce ; & à l'exemple des autres tribus, ils reconnurent la supériorité de leurs voisins, ou conserverent leur indépendance, sans éprouver aucun revers, ni aucun échec considérable. On dit, à la vérité, que vers l'an 863, les Danois furent entiérement défaits & chassés de l'Isle. Cependant les Annalistes Irlandois ne disent pas un mot des exploits de Cormac, ce savant & illustre Prélat qui occupoit le trône de Munster, lorsqu'ils prirent le parti de Ceallachan contre les Danois, non plus que des aventures romanesques de ce Prince Irlandois.

Les Irlandois semblent avoir raconté l'Histoire de ces peuples du Nord d'une maniere imparfaite, & avec une obscurité affectée. Ils étoient naturellement portés à exagérer les victoires de leurs compatriotes, de même que les échecs & la férocité de leurs rivaux. Il y a tout lieu de croire que, pendant plusieurs siecles, ils furent extrêmements puissants, & se distinguerent parmi les plus célebres tribus d'Irlande. Ils embrasserent le Christianisme vers l'an 948. Leur établissement étoit si solide &

si considérable, qu'ils attirerent l'attention de leurs voisins. Une Charte du Roi Edgar, datée à Gloucester, l'an 964, porte » que ce Prince conquit la plus grande partie de l'Irlande, aussi-bien que la fameuse ville de » Dublin ". Le style Asiatique de cette Charte, joint au silence des Annalistes Anglois & Irlandois, rend son authenticité suspecte; & j'ajouterai, qu'il paroît par la maniere dont elle parle de Dublin, que celui qui l'a forgée, a jugé de l'Irlande par les établissements des Danois ou Ostmen. Cette Ville n'a jamais été une place considérable, & n'a point été regardée anciennement comme la capitale de Leinster; mais supposé que cette Charte soit fausse, il étoit de la politique d'Edgar de tenir les Danois étrangers en respect. Je croirois même que ses flottes visiterent leurs Villes maritimes, si ce ne fut pas pour les conquérir, ce fut du moins pour les intimider, & exiger quelques preuves de leur soumission. Cette conjecture paroît être confirmée par une monnoie d'Ethelred Second, qui se trouve dans la collection du College de la Trinité de Dublin, laquelle

a été sûrement frappée dans cette Ville, qui étoit vraisemblablement une monnoie de tribu. On voit à Dublin une autre monnoie d'Edgar, sur le revers de laquelle est le nom de celui qui l'a frappée, qui étoit probablement Irlandois.

L'ennemi le plus brave & le plus dangereux que les étrangers du Nord trouverent en Irlande, fut le héros que les Annales de cette Contrée célebrent sous le nom de BRIAN BOROMY. Il les défit plusieurs fois pendant qu'il commandoit les troupes du Roi de Munster son frere. Ce dernier étant venu à mourir, ses compatriotes crurent ne pouvoir mieux reconnoître les services qu'il leur avoit rendus, qu'en le plaçant sur le Trône de Munster, quoiqu'il fût déja fort âgé. Son premier soin fut de venger la mort de son prédécesseur, qu'un Capitaine avoit tué. Il défit ce Capitaine dans une bataille, & passa au fil de l'épée quinze cents Danois qui accouroient à son secours. Il défit pareillement un autre Chef qui se présenta avec un renfort de Danois. Ayant ainsi rétabli la tranquillité dans sa Province, la moitié méridionale

de l'Isle le reconnut pour Souverain ; & les Irlandois & les Danois de Leinster ayant refusé de lui payer le tribut qu'ils lui devoient, il marcha contre eux à la tête de la milice qu'il avoit levée dans les Provinces méridionales de Munster, laquelle est connue sous le nom de tribu invincible de DALCAIS. Il assiégea & prit d'assaut la ville de Dublin, & soumit ses habitants. La réputation que Brian avoit acquise; excita l'émulation des autres Princes. Ils attaquerent les Normands établis dans les autres cantons de l'Isle ; & pour punir l'inaction de Malachy leur Monarque, ils le déposerent, & mirent à sa place l'illustre Roi de Munster.

Brian soutint sa nouvelle dignité avec la valeur d'un vétéran, & la prudence & la modération d'un homme âgé de plus de soixante-dix ans. Il soumit tous les mécontents, & se concilia l'esprit des factieux par sa douceur & son équité : il soulagea ceux qui avoient souffert des troubles passés : il rétablit dans leurs possessions ceux qui avoient été dépouillés par les étrangers, & rendit la liberté aux esclaves. Il répara le dé-

gât que les étrangers avoient caufé ; il rendit au Clergé les revenus qu'on lui avoit enlevés ; il fit rebâtir les Eglifes, les Couvents & les Univerfités, & remit les loix en vigueur, après avoir corrigé ce qu'elles avoient de défectueux. Brian étoit à la veille de couronner les exploits glorieux de fon regne par la conftruction d'une flotte formidable, avec laquelle il fe promettoit de prévenir les invafions que l'on pourroit tenter à l'avenir, lorfque les Danois, qui occupoient les Villes maritimes, appellerent leurs compatriotes à leur fecours. Les Irlandois voifins, las de l'ancien tribut qu'exigeoit leur Monarque, fe joignirent à eux, & engagerent les étrangers à appuyer leur révolte. Les habitants de Leinfter prirent les armes, & obligerent Brian de marcher contre eux à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il vécut affez pour être témoin de la valeur de fon fils Mortagh, dans la fameufe bataille de Clontarffe, & de la victoire de fes troupes. Son fils fut tué, & l'on prétend que ce vénérable Monarque fut affaffiné dans fa tente par quelques fuyards.

Brian Boromy étant mort, comme je viens de le dire, on rendit la couronne à Malachy ou Melachlin, qui vivoit paisiblement dans sa Province de Meath, & qui, non content d'avoir acquiescé aux vœux unanimes de la nation, avoit eu la générosité de servir dans l'armée de son rival. Les malheurs qu'il avoit éprouvés, lui firent sentir la nécessité d'une administration vigoureuse. Il intimida & réprima les Chefs factieux; il poursuivit les Danois sans leur donner aucun relâche, & les Historiens Irlandois poussent l'hyperbole jusqu'à dire qu'il abolit entiérement leur puissance. Il est cependant certain qu'ils conserverent les établissements qu'ils avoient dans l'Isle, & qu'ils continuerent de composer une nation à part. Leurs Villes maritimes étoient gouvernées par des Chefs, auxquels ils donnoient le titre de Rois ; le gouvernement de leur Eglise ne ressembloit en rien à celui de leurs voisins, & c'étoit le Primat de Cantorbery qui étoit chargé de sacrer leurs Evêques.

La confusion dans laquelle la mort de Malachy plongea l'Irlande, leur

donna le temps de se fortifier & d'augmenter leurs établissements. La succession alternative des deux Maisons royales, avoit été interrompue par l'élection de Brian. Les Rois Provinciaux, animés par cet exemple, aspirerent chacun au même honneur; mais Donchad, fils de Brian, l'emporta sur ses concurrents. Il établit son autorité dans le Midi, & il se mettoit en devoir de l'affermir dans la moitié septentrionale de l'Irlande, lorsque Turlogh son neveu se présenta à la sollicitation du Roi de Leinster, & fut proclamé Roi par sa faction. Le Pays se ressentit de leur querelle; les loix & la Religion perdirent leur autorité; la licence & les mauvaises mœurs, fruits ordinaires des guerres civiles, prirent le dessus. Ce sont-là les temps, disent les Historiens Irlandois, dont le Moine Bernard fait un portrait si affreux. O'Conn. Differt.

Donchad fut enfin obligé de céder à la supériorité de son rival. Le dépit qu'il eut de se voir la dupe de son ambition, l'engagea à se rendre à Rome, où il déposa sa couronne aux pieds du Pape, lui promettant de lui donner l'investiture

de la ſouveraineté d'Irlande. Il ne put en obtenir aucun ſecours; & de déſeſpoir, il prit l'habit de religieux, & fut s'enfermer dans l'Abbaye de St. Etienne, à Rome.

Turlogh n'ayant plus de compétiteur à craindre, exerça l'autorité ſouveraine, ſans avoir été ni élu, ni reconnu par les Etats du Royaume. Il tâcha de ſuppléer à ce défaut par ſa bonne adminiſtration. Il réforma les abus, & ſe comporta avec autant d'équité que de juſtice. C'eſt le témoignage que l'Archevêque Lanfranc rend à la conduite de ce Roi Irlandois. Il attribue ſon élévation à l'intérêt que prit la Providence au bonheur de la nation; mais ſi ſon regne mit un frein aux factions & à la licence, on peut dire qu'elles éclaterent avec plus de violence après ſa mort. Morrough O'Brian dans le Midi, & Donald O'Lochlan dans le Nord, ſe diſputerent la Monarchie. Chacun fut reconnu par ſon parti, & chacun reçut les hommages des Chefs & des tribus qui étoient les plus expoſés à éprouver les effets de ſon autorité.

Usher's Sylloge Epiſt.

Ces troubles domeſtiques furent

tels, que peu s'en fallut que l'Irlande ne fût envahie par un usurpateur étranger, & qu'ils semblerent l'inviter à en faire la conquête. La Chronique de Man rapporte que Magnus, Roi de Norwege, résolut d'achever ses conquêtes par celle de l'Irlande. Il descendit à Ulster avec quelques vaisseaux, pour reconnoître les côtes de cette Province. N'ayant trouvé aucune opposition, il s'avança dans le Pays sans prendre les précautions nécessaires ; mais il se vit environné dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. La coutume des Irlandois étoit de n'attaquer jamais l'ennemi avec toutes leurs forces, mais de lui dresser des embuscades. Ils en userent de même dans cette occasion, & Magnus & les troupes qui le suivoient, furent taillés en pieces. Il dut heureusement sa ruine au mépris qu'il avoit pour l'Irlande. Je dis heureusement; car, comme l'observe fort bien l'illustre Auteur de la Vie d'Henri Second, » si son en» treprise avoit été mieux conduite, » & que le succès eût répondu à ce » que les divisions des Princes Ir-

» landois, & l'inclination des Nor-
» mands pour le Monarque du Pays
» d'où ils descendoient, sembloient
» lui permettre, il eût fondé dans
» l'Irlande un Royaume, qui, joint
» avec Man & les autres Etats de
» Magnus, qui avoient quantité de
» vaisseaux & de bons marins, au-
» roit composé dans la suite une puis-
» sance maritime, en état de se sou-
» tenir elle-même, & de disputer
» aux Anglois l'empire de la mer.
» Il est heureux pour cette nation,
» qu'aucun Roi de Danemarck, ou
» de Norwege, ou de Suede, ni au-
» cun des Princes du Nord qui s'éta-
» blirent en Irlande, n'ait jamais pu
» se rendre entiérement maître de
» l'Isle; car si cela fût arrivé, & que
» son gouvernement eût été bien
» conduit, un pareil voisinage au-
» roit été funeste à l'Angleterre ". —
Une autre Puissance, & d'autres colons s'établirent peu de temps après dans l'Irlande; & les désordres qui régnoient dans cette Isle, contribuerent insensiblement & heureusement à leur procurer un établissement avantageux.



HISTOIRE D'IRLANDE,

Depuis l'invasion d'Henri Second.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

L'État de l'Irlande dans les onzieme & douzieme siecles, favorable pour une invasion. — État des Royaumes voisins. — Henri Second forme le projet de conquérir l'Irlande. — Prétextes qu'il allégue. — Il s'adresse au Pape Adrien. — Motifs qui engagent ce dernier à acquiescer à sa demande.

— Sa Bulle. — Zele du Clergé d'Irlande pour la réformation de l'Eglise. — Henri est obligé de suspendre son projet. — Etat de l'Irlande dans ce période. — Factions & querelles de ses Chefs. — Dermod, Roi de Leinster, est chassé de sa Province. — Il se réfugie en Angleterre. — Il demande du secours à Henri, qui permet à ses sujets de le seconder. — Dermod se voyant sans ressources, s'adresse au Comte de Cheptow. — Fitz-Stephen & Fitz-Gerald s'attachent à lui. — Dermod retourne en Irlande. — Roderic O'Connor apprend son arrivée. — Dermod se soumet & traite avec lui. — Arrivée de Fitz-Stephen. — Il se rend à Wexford. — Les Bretons sont repoussés. — Ils reviennent à la charge. — La Ville se rend. — Les Bretons s'établissent dans l'Irlande. — Attaquent Offory. — Les Offoriens sont défaits. — Exemple horrible de vengeance. — Seconde invasion d'Offory. — Pendergast se révolte contre les Offoriens. — Dermod est attaqué. — Arrivée de Fitz-Gerald. — Pendergast échappe au danger qui le menaçoit. — Con-

duite de Roderic. — Il assemble ses troupes. — Se méfie de ses Vassaux. — Congédie les troupes du Nord. — Retraite de Dermod & des Bretons. — Roderic tente inutilement d'engager Fitz-Stephen & Dermod dans ses intérêts. — Préparatifs pour une bataille. — Sa conduite timide. — Le Traité avec Dermod, renouvellé & conclu. — Fitz-Stephen tente de s'assurer de Wexford. — Roderic est battu par le Prince de Thomond. — Les succès des premiers aventuriers Bretons n'ont rien de merveilleux ni d'extraordinaire.

L'IRLANDE, long-temps avant l'invasion des Anglois, se trouvoit dans un état & dans des circonstances si déplorables, qu'aucun Potentat voisin ne la jugea digne de son ambition. Les Royaumes voisins, dans le onzieme siecle, & au commencement du douzieme, n'étoient pas en état non plus de tenter une pareille entreprise. La France étoit démembrée par les acquisitions des Normands, affoiblie par l'esprit tumul-

tueux & indépendant de ses Barons, & intimidée par des Princes vassaux dont la puissance étoit devenue formidable. L'Angleterre, par sa situation, étoit naturellement plus attentive à cette Isle Occidentale : mais ce siecle nous y présente un peuple asservi sous le joug des Danois; l'usurpateur Harold, continuellement aux prises avec les Normands; une invasion heureuse, suivie d'un regne tumultueux & sévere, qui se ressent des mesures violentes qu'employent les conquérants pour assurer leurs établissements; un Prince uniquement occupé à assurer & perpétuer sa nouvelle domination, & à conserver son patrimoine; des successeurs immédiats illégitimement élus, ou plutôt des usurpateurs violents du Trône, continuellement exposés aux factions & aux révoltes, obligés de défendre leurs titres & leurs territoires, & souvent engagés dans des guerres civiles sanglantes avec différents revers de fortune; les Seigneurs & les Princes des différentes Contrées de l'Europe, qui, suivis d'une foule d'aventuriers, & trou-

vant un nouvel objet pour ſatisfaire leur ambition, pouſſent le fanatiſme & leur courage romaneſque juſqu'à ſe tranſporter dans l'Orient pour recouvrer la Terre-Sainte.

L'Irlande, durant ce période, quoiqu'uniquement occupée, comme les autres Pays lointains, de ſes propres affaires, & à couvert des viciſſitudes & des révolutions des autres Etats, n'étoit cependant point inconnue aux Royaumes adjacents. Les Capitaines Irlandois qui avoient ſervi dans les guerres des Galles, s'étoient rendus célebres par leur valeur. Elle faiſoit le ſujet de l'entretien de ceux que le commerce ou la dévotion avoit engagés à ſortir d'Irlande. Ils amuſoient les ignorants, & ſatisfaiſoient leur propre vanité, en leur faiſant des récits pompeux de leur Pays natal, & des prouesses de leurs Compatriotes. Les Seigneurs obérés & les Chefs factieux furent chercher de l'appui & du ſecours dans leur Iſle. Le Comte Godwin ayant été diſgracié ſous le regne d'Edouard le Confeſſeur, Harold, le plus brave de ſes fils, ſe réfugia en Irlande, & forma des liaiſons qui

Caradoc. Langchav.

Hoveden.

fûrent la reſſource de ſa famille, lorſque ſon rival Normand fut parvenu au comble de la gloire & de la proſpérité. Ses trois fils furent chercher un aſyle dans cette Iſle après la défaite d'Haſtings, &, ſous le regne de Guillaume le Conquérant, conduiſirent une armée Irlandoiſe en Angleterre, pour aſſurer la liberté de leur Pays & les prétentions de leur famille; & ce ne fut qu'après plufieurs combats réitérés, que le Comte de Bretagne vint à bout de chaſſer leurs troupes auxiliaires.

Caradoc. Les Annaliſtes des Galles nous apprennent que lorſqu'Arnulph, Comte de Pembroke, ſe révolta contre Henri Premier, il implora le ſecours de Mortough, Roi d'Irlande, qu'il chargea Gerald ſon agent de lui demander ſa fille en mariage, & qu'il ſe rendit même en Irlande, mais qu'il s'en retourna ſans avoir obtenu ni l'un ni l'autre. C'eſt-là peut être l'époque de l'amitié & de la bonne intelligence qui, ſuivant Guillaume de Malmsbury, ſubſiſterent depuis entre Henri & ce Roi Irlandois. On aſſure que la France tira pareillement

beaucoup de ſecours de ce Royaume, dans les guerres qu'elle eut à ſoutenir; & ſi l'on en croit les Annaliſtes Irlandois, ce furent les ſecours que quelques Princes d'Irlande accorderent à ſon rival, qui déterminerent Henri Second à annexer l'Irlande à ſes Domaines.

Quoi qu'il en ſoit, il conçut ce deſſein auſſi-tôt après qu'il fut monté ſur le Trône d'Angleterre, ſans compétiteur ni rival, ſans jalouſie ni mécontentement, avec tout ce brillant de caractere que lui donnoient la ſupériorité de ſes talents, & une étendue de territoire inconnue à ſes prédéceſſeurs. On fait généralement l'honneur à la politique & à la prudence des grands Princes, de ſuppoſer qu'ils conçoivent ces ſortes de deſſeins après une mûre délibération, & après s'être exactement informés de l'état & des circonſtances du Pays qu'ils ont envie de conquérir, des défauts de ſon Gouvernement & de ſes mœurs, de ſa foibleſſe, des déſordres qui y regnent, & d'autres circonſtances qui ouvrent la voie à un uſurpateur étranger, Ann. MS. Trin. Col. Dub.

& lui aſſurent le ſuccès de ſon entrepriſe ; mais une connoiſſance générale & ſuperficielle de cette Iſle ſuffiſoit pour exciter l'ambition d'un Souverain puiſſant & chéri de ſes ſujets, qui n'avoit encore éprouvé aucun obſtacle, & dans un temps où il étoit honteux à un homme élevé au-deſſus du commun, de ne point ſe ſignaler par quelque entrepriſe éclatante.

Il ne manquoit qu'un prétexte pour donner quelque apparence de juſtice à ſon deſſein, & ſes flatteurs ne manquerent pas de faire uſage de leur
Speed. eſprit & de leur adreſſe. Quelques-uns aſſurerent avec cette hardieſſe qu'on a coutume d'avoir lorſqu'on a à faire à des ignorants, que les Irlandois ne s'étoient autrefois emparés du Pays qu'ils habitoient, qu'avec la permiſſion de Gurguntius, Roi d'Angleterre, & qu'étant les deſcendants des Bretons, ils étoient les ſujets naturels & légitimes du Monar-
Campion. que Anglois. Ils ajouterent que le fameux Arthur, Egfrid le Northumbrien, Edgar, Prince Saxon, avoient conduit leurs troupes en Irlande, &

y avoient fait des conquêtes qu'il étoit de l'honneur de leur Succeſſeur de recouvrer & de conſerver. On prétendit qu'on avoit ſouvent vendu dans cette Iſle des Anglois en qualité d'eſclaves, & que ce trait de barbarie & de cruauté de la part des Irlandois, méritoit qu'on les ſubjuguât. Ces hiſtoires forgées & ſuſpectes des anciens temps, ces prétentions ſurannées des Princes Anglois & Saxons, pouvoient bien à la vérité en impoſer au vulgaire ignorant, mais ne ſuffiſoient pas pour colorer l'iniquité de l'entrepriſe qu'on méditoit contre un peuple qui n'avoit jamais nui à ſes voiſins; & quant au trafic des eſclaves, perſonne n'ignore que les deux Nations y avoient eu part. Si les Irlandois avoient acheté des eſclaves, c'eſt que les Saxons s'étoient eux-mêmes vendus eux & leurs enfants à très-bas prix. Les Irlandois n'étoient point auſſi avares ni auſſi dénaturés; mais cela n'avoit point empêché qu'on ne vendît les priſonniers qu'on avoit faits ſur eux ſous le regne de Guillaume le Conquérant, & la choſe alla même ſi

Gul. Malmſ.

loin, que le Clergé crut être obligé de faire des remontrances contre une coutume auſſi oppoſée à l'eſprit du Chriſtianiſme, & que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il engagea le Roi à renoncer à ce gain illicite.

La ſagacité d'Henri & les ſuggeſtions d'un Eccléſiaſtique adroit & intéreſſé, lui fournirent bientôt un prétexte plauſible pour ſatisfaire ſon ambition. La puiſſance du Pape augmentoit de jour à autre, & on en reſſentoit les effets dans les cantons les plus reculés de la Grande-Bretagne. L'Evêque de Rome ne ſe contenta pas de l'autorité qu'il s'étoit arrogée dans les affaires Eccléſiaſtiques; il s'étoit déja porté pour arbitre des peuples & des Souverains dont il avoit épouſé les querelles. Il avoit pris les intérêts de Guillaume le Conquérant; il s'étoit ſolemnellement déclaré en faveur de ſes prétentions, & avoit menacé de la vengeance céleſte ceux qui oſeroient réſiſter à un Prince que le Souverain Pontife avoit reconnu pour l'héritier légitime de la Couronne d'Angleterre. Henri réſolut

Brompton.

donc de s'adresser à lui, & de sanctifier son entreprise contre l'Irlande, à la faveur d'un décret du Pape. Jean Salisbury, son Chapelain, qu'il employa dans cette négociation importante, agit avec tout le zele & toute l'activité d'un homme qui savoit que sa réussite le feroit également chérir de son maître & de son Souverain spirituel. Il répresenta à Adrien, qui occupoit alors la Chaire de St. Pierre, que les habitants d'Irlande étoient plongés dans une corruption affreuse, tant par rapport aux mœurs, que par rapport à la Religion; qu'Henri, zélé pour l'honneur & l'augmentation du Royaume de Dieu, avoit conçu le pieux dessein de l'établir dans ce malheureux Pays; qu'il étoit résolu de se dévouer, lui & tous ses sujets, à une entreprise aussi méritoire; qu'il imploroit sa bénédiction, & lui demandoit la permission d'entrer en Irlande, pour soumettre les désobéissants & les pervers, pour en bannir les crimes & les vices, pour instruire les ignorants, & faire fleurir l'Evangile dans sa pureté & sa perfection, & qu'il lui promettoit de Hagulstad.

payer annuellement un tribut à Saint Pierre, après qu'il auroit réduit ce Pays sous son obéissance & sous celle du Saint Siege. Tout habitué que l'on est à la dépravation des hommes, on ne peut réfléchir sérieusement sur l'hypocrisie de cette conduite, sans être saisi d'horreur. Henri étoit tellement aveuglé par son ambition, qu'il ne prévit pas les embarras que devoit un jour lui causer la puissance qu'il vouloit augmenter, non plus que le joug qu'il alloit s'imposer lui-même.

Adrien se réjouit en secret d'une demande qui favorisoit ses prétentions énormes, & qui constatoit son autorité. Il fut ravi de trouver cette occasion de favoriser son Compatriote, un Prince illustre qui ne faisoit que de monter sur le Trône, & dont il ignoroit encore les sentiments pour la Hiérarchie. Rome travailloit depuis long-temps à établir sa puissance en Angleterre; ce n'étoit que depuis peu que l'Irlande avoit reconnu sa suprématie. Toute l'autorité Ecclésiastique résidoit quatre ans avant l'avénement d'Henri Second, entre les mains des

Ann. quatuor Magistrorum. MS.

Evêques ; les cérémonies & la discipline eccléſiaſtiques, que l'on regardoit comme des points importants dans ce temps-là, n'étoient point conformes à celles de Rome. Le Pape étoit cependant venu à bout, avec le ſecours du zele intéreſſé de ſes nombreux & actifs Emiſſaires, d'établir ſon crédit dans cette Iſle lointaine ; il avoit fait craindre au Clergé d'Irlande l'irrégularité de ſa conſtitution cléſiaſtique, & l'avoit fait conſentir à la réformation qu'il plairoit à la Cour de Rome de lui indiquer. Le Cardinal Paparon, s'étant rendu l'an 1152 en Irlande, avec le titre de Légat, convoqua à Drogheda une aſſemblée compoſée de trois mille Eccléſiaſtiques; donna, de la part du Pape, le Pallium aux Evêques d'Armagh, de Dublin, de Cashel & de Tuam; fixa la célébration de la fête de Pâques, conformément à la déciſion de l'Egliſe de Rome; & pour compléter la réformation de l'Egliſe, il autoriſa le célibat des Prêtres, & leur aſſura leurs poſſeſſions par pluſieurs canons. Ce fut ainſi que s'établit la correſpondance entre l'Ir-

lande & la Cour de Rome, & que la suprématie du Pape fut solemnellement reconnue. Il ne fut plus question pour le Pape, que de profiter de ces heureux commencements, d'embrasser l'occasion d'étendre sa nouvelle domination en Irlande, & de se concilier l'amitié d'Henri. Pour cet effet, il dressa un Bref entiérement conforme aux desirs & aux vues de ce Monarque. Je vais le rapporter comme une preuve de l'impiété & de la scélératesse du Pape, & de l'injustice de son usurpation.

Girald. Camb. Mat. Paris.

» ADRIEN, Evêque, Serviteur » des Serviteurs de Dieu, à son très-» cher Fils en Jesus-Christ, l'illus-» tre Roi d'Angleterre, Salut & Bé-» nédiction Apostolique.

» Le desir que votre Magnificence » témoigne d'accroître la gloire de son » nom sur la terre, & d'acquérir dans » le Ciel le prix d'une éternelle félici-» té, mérite, sans doute, de grandes » loüanges. Comme un Prince vrai-» ment Catholique, vous pensez à » étendre les bornes de l'Eglise, à

» porter la connoissance de la vérité » parmi les peuples grossiers & ignorants, & à extirper les vices du » champ du Seigneur: sur quoi vous » nous demandez notre conseil & » notre faveur. Nous avons une entiere confiance, que par la bénédiction du Tout-puissant, vous aurez dans votre entreprise un succès digne du grand motif qui vous » fait agir; car les choses qu'on entreprend par un principe de Foi » & de Religion, ne manquent jamais de réussir.

» Il n'y a point de doute, comme vous le reconnoissez, que l'Irlande, de même que toutes les » autres Isles qui ont le bonheur de » jouir de la lumiere du Soleil de » justice, & qui ont reçu les préceptes de la Religion Chrétienne, » ne doive être soumise à la jurisdiction de Saint Pierre & de l'Eglise Romaine. Nous jugeons donc, » après avoir mûrement examiné » l'entreprise que vous nous avez » proposée, qu'il est à propos d'établir dans cette Isle des colonies de » fideles qui soient agréables à Dieu.

» Vous nous avez fait savoir, très-
» cher Fils en Jesus-Christ, que vous
» avez formé le dessein d'entrer en
» Irlande, pour soumettre cette Isle
» à de justes loix, & y extirper les
» vices; & que vous nous promet-
» tez de nous payer un tribut an-
» nuel pour chaque maison, & de
» conserver en leur entier les droits
» de l'Eglise.

» Sur cette promesse, écoutant fa-
» vorablement votre Requête, nous
» consentons & approuvons, que
» vous entriez dans cette Isle, pour
» y étendre les bornes de l'Eglise,
» pour y arrêter le cours des vices,
» pour y réformer les mœurs des
» habitants, & y favoriser l'accrois-
» sement des vertus & de la Reli-
» gion. Nous vous exhortons à faire
» tout ce que vous jugerez conve-
» nable pour l'honneur de Dieu,
» & pour le salut de ce peuple, au-
» quel nous recommandons aussi de
» vous recevoir favorablement, &
» de vous reconnoître pour leur Sou-
» verain, sauf pourtant le droit per-
» manent & inaltérable des Eglises,
» & le denier qui doit être payé à

» Saint Pierre annuellement de cha-
» que maiſon. Si donc vous trou-
» vez à propos d'exécuter ce pro-
» jet, travaillez ſur toutes choſes à
» l'avancement des bonnes mœurs,
» parmi les habitants de cette Iſle.
» Faites en ſorte, tant par vous-mê-
» me, que par ceux que vous ju-
» gerez dignes d'être employés à cet
» ouvrage, que l'Egliſe de Dieu s'en-
» richiſſe de plus en plus, que la
» Religion croiſſe dans ce Pays-là,
» & que les choſes qui concernent
» l'honneur de Dieu & le ſalut des
» ames, ſoient tellement ordonnées,
» que vous puiſſiez en mériter le
» prix d'une éternelle récompenſe
» dans le Ciel, & un nom toujours
» glorieux ſur la terre ".

On préſenta ce Bref à Henri avec un anneau, pour marque de ſon inveſtiture, comme Souverain légitime d'Irlande.

Quelques Hiſtoriens Irlandois, ſcandaliſés du portrait que le Pape fait de la corruption & de la barbarie de cette Contrée, ont voulu révoquer en doute l'authenticité de

Grat. Lucius.

Eadmer, p. 91.

ce Bref ; comme si une sentence du Pape décidoit du caractere d'une Eglise, ou d'une Nation, & sans se souvenir que le Saint Siege a fait le même reproche aux Anglois, lorsque ses intérêts l'ont exigé. On a d'autant moins raison de douter de la réalité de cette convention entre Adrien & Henri, qu'il paroît que les Ecclésiastiques mêmes en eurent aussi-tôt connoissance. On voit par la date du Bref du Pape, que les Synodes devinrent plus fréquents, & qu'on renouvella & exécuta leurs réglements avec beaucoup de soin, pour laver l'Eglise du reproche qu'on lui faisoit. On assure que l'on fit les réglements les plus salutaires, non-seulement pour le maintien de la discipline Ecclésiastique, mais encore pour la réformation des mœurs, &, ce qui ne prouve sûrement ni ignorance ni barbarie, pour l'instruction réguliere du Clergé. L'Université d'Armagh étoit dans ce temps-là la plus célebre de l'Irlande, & il fut statué qu'aucun sujet ne seroit admis à professer la Théologie dans aucune Eglise, s'il n'avoit étudié & pris ses grades dans

Ann. 4. Mag. MSS. Colgan, Trias Thaum.

la même Université. Mais soit que ce zele & cette sollicitude du Clergé ayent été purement accidentelles, ou qu'il n'ait agi de la sorte que pour prouver que la réformation de son Eglise n'avoit pas besoin de l'entremise d'un Prince étranger, il dut sûrement s'allarmer de cette convention du Pape avec Henri; & s'il y avoit eu de l'union & de la politique en Irlande, les habitants auroient sûrement pris les mesures les plus efficaces pour s'opposer à cette invasion. Henri étoit si occupé de Speed. son projet, & si fier de la commission qu'il avoit reçue du Pape, que l'on prétend que l'Impératrice sa mere fit tous ses efforts pour le détourner d'une entreprise capable de nuire à ses intérêts immédiats, tant en France qu'en Angleterre.

Il est certain qu'Henri, malgré l'investiture que le Pape lui avoit accordée, & les idées de conquête dont il se repaissoit, n'étoit point en état de tenter une pareille entreprise. En effet, lorsque le Pape lui ac- A. D. corda ce Bref, il étoit occupé à ap- 1156. paiser la révolte de son frere Geof-

froy, & à faire valoir ses prétentions sur l'Anjou. Les troubles d'Angleterre n'étoient point encore entiérement appaisés, & le réglement de ce Royaume étoit de nature à donner de l'exercice au courage & aux talents de ce Monarque. La révolte des Galles l'obligea de se rendre dans cette Principauté à la tête d'une armée formidable; & à peine l'eut-il soumise à son obéissance, qu'il fut rappellé dans le Continent par la mort de son frere Geoffroy, où il eut des guerres à soutenir & des traités à conclure pour assurer & augmenter ses domaines. Cet événement fut suivi d'une contestation longue & pénible avec le Clergé : durant laquelle l'esprit inflexible & intrépide de Becket le tint dans une agitation continuelle. Il fut donc obligé de suspendre son dessein contre l'Irlande, & il paroissoit même l'avoir oublié, lorsqu'un accident le fit revivre, & que les factions & les cabales d'un peuple corrompu & déréglé, faciliterent aux Anglois le moyen de pénétrer dans ce malheureux Pays.

Brompton. Math. Paris.

Si nous examinons l'état de l'Irlan-

de dans ce période, nous y trouverons un Monarque un peu plus que titulaire, dont la puissance & le crédit dépendoient entiérement de ses talents & de son courage; harcelé par des factions, & obligé de lutter contre des rivaux puissants; un nombre de Capitaines Provinciaux, qui s'arrogeoient le titre & le droit de la Royauté, qui payoient un tribut précaire à leur supérieur, & qui étoient unis avec lui, au cas qu'ils fussent disposés à l'être, plutôt en qualité d'alliés que de sujets. Nous trouverons dans Ulster la famille du Hi-Nial Oriental, comme on l'appelloit, exerçant une jurisdiction héréditaire dans les nouvelles Comtés de Tirone, de Derry & Donnegal; & s'arrogeant un droit de suprématie sur les Lords de Fermanagh, d'Antrim & d'Argial, qui comprenoient les Comtés d'Armagh, de Monaghan, de Lowth, & quelques districts adjacents: un Dunleve, Prince d'Ulad (on appelloit ainsi la Comté de Down) disputant la supériorité de sa famille, & affectant un état d'indépendance. Nous verrons dans Munster, les descendants

Ann. 4. Mag. Ann. Ulton. Ann. Tigern. Contin. MSS.

de l'illustre Brian, qui, fiers de la gloire de leurs ancêtres, s'efforcent de recouvrer les honneurs de leur famille; mais qui, bornés par des rivaux plus puissants au territoire de Nord-Munster, ou de Thomond, laissent la division du Midi ou de Desmond aux braves descendants de Mac-Arthy : dans Connaught, les Princes connus sous le nom d'O'Connor, reconnus souverains du territoire Oriental. Tiernam O'Ruarc, Chef militaire actif & turbulent, gouvernoit dans Breffney, qui contenoit le nouveau Comté de Leitrim, & quelques districts adjacents. Meath, ou l'Hi-Nial méridional, étoit sujet aux Princes de la célebre famille Irlandoise de Clau-Colman, Murchard, O' Malachlyn, & à ses successeurs. Leinster, divisé en plusieurs Principautés inférieures, telles que celles d'Offory, de Decies, & les tribus d'Ostmen, composées des Danois qui restoient, & d'autres étrangers, avoit son principal siege à Dublin & à Waterford, étoit ordinairement gouverné par ses propres chefs, & donna le titre de Roi à Dermod,

ſurnommé Mac-Murchad, que ſes compatriotes nous dépeignent avec les couleurs les plus odieuſes. Il y a tout lieu de croire qu'on a exagéré ſes vices; mais il paroît s'être diſtingué dans ce ſiecle & ce Pays groſſier, par ſon eſprit féroce, inquiet & tyrannique. Son pere avoit gouverné Leinſter en vrai tyran, & l'on aſſure que dans l'eſpace d'un an, il fit mourir ou crever les yeux à dix-ſept de ſes principaux Vaſſaux. Dermod avoit hérité de ſon caractere. Sa taille, ſa force corporelle, ſa valeur, attirerent l'admiration du peuple de la claſſe inférieure de ſes ſujets, & il les protégea, parce qu'ils favoriſoient ſon ambition. Il ſe fit aimer du Clergé, par les donations qu'il fit à l'Egliſe & aux maiſons religieuſes; mais ſes Capitaines tributaires ſentirent tout le poids de ſon orgueil & de ſa tyrannie. Son gouvernement leur devint odieux, de maniere que ſon attachement pour les factions dominantes de l'Iſle n'eut rien de fixe & de ſtable, étant toujours prêt à épouſer celle qui lui paroiſſoit la plus propre à ſoutenir ſes intérêts.

ibid. Ann. Anon. MSS.

Girald. Hib. exp. Ann. MSS. ut ſup.

An. MSS. ut sup. Les principaux compétiteurs pour la Royauté d'Irlande, étoient les héritiers des deux Maisons d'O'Connor & d'Hi-Nial. Torlogh O'Connor en étoit en possession (*); & quoiqu'il ne fût pas généralement reconnu, & qu'il éprouvât beaucoup d'oppositions, & sur-tout de la part d'O'Lochlan son rival, il ne laissa pas que de soutenir sa dignité avec beaucoup de grandeur & de courage. Une victoire décisive qu'il remporta sur les troupes d'O'Brian, augmenta sa réputation, mais excita en même-temps la jalousie de son rival, qui, dans une assemblée générale des Etats, l'obligea à partager tacitement son autorité. O'Lochlan fut reconnu Souverain de la Province du Nord, & ils convinrent tous deux de faire dans les autres districts les dispositions qu'exigeroient leurs intérêts. Ces sortes

(*) Les Historiens d'Irlande ont un nom particulier pour désigner un Monarque tel que celui dont il s'agit ici, & ils le donnent à Turlogh. Ils l'appellent *Righ go Fresaura*, *Roi forcé*, c'est-à-dire; dont l'autorité n'est pas reconnue dans toutes les Provinces.

tes de traités entre deux supérieurs, étoient toujours dictés par quelque passion irréguliere, & exécutés au préjudice de leurs voisins. Ils convinrent tous deux de transporter le territoire d'O'Ruarc à quelqu'un de leurs partisans, & les Princes de Connaught & de Leinster se chargerent de l'expédition. O'Ruarc fut surpris, battu & chassé de ses Etats. Il avoit épousé la fille du Prince de Meath, qui n'étoit pas moins célebre pour sa beauté, que pour son humeur joviale & son tempérament amoureux. Elle avoit inspiré au Roi de Leinster une passion criminelle, qu'elle avoit eu soin de fomenter par ses manieres libres & aisées. On ne sait même si elle ne conseilla point cette expédition, pour favoriser les intérêts de son amant. Quoi qu'il en soit, Dermod résolut de profiter de la détresse de son mari, & de lui enlever Dervorghal, (c'étoit ainsi que la Princesse s'appelloit). Son frere eut la bassesse de la lui livrer, & il la mena en triomphe dans sa Province, malgré la répugnance qu'elle témoigna (*). A. D. 1153.

(*) Giraldus prétend que cet incident fut

Spencer. Les Irlandois ne témoignerent aucun ressentiment de ces outrages; ils les regarderent comme une simple

---

la cause immédiate de l'expulsion de Dermod, & de la premiere invasion des Anglois, & tous les Historiens Anglois ont aveuglément suivi son autorité. Mais ce Religieux n'a ni examiné les bruits qui couroient en Irlande, ni les véritables causes qui faciliterent l'invasion de ses compatriotes. Il arriva en Irlande plein de mépris pour le Pays & pour ses habitants; & cette même petitesse d'esprit qui lui inspiroit ce mépris, fut cause qu'il se contenta de ce que lui dirent ceux qui étoient du même rang & de la même trempe que lui. Il demanda le sujet pour lequel Dermod avoit été chassé de sa Province. On lui répondit que c'étoit pour avoir enlevé la femme d'O'Ruarc, & il crut que l'animosité personnelle des deux chefs avoit été la cause immédiate de la vengeance qu'on exerça contre Dermod. Les Annalistes Irlandois, beaucoup plus croyables que lui, conviennent unanimement que cet outrage fut commis seize ans avant que Fitz-Stephen fût invité à passer en Irlande. Pendant ce temps-là, Dermod & O'Ruarc, après différentes guerres dont le succès avoit varié, oublierent leurs querelles particulieres dans le tumulte des factions & des désordres publics; mais O'Lochlan étant venu à mourir, Dermod, qu'il protégeoit, se trouva exposé à toute la rage de ses ennemis politiques & de ses ennemis personnels. O'Ruarc auroit pu saisir une occasion plus favorable pour faire éclater son ressentiment; mais ses effets n'au-

galanterie qu'on pouvoit expier par une amende pécuniaire : mais l'orgueilleux Breffnian, plus outré de l'insolence & de la trahison du ravisseur, que de l'infidélité de sa femme, conçut une animosité implacable contre Dermod. Il traita secretement avec Torlogh, lui promit l'attachement le plus inviolable, & l'engagea non-seulement à le remettre en possession de ses Etats, mais encore à le venger de l'insulte que lui avoit faite Mac-Murchad, qu'il lui dépeignit (& avec raison) comme un vassal infidele, & entiérement dévoué au service de son rival. Le Roi de Connaught entra dans Leinster à la tête d'une armée, retira Dervorghal des mains de son amant, & la rendit à son ami, avec lequel elle vécut, si-non dans un état de réconciliation, du moins dans une opulence & une splendeur qui la mirent en état d'expier son infidélité criminelle par le

An. MSS. var.

A. D. 1154.

roient pas été considérables, sans les liaisons politiques de Dermod. Ce fut le partisan d'O'-Lochlan, & non le ravisseur de Dervorghal, qui fut déclaré indigne du trône de Leinster.

moyen usité dans ce temps-là, je veux dire par les riches donations qu'elle fit à l'Eglise.

A.D. 1154. Ce service, comme on devoit naturellement s'y attendre, produisit une liaison étroite entre O'Ruarc & le Prince de Connaught, auquel il s'attacha, & avec le secours duquel il trouva le moyen de se venger des torts qu'on lui avoit faits, en se liguant avec les chefs mécontents de Leinster, & harcelant continuellement le Roi Dermod son ennemi. Torlogh étant mort l'an 1156, O'Lochlan monta sur le trône. Dermod fut le premier à reconnoître ce nouveau Souverain; & celui-ci, également sensible à l'attachement qu'il avoit eu pour lui, & à cette marque de soumission qu'il lui donnoit, le soutint dans ses querelles particulieres, & le mit en état de se venger du Prince de Breffney. Il prit son parti avec trop de précipitation. Son protecteur manquant à la bonne foi & à ce qu'il devoit à l'humanité, se saisit de Dunleve, Prince d'Ulad, avec lequel il venoit de conclure un traité solemnel, & lui fit arracher les yeux.

Cette action irrita tellement les chefs voisins, qu'ils prirent aussi-tôt les armes pour venger leur collegue, & se garantir d'une pareille barbarie. O'Lochlan fut défait & tué dans A.D. 1167.
la bataille de Litterluin; ce qui fit évanouir les espérances & les prétentions de sa famille; & Roderic, fils & successeur du feu Roi de Connaught, obtint enfin le titre de Monarque qu'on lui avoit si long-temps disputé.

Roderic, durant le regne de son pere, & pendant qu'il gouvernoit Connaught, soutint plusieurs guerres; & quoique la fortune ne lui eut pas toujours été favorable, il acquit A.D. 1167.
par sa valeur une réputation dont il donna de nouvelles preuves dans le poste auquel sa faction l'avoit élevé. Pour épouvanter ses ennemis, il marcha à Dublin à la tête d'une armée nombreuse, aussi-tôt après la mort d'O'Lochlan, prit les Ostmens à sa solde, s'avança vers le Nord, & fut reçu par-tout par les principaux chefs avec une entiere soumission. Dermod appréhendant, avec juste raison, le courroux de ce nouveau Mo-

narque, & les effets de son ressentiment contre le partisan d'un rival dont il venoit de triompher, tomba dans la consternation ; & dans l'accès de son désespoir, mit le feu à la Ville de Ferns, qui lui appartenoit, pour ôter à ses ennemis le plaisir de la saccager. Ses craintes ne furent point vaines. Roderic retourna peu de temps après avec O'Ruarc, l'ennemi implacable du Prince de Leinster. Ils coururent ensemble toute la Province, sans que personne osât leur résister. Tous les Seigneurs subalternes furent obligés de faire la paix, & de reconnoître la suprématie de Roderic. Dermod fut déposé, comme indigne du poste qu'il occupoit ; on nomma à sa place un Prince de sa Maison, qui prêta serment de fidélité au Monarque, lequel animé par la gloire, pénétra dans Munster, & y régla toutes choses à sa volonté. De retour à Meath, il assembla les Etats, & y étala tant de grandeur & d'autorité, qu'il rétablit la gloire de son Etat dans le temps qu'on la regardoit comme entiérement éteinte, & que l'insolence de la faction victorieuse

étoit à la veille de causer une révolution beaucoup plus dangereuse pour l'Irlande, qu'aucune qu'elle eût encore éprouvée.

Le bruit de cette invasion ne fut pas plutôt repandu, que Dermod éprouva les effets de son gouvernement tyrannique. Ses tributaires l'abandonnerent; & quelques-uns des plus considérables, entr'autres le Seigneur de Dublin, & le Capitaine d'Offory, se joignirent à ses ennemis. Sa soumission & sa basse flatterie ne purent effacer le souvenir de ses premieres cruautés. Le Clergé eut toutes les peines du monde à engager le chef d'O'-Birnes, tribu considérable dans cette partie de Leinster qu'on appelle aujourd'hui Wicklow, à lui donner audience. Il nia de lui être attaché, & lui ordonna avec beaucoup de hauteur de sortir de ses Etats, & de pourvoir à sa sûreté. Animé tout à la fois par la honte de sa défaite, par son orgueil & par son ressentiment, il forma le projet désespéré d'abandonner son Royaume, & d'aller chercher dans un Pays étranger les moyens de recouvrer ses Etats, & de satis- Regan.

faire sa vengeance. Il jugea, par la situation de son Pays, que l'Angleterre étoit le lieu le plus propre à
Girald. lui procurer un asyle. Il s'embarqua avec soixante personnes qui l'accompagnoient, & aborda dans le port de Bristol.

On ignoroit en Angleterre la partie odieuse de son caractere. On le regarda comme un Prince offensé, que des sujets rebelles avoient abandonné, & qu'une confédération inique avoit contraint de sortir de ses États. Il fut reçu avec beaucoup d'humanité & de respect, sur-tout par le Clergé, qui traita l'ami & le protecteur de son Ordre dans le Couvent des Augustins avec beaucoup
Ibid. d'hospitalité. Ayant appris qu'Henri, Roi d'Angleterre, qu'il regardoit comme son unique ressource, étoit dans l'Aquitaine, il fut aussi-tôt le joindre. Il parut devant le Roi avec toutes les marques du plus profond chagrin; & se jettant à ses pieds, il lui fit un récit touchant & pathétique de ses malheurs. Il s'étendit beaucoup sur la malice de ses compatriotes, sur la perfidie de ses prétendus amis,

& ſur la révolte de ſes ſujets ; il implora ſon ſecours & ſa protection, lui diſant qu'il s'étoit adreſſé à lui en conſéquence de ce que la renommée lui avoit appris de ſa grandeur d'ame & de ſa généroſité. Il ajouta que, s'il étoit aſſez heureux pour mériter ſon appui, il le reconnoîtroit pour ſon Souverain, & ne tiendroit les Etats qu'il eſpéroit de recouvrer, qu'en qualité de vaſſal d'Henri & de ſes héritiers. Girald.

Cette demande plut d'autant plus au Roi, qu'elle réveilla dans ſon eſprit les idées flatteuſes qu'il s'étoit déja formées, & qu'elle lui fournit un nouveau prétexte pour entrer en Irlande. Ses affaires étoient toujours embrouillées. La diſpute avec le Clergé continuoit encore, & Becket venoit de lui donner une nouvelle preuve de ſon opiniâtreté & de ſa violence. Les révoltes que Louis lui avoit ſuſcitées dans les Provinces qu'il poſſédoit en France, lui donnoient une occupation continuelle ; la guerre & les négociations partageoient ſon attention. Il réſolut cependant de profiter de l'incident pré-

sent, autant que sa situation pouvoit le lui permettre. Il reçut le Prince Irlandois avec les plus grandes démonstrations d'amitié. Il feignit de s'intéresser à ses malheurs; il lui fit Girald. des présents magnifiques; il reçut son serment de fidélité, & lui donna en partant une lettre de créance, par laquelle il faisoit savoir à tous ses sujets la protection qu'il avoit accordée au Roi de Leinster, & promettoit son appui à ceux qui voudroient l'aider à recouvrer ses Etats. Dermod retourna en Angleterre extrêmement flatté de l'accueil qu'Henri lui avoit fait, espérant que cette lettre lui procureroit des avantages considérables. Il débarqua de nouveau à Bristol, comme tous les vaisseaux Irlandois avoient coutume de le faire, & y attendit des nouvelles de son Pays. Il publia la lettre d'Henri, y joignit un récit de ses malheurs, & prodigua les promesses les plus flatteuses à tous ceux qui voudroient seconder l'ami & le vassal de leur Souverain; mais elles ne produisirent aucun effet. Soit qu'on eût représenté sa conduite & son caractere sous un

jour peu favorable, soit qu'on eût conçu une mauvaise opinion de son Pays, il ne se trouva personne dans ce siecle d'aventuriers, qui ajoutât foi à ses promesses, ni qui voulût prendre les armes en sa faveur.

Un mois s'étant écoulé sans aucune apparence de secours, Dermod perdit toute espérance de rentrer dans ses Etats. On lui conseilla pour derniere ressource, de s'adresser à Richard, Comte de Chepstow ou Strigul, comme on l'appelloit, fils de Gilbert, Gentilhomme de l'illustre Maison de Clare, connue sous les titres de Chepstow & de Pembroke, qui tenoit un rang distingué dans la Province de Galles. Son fils étoit également distingué par son génie militaire, par le poste qu'il avoit occupé, & par les alliances qu'il avoit contractées. Il s'étoit fait quantité de partisans par ses manieres généreuses & affables; mais ayant été disgracié, il avoit dissipé son bien, & se trouvoit dans la plus grande détresse. Dermod ayant appris son état, s'adressa à lui, & ne négligea rien pour l'engager à entrer dans ses vues. Il Girald.

mit en usage les prieres & les sollicitations les plus pressantes : mais ses propositions furent reçues avec un air de froideur & d'indifférence peu convenables à sa situation actuelle. Le Comte, beaucoup plus propre à exécuter un dessein qu'à le conduire, fut embarrassé, & lui fit sentir toutes les difficultés de son entreprise. Il ne jugea pas la permission d'Henri, un titre suffisant pour se charger d'une affaire aussi importante que celle de conduire ses vassaux dans un Pays étranger. Dermod renouvella ses instances & redoubla ses promesses. Il lui promit même de lui donner sa fille Eve en mariage, & de le reconnoître pour l'héritier de son Royaume, quoiqu'il sût que les constitutions de son Pays ne lui permettoient point de le faire. Des offres aussi flatteuses l'emporterent enfin sur les scrupules de Richard, qui lui promit d'envoyer le printemps suivant, un corps considérable de troupes en Irlande, au cas que le Roi voulût le lui permettre.

Girald. Dermod, ravi du succès de sa négociation, & regardant son réta-

bliſſement comme aſſuré, ſe rendit à Saint David, qui eſt au midi de Galles, dans le deſſein de paſſer incognito en Irlande, d'y raſſembler les partiſans qui lui reſtoient, & de diſpoſer toutes choſes pour la réception de ſon allié. L'Évêque le reçut avec les plus grandes démonſtrations d'amitié ; il parut s'intéreſſer à ſes malheurs, & ne négligea rien pour procurer des partiſans à un Prince qui, malgré ſa tyrannie & ſon adultere, avoit ſu gagner l'amitié de ſon Clergé par ſa munificence & ſes libéralités. Rice Fitz-Griffith, qui commandoit dans cette Contrée, avoit formé depuis quelque temps le deſſein de ſe révolter contre le Roi d'Angleterre. Robert Fitz-Stephen, Capitaine vigilant, brave & expérimenté, avoit obtenu des habitants des Galles le Gouvernement de Cardigan ; mais Rice ne le trouvant pas diſpoſé à ſeconder ſes vues rebelles, le fit arrêter, & le tint pendant trois ans en priſon. Cependant comme il connoiſſoit ſes talents militaires, il lui offrit de lui rendre la liberté, s'il vouloit ſe liguer avec lui contre Hen-

ri. Fitz-Stephen, quoiqu'allié de près à ſon Chef du côté de ſa mere, refuſa abſolument de prendre part à ſon entrepriſe. Son pere étoit Normand, & cette raiſon l'attachoit par conſéquent aux intérêts du Monarque Anglois. Cependant, comme il avoit envie d'obtenir ſa liberté, il repréſenta à Fitz-Griffith, que la probité lui défendant de prendre les armes contre ſon Souverain, il deſiroit n'entrer pour rien dans ce projet; que ſi le Prince Irlandois imploroit ſon ſecours, il hazarderoit volontiers ſa vie & ſa fortune dans une terre étrangere; mais que ne pouvant le ſeconder, il promettoit du moins de ne point s'oppoſer à ſes vues. Ces inſtances furent appuyées par l'Evêque, & par Maurice Fitz-Gerald, frere maternel de Fitz-Stephen, Seigneur diſtingué par ſon courage & par ſon mérite, qui, conjointement avec quelques autres Gentilshommes aventuriers de la Province des Galles, conſentit à prendre part à l'expédition d'Irlande. Robert ayant obtenu ſa liberté, convint de s'engager avec ſes partiſans au ſervice de Dermod,

lequel promit de son côté de donner aux deux Chefs principaux, Fitz-Stephen & Fitz-Gerald, la Souveraineté de la Ville de Wexford & du territoire qui en dépend, sitôt qu'il seroit rétabli dans ses droits.

Tel fut le premier projet de l'invasion qui eut des suites si considérables. Un fugitif odieux, chassé de son Pays par la faction & la vengeance, s'attache dans les Galles quelques aventuriers, que leur valeur & le mauvais état de leur fortune conduisent en Irlande pour y chercher un établissement. Dermod, qui vraisemblablement flattoit ses nouveaux alliés de l'espoir d'être secouru puissamment par ses compatriotes, feignit de hâter son départ, pour aller disposer toutes choses pour leur réception. Il fut rendre ses hommages à Dieu dans l'Eglise de Saint David, s'embarqua, arriva en Irlande, traversa les quartiers de ses ennemis sans être découvert, arriva à Ferns, & fut se cacher dans le Monastere qu'il avoit fait bâtir, où il attendit avec impatience le secours que les Anglois avoient promis de lui en-

voyer au commencement du printemps. Il exagéra au Clergé la réception qu'Henri lui avoit faite, les dispositions dans lesquelles les Anglois étoient en sa faveur, le nombre, la force & la valeur des confédérés. Ce bruit, qu'il eut soin de faire répandre, encouragea ses partisans, qui eurent l'imprudence d'accourir en foule au secours de leur ancien Maître, sur la promesse qu'il leur fit de recevoir dans peu un renfort considérable. Sachant qu'on ne pouvoit ignorer long-temps son retour, il affecta beaucoup d'assurance; il se mit à la tête de ses adhérents, & s'empara de la partie de ses Domaines appellée Hi-Kenselagh : cependant, tourmenté intérieurement par la crainte & le délai qu'il éprouvoit, & appréhendant qu'on lui manquât de parole, il envoya Regan, son domestique affidé, en Angleterre, pour hâter le secours qu'on lui avoit promis, & pour en solliciter d'autres, promettant à ceux qui prendroient son parti des établissements & des récompenses considérables.

A. D. 1169.

Ann. 4. Mag. MSS.

M. Regan.

Roderic, qui étoit dans ce temps-là occupé à affermir son autorité, à

Ann. 4. Mag. Ann. Uk.

encourager ſes partiſans, & à intimider ſes ennemis ſecrets, ne tarda pas long-temps à être informé du retour de Dermod. La renommée groſſit les forces qu'il avoit aſſemblées, & convertit le petit nombre de ſes partiſans de la Province de Galles, qui s'étoient embarqués avec ce Prince, en une armée d'étrangers. Peut-être le nouveau Chef de Leinſter fit-il courir ce bruit à deſſein, pour s'aſſurer, au défaut des talents & des reſſources qui lui manquoient, de la protection de Roderic. Le Monarque avoit déja obligé les Chefs du Nord, dont il ſoupçonnoit la fidélité, à reconnoître ſa ſuprématie, & ſe hâtoit d'appaiſer les troubles qui régnoient dans la Province de Méath & de Thomond, où la violence des factions & des querelles perſonnelles, s'étoient terminées par l'aſſaſſinat des Princes régnants. Réſolu néanmoins de châtier l'inſolence du Prince de Leinſter, il raſſembla ſes forces, & marcha avec ſon fidele allié O'Ruarc, dans la Contrée d'Hi-Kenſelagh.

Ann. Tigern. Contin. Ann. Anon. MSS.

Dermod, effrayé de l'incurſion de ſes ennemis, ſe réfugia dans un bois;

& favorisé par la situation du lieu, se défendit quelque temps, & en vint même aux mains avec eux sans essuyer aucune perte, ni sans remporter aucun avantage considérable. Dans la premiere action, les troupes de Connaught furent repoussées avec perte. Celle-ci fut suivie d'une autre, dans laquelle le Tainiste, ou celui qu'on avoit élu pour succéder à O'Ruarc, fut tué. Il périt du côté de Dermod, un jeune Seigneur des Galles, auquel les Annalistes Irlandois donnent le titre de fils de Roi, suivant le style de leur nation, & quelques autres personnes d'un moindre rang. Ce Chef connoissant sa foiblesse, & la nécessité d'amuser les assaillants, proposa adroitement un traité, feignit de se soumettre à Roderic, & renonça solemnellement au droit qu'il avoit au Gouvernement de Leinster, demandant par pitié qu'on lui laissât mille Villages de la Province, qu'il promit de ne garder qu'à titre de vassal de Roderic, & d'être entiérement soumis à ce Monarque. Il lui donna sept ôtages pour garants de son obéissance, & fit présent à

O'Ruarc de cent onces d'or, pour lui faire oublier ſon ancienne animoſité, & l'engager à accorder ſon amitié & ſa protection à un malheureux Prince, qu'il ne pouvoit plus regarder comme ſon rival, après avoir perdu tous les droits & tous les honneurs dont ſa famille jouiſſoit anciennement. Roderic, qui avoit en vue des objets plus importants, accepta ſa ſoumiſſion apparente, conſentit à céder à Dermod la petite portion de territoire qu'il demandoit, reçut ſes ôtages, & ſe hâta de faire les diſpoſitions néceſſaires dans les autres Provinces.

Le temps arriva enfin où Dermod manifeſta ſa mauvaiſe foi, & révendiqua à la tête d'une armée les droits auxquels il avoit ſolemnellement renoncé. Robert Fitz-Stephen raſſembla ſes forces, qui conſiſtoient en trente Chevaliers, ſoixante Gendarmes, & trois cents Archers, qui étoient l'élite de la Province de Galles. Il s'embarqua avec cette troupe ſur trois vaiſſeaux vers le commencement de Mai, l'an 1170, & vint mouiller dans la crique de Bann, près

Girald. Camb.

de la ville de Wexford. Hervey de Mountmorres s'embarqua avec lui, non point avec des troupes, mais comme émissaire de son neveu le Comte de Chepstow, qui le chargea de reconnoître le Pays, & de rendre compte de son état à Richard, pour qu'il pût le diriger dans l'entreprise qu'il méditoit. Cette troupe fut renforcée le lendemain par Maurice de Pendergast, vaillant Gallois, qui étoit à la tête de dix Chevaliers & de deux cents Archers. Le trouble que causa dans la Province l'arrivée de ces troupes étrangeres, allarma les Bretons, & ils jugerent à propos, avant de se mettre en marche, de donner avis à Dermod de leur venue, & de lui demander du secours. Cette nouvelle causa une joie inexprimable au Prince Irlandois. Plusieurs de ses sujets, qui l'avoient abandonné dans sa disgrace, regardant son rétablissement comme assuré, se rangerent en foule sous ses drapeaux. Il détacha aussi-tôt Donald, son fils naturel, dont il connoissoit la bravoure, avec cinq cents hommes, pour aller joindre les usurpateurs.

Il le ſuivit peu de temps après, reçut ſes alliés étrangers avec toutes les démonſtrations de joie & d'amitié poſſibles, & leur renouvella les promeſſes qu'il leur avoit faites en Angleterre. Après avoir ſtipulé & ratifié leurs conditions avec les formalités uſitées dans pareil cas, ils concerterent enſemble leurs opérations militaires, & les meſures qu'il convenoit de prendre pour leurs intérêts & pour ceux du Prince de Leinſter.

Ils réſolurent de marcher à Wexford, ville éloignée d'environ douze milles du lieu de leur débarquement, dont la priſe étoit d'autant plus importante, qu'on l'avoit cédée à Fitz-Stephen par le traité qu'on avoit fait. Elle étoit défendue par une garniſon d'Irlandois & d'Oſtmens, comme on les appelloit, gens braves & indiſciplinés, qui furent au-devant de l'ennemi avec un courage indicible; mais lorſqu'ils furent en préſence des Bretons, dont ils avoient mépriſé le nombre, ils trouverent un ennemi bien différent de ceux avec leſquels il avoit eu à faire juſqu'alors. Ils trou- Girald. Camb.

verent des troupes en bon ordre ; des chevaux bardés, des armes étincellantes, une discipline bien réglée, & un sang froid dans les troupes qui les effraya. Ils éviterent le combat ; mais résolus de défendre leur ville jusqu'à la derniere extrêmité, ils brûlerent les fauxbourgs & tous les villages qui étoient dans les environs, & se retirerent dans leurs murailles.

Fitz-Stephen & ses associés, encouragés par cette retraite, avancerent avec plus de confiance, se posterent sous les murailles ; & après avoir fait toutes les dispositions nécessaires, ils attaquerent la ville, ne doutant point de remporter la victoire. La garnison se défendit avec beaucoup de courage ; & les Bretons, après avoir fait des prodiges de valeur, furent enfin obligés de se retirer après avoir perdu dix-huit soldats. Les alliés Irlandois furent consternés du mauvais succès de cette premiere entreprise ; il n'en fut pas de même de Fitz-Stephen. Il ramena ses troupes sur le rivage ; & pour les mettre dans la nécessité de n'atten-

Girald. Camb.

dre leur ſalut que de leur courage, il fit mettre le feu aux vaiſſeaux de tranſport qui étoient à l'ancre. Le lendemain, après avoir fait célébrer l'office divin dans ſon camp, avec toute la ſolemnité poſſible, il diſpoſa ſes troupes avec plus de ſoin & de circonſpection qu'il ne l'avoit fait la premiere, & les ramena à l'aſſaut, animées par la dévotion, par le ſouvenir de leur diſgrace, & convaincues de la néceſſité où elles étoient de vaincre ou de périr.

La garniſon s'apperçut de leur mouvement. Ceux qui la compoſoient, étant accoutumés de voir terminer le combat par un coup de vigueur, furent ſurpris de les voir revenir à la charge. Le Clergé en particulier prit l'épouvante, & s'oppoſa de tout ſon pouvoir à une réſiſtance qui ne pouvoit qu'être funeſte aux habitants. On convint enfin de traiter avec les aſſiégeants. On leur députa les principaux habitants avec deux Evêques à leur tête, pour régler les articles de la capitulation. Ils offrirent de rendre Wexford à Dermod; d'engager les habitants à le reconnoître pour

Girald. Camb.

Regan. Stanih.

leur Souverain, à lui prêter de nouveau ferment de fidélité, d'entrer à fon fervice, & de donner quatre principaux citoyens en ôtages, pour fûreté de leur promeffe. L'orgueil, le reffentiment & le caractere foupçonneux de Dermod, firent languir le traité pendant trois jours; mais il fut à la fin conclu par l'autorité des Prélats & l'avis des alliés étrangers. Il accepta la foumiffion de fes fujets, & entra en triomphe dans Wexford. Pour montrer fa reconnoiffance & fa bonne foi, il inveftit auffi-tôt, après leur arrivée, Fitz-Stephen & Fitz-Gerald de la Souveraineté de cette ville & du domaine qui en dépendoit. Hervey de Mountmorres fut déclaré Souverain de deux diftricts confidérables, fitués fur la côte, entre Wexford & Waterford. Il voulut, en agiffant ainfi, récompenfer le Comte Richard fon neveu, & le convaincre de l'avantage qu'il y avoit à s'attacher au fervice du Prince de Leinfter. Cette colonie de Bretons fut la premiere que ces Seigneurs fonderent dans l'Irlande. Ils fe diftinguerent pendant plufieurs années

années des naturels du Pays par leurs mœurs & leur langue ; & aujourd'hui même, malgré les révolutions qui ſont arrivées, ils ne ſont point entiérement confondus avec les habitants originels.

Dermod, après avoir ſéjourné quelques jours à Wexford, conduiſit les Bretons à Ferns, où il faiſoit ſa réſidence, les régala pendant trois ſemaines, traita magnifiquement les Généraux, & régla avec eux le plan de leurs opérations futures. Par le renfort de la garniſon, ſon armée ſe trouva augmentée de trois mille hommes, ſans compter les troupes étrangeres ; & le deſir de la vengeance, auſſi-bien que des vues politiques, le déterminerent à choiſir pour théâtre de la guerre la partie de la Province de Leinſter, à laquelle on donnoit le nom d'Oſſory. Le Seigneur de ce diſtrict s'étoit non-ſeulement revolté contre Dermod lors de ſa diſgrace, & ligué avec Roderic, mais avoit encore fait arrêter un fils du Prince de Leinſter qui étoit à ſa Cour en qualité d'ôtage ou d'ami ; & l'ayant ſoupçonné d'entretenir un commerce Regan. Giral. Camb.

criminel avec sa femme, il lui avoit fait crever les yeux, ainsi qu'on le pratiquoit alors dans d'autres Pays que l'Irlande. Le malheureux jeune homme mourut dans l'opération, & son pere conçut dès ce moment un ressentiment implacable, dont il résolut de faire ressentir les effets au Prince d'Offory. Il assembla les Commandants Bretons, leur fit un récit pathétique de l'injure que ce Prince lui avoit faite; il leur dit que c'étoit le plus méchant de tous ses sujets rebelles, & qu'il étoit de son honneur & de son intérêt de le soumettre le plus promptement qu'il pourroit. Il leur représenta qu'il mettoit toute son espérance dans leur conduite & leur valeur, dont ses compatriotes avoient éprouvé les effets; & les pria de le seconder dans l'expédition qu'il méditoit contre Offory, où la terreur du nom Anglois leur assuroit une victoire aisée. Ils répondirent à cela, qu'ils n'avoient entrepris leur voyage que pour le rétablir dans sa dignité & son autorité, & que c'étoit par conséquent à lui à diriger leurs opérations.

Le bruit de cette expédition se répandit auſſi-tôt, & les Oſſoriens ayant appris que Dermod avoit deſſein de porter le fer & le feu dans leur Pays, leur Prince ſe porta ſur la frontiere avec une armée de cinq mille hommes, ſe retrancha dans les bois & les marais, & attendit patiemment l'arrivée de ſon ennemi. L'attaque fut des plus rudes, & les Oſſoriens la ſoutinrent avec beaucoup de fermeté. Les Bretons revinrent pluſieurs fois à la charge, & furent repouſſés. A la fin, les Oſſoriens tranſportés par l'ardeur de la victoire, abandonnerent leur poſte, qui étoit très-avantageux, ſe répandirent comme un torrent dans la plaine, & ſe mirent aux trouſſes de l'ennemi, qui continua de fuir devant eux, pour les attirer dans le piege. La cavalerie, qui étoit conduite par un Général expérimenté, fit volte face, tomba ſur ces troupes ainſi diſperſées, & le combat fut bientôt décidé. Les Oſſoriens furent battus & vigoureuſement pourſuivis par les vainqueurs, qui, ignorant la nature du Pays, s'engagerent dans des ma-

Regan. Girald. Camb.

rais, où leur cavalerie, pesamment armée, se trouva hors d'état de manœuvrer. Dermod les avertit à temps du danger qu'ils couroient. En effet, l'ennemi se rallioit & se disposoit à revenir à la charge avec tant d'intrépidité, que les troupes Irlandoises qui étoient à sa solde, en furent effrayées. Comme ils ignoroient les ruses de guerre, ils attribuerent la retraite précipitée à un défaut de courage, & se détacherent d'un corps qu'ils disoient
Regan. courir aussi vîte que le vent. Dermod soupçonna que les habitants de Wexford avoient dessein de passer du côté de l'ennemi, de maniere que, pour se mettre en sûreté, il fut joindre le bataillon Anglois ; mais la conduite & la résolution de ses alliés prévinrent les mauvais effets de ces soupçons, & l'emporterent sur l'inexpérience & le défaut de discipline de ces troupes. Elles les suivirent à travers les défilés & les marais, jusques dans la plaine où le terrein étoit solide, & s'avancerent vers l'ennemi, pendant qu'un corps qui étoit en embuscade chargeoit son arriere-garde. Les Offoriens prirent la fuite ; & les

Irlandois, qui étoient au ſervice de Dermod, acheverent de les mettre en déroute. Ils en firent un carnage horrible, & s'en retournerent avec trois cents têtes qu'ils préſenterent à leur Prince. Si on en croit Giraldus, il les examina attentivement les unes après les autres; & ravi d'avoir aſſouvi ſa vengeance, il joignit les mains, & remercia Dieu de la victoire qu'il venoit de remporter. L'Hiſtorien ajoute une circonſtance trop horrible pour la croire, & même pour la rapporter. Il dit qu'ayant reconnu parmi ces têtes celle d'un de ſes plus cruels ennemis, ce monſtre la prit, & lui déchira le viſage avec les dents, tant il étoit tranſporté de rage & de colere. Je ſuis perſuadé que les Bretons étoient trop généreux & trop humains, pour voir de ſang froid une action auſſi barbare! Hib. Exp.

Les Généraux Bretons auroient bien voulu profiter de leur victoire, & continuer la guerre juſqu'à ce qu'ils euſſent entiérement défait le Prince d'Offory, plutôt que de s'expoſer au danger d'être attaqués dans leur Regan.

retraite ; mais ils étoient au service d'un Prince accoutumé à faire la guerre d'une maniere différente. Il avoit défait son ennemi, brûlé & saccagé son Pays ; & content de ses succès, il ramena une seconde fois son armée à Ferns, où les Seigneurs qui étoient ses vassaux, l'attendirent pour appaiser son ressentiment, & renouveller les engagements qu'ils avoient contractés. Il harcela par ses incursions ceux qui refuserent de se soumettre. Decies, le Pays d'O'Faolan, & cette partie de Wicklow, connue sous le nom de Glandelagh, se ressentirent le plus de la fureur de ses ravages. Le Prince d'Offory, malgré sa défaite, eut la témérité de reparoître sous les armes, & de défier la puissance de Dermod, & fut par-là exposé à une seconde invasion. Craignant que sa premiere offense ne fût un obstacle à son accommodement, il se prépara à une résistance obstinée & désespérée. Il se maintint en effet pendant trois jours dans son poste, malgré les assauts réitérés de ses usurpateurs : & quoique ses forces se trouvassent enfin très-dimi-

nuées, elles ne furent cependant pas domptées : mais il attendit patiemment une occasion favorable pour faire tête à son ennemi, qui, en se retirant après avoir obtenu la victoire, lui laissoit le temps de les rallier & de se refaire.

Un incident heureux mit bientôt les Ossoriens en état de devenir aggresseurs à leur tour. Dermod, par son orgueil & ses mépris, avoit obligé Maurice de Pendergast d'abandonner son service, & s'étoit même opposé à son retour dans les Galles ; ce qui obligea ce Seigneur à suivre le conseil pernicieux des habitants de Wexford, & à se liguer avec le Prince d'Ossory. Les Anglois avoient tellement répandu la terreur dans Leinster, que ce Chef se prévalut de ce foible renfort, pour faire une incursion dans les Etats de Dermod ; il harcela ses tributaires, & ravagea son Pays : mais Pendergast connoissoit trop la supériorité du Prince de Leinster, pour permettre à son nouveau allié d'en venir à une action décisive. Il savoit que la perte qu'il avoit causée par sa défection, avoit été réparée Regan.

par l'arrivée de Maurice Fitz-Gerald, qui étoit arrivé à Wexford avec un corps composé de dix Chevaliers, de trente Cavaliers, & de cent Archers.

Regan. Le Prince d'Offory, quoique hors d'état de rien entreprendre de considérable, étoit cependant bien-aise de retenir Pendergast à son service; & cela est si vrai, que ce nouveau Général, qui s'étoit dégoûté de sa nouvelle alliance, & qui craignoit d'être trahi par les Irlandois d'Offory, ayant voulu retourner dans les Galles, il s'opposa ouvertement à son passage. Maurice le tira de ce danger par son adresse & par son courage, & lui assura sa retraite; & le Prince d'Offory fut obligé d'appaiser son ennemi par une soumission simulée, que Dermod eut de la peine à accepter.

Pendant que ce Prince continuoit de soumettre ses sujets rebelles, Roderic, Roi d'Irlande, prenoit des mesures pour intimider ses ennemis & ses rivaux, & maintenir sa dignité. Ann. 4. Mag. MSS. Les soumissions simulées de plusieurs Princes Irlandois, les troubles inter-

nes de différentes Provinces, lui faisoient négliger les affaires de Leinster, & le tenoient dans une agitation continuelle. Pour donner à sa Souveraineté toute la dignité dont elle étoit susceptible, & la rendre plus respectable, il assembla plusieurs fois les Etats, renouvella les anciennes institutions qui lui parurent les plus propres à donner à ses sujets une haute idée de sa grandeur & de son autorité; il fit de nouvelles loix, accorda quantité de graces au Clergé, fit des réglements pour les Universités, augmenta les honoraires des Professeurs, & ne négligea rien pour se faire respecter de ses vassaux. Il feignit de regarder les troubles de Leinster comme purement locales, comme une dispute entre un Prince subalterne & ses tributaires, & l'arrivée des étrangers qui étoient accourus à son secours, comme un incident peu important. La nation étoit accoutumée depuis plusieurs siecles à voir de petits corps de troupes étrangeres s'engager au service de quelque Chef de Province, qui les payoit & les renvoyoit après que la

guerre étoit finie. Il n'en fut pas de même des Bretons, & le bruit de leurs succès & de leurs exploits ne tarda pas à répandre la terreur dans l'Isle. La défaite des Ossoriens, qui favorisoient Roderic, le mépris avec lequel Dermod avoit violé son traité, sembloient déshonorer le Gouvernement de ce Monarque, & exiger beaucoup de vigueur de sa part. Comme les autres Provinces étoient tranquilles, & qu'il ne pouvoit négliger les affaires de Leinster sans dégrader son autorité, il résolut de marcher avec toute la majesté & la terreur d'un Souverain offensé contre Dermod & ses alliés étrangers, avant que l'arrivée des renforts qu'ils attendoient, les eussent mis en état de porter le feu de la guerre plus loin.

Il somma les différents Chefs de se rendre sous ses étendards; il rassembla ses troupes, & les passa en revue à Tarah, où les anciens Rois d'Irlande faisoient leur résidence, &
Ann. 4. les conduisit à Dublin. Ce fut-là qu'il
Mag. MSS. découvrit les premiers symptômes
Ann. Ult. de cette foiblesse intérieure qu'il s'ef-

forçoit de cacher ſous cette vaine oſtentation. Les Chefs du Nord, qui ne le cédoient à aucun de leurs compatriotes par leurs exploits militaires, accompagnerent Roderic juſqu'à Dublin avec leurs troupes belliqueuſes ; mais il ſavoit que pluſieurs de ces Chefs lui obéiſſoient à regret, & favoriſoient en ſecret la famille d'Hi-Nial. Connoiſſant leur diſſimulation, & craignant, avec raiſon, qu'ils ne profitaſſent de quelque circonſtance critique pour ſe ranger du côté de l'ennemi, il congédia les troupes du Nord, feignant de n'avoir pas beſoin de leur ſervice, & de ne vouloir pas les tenir plus long-temps éloignés de leurs habitations & de leurs affaires. Ses troupes provinciales, jointes à celles d'O'Ruarc, de Thomond & de quelques Seigneurs de Leinſter, compoſoient une armée ſupérieure à celle de l'ennemi : & Dermod n'eut pas plutôt eu avis de cette ligue formidable, qu'il apprit que les forces réunies du Monarque étoient entrées dans ſes Etats, & commençoient à y commettre des hoſtilités.

Ann. Tigern. Contin. MSS.

Ce premier revers apparent de fortune le jetta dans le dernier abattement, & l'orgueil que lui avoient inspiré ses premiers succès s'évanouit tout-à-coup. Pour rendre sa confusion complete, plusieurs de ses vassaux qui s'étoient voués à son service par un serment solemnel, se rangerent du côté de l'ennemi; & ceux même qui resterent, lui donnerent lieu de se méfier de leur sincérité. Ce revers, qu'il regarda comme le comble de l'infortune, le plongea dans le désespoir, & fit évanouir la confiance qu'il avoit dans les Bretons ses alliés. Il fit part à leurs Généraux des nouvelles qu'il avoit reçues, avec l'abattement d'un homme totalement désespéré. On dit que Fitz-Stephen s'efforça de dissiper ses craintes, & lui représenta avec chaleur qu'il ne suffisoit pas à un Prince de signaler son courage sur un champ de bataille, mais qu'il devoit avoir assez de fermeté & de grandeur pour supporter les plus grands revers de fortune : qu'un grand homme ne manquoit jamais de ressources, même dans les accidents les plus effrayants,

Girald. Camb. Stanih.

& que le pis qui pouvoit lui arriver, étoit de terminer ses maux par une mort glorieuse. Les Bretons lui resterent attachés, & résolurent de partager sa bonne & sa mauvaise fortune. On délibéra ensuite sur les mesures qu'il convenoit de prendre. Comme l'ennemi étoit supérieur en nombre, on résolut de se retirer dans un lieu situé près de Ferns, dont l'accès étoit également difficile & dangereux, étant environné de forêts impénétrables, de précipices & de marais, & que l'on rendit bientôt imprenable à un ennemi beaucoup plus distingué par sa férocité que par ses connoissances dans l'art militaire. Ils se retrancherent & se fortifierent dans ce poste, de maniere à n'avoir rien à craindre de leurs aggresseurs.

Roderic, considérant la position avantageuse de l'ennemi, le danger qu'il y avoit à l'attaquer, ainsi qu'il l'avoit plusieurs fois éprouvé dans les guerres d'Irlande, l'événement précaire d'une bataille, & le tort qu'une défaite ou la plus légere disgrace feroit à son autorité, crut devoir éprouver tous les moyens que la politique Girald. Hanmer. Stanih.

lui suggéroit, avant que d'en venir à une action décisive. Il tenta d'abord de détacher les Bretons de Dermod; & pour cet effet, il envoya des députés à Fitz-Stephen, pour lui représenter le tort qu'il avoit d'entrer à main armée dans un Pays où il n'avoit ni droits ni prétentions à faire valoir, de s'emparer des terres, & de former des établissements chez des peuples, qui, loin de chercher à nuire à ceux qui l'avoient suivi, se bornoient à exiger que les Bretons sortissent de leur Pays. Qu'il étoit honteux & déraisonnable à un peuple brave & généreux, d'épouser la cause odieuse d'un tyran & d'un adultere, de s'envelopper dans la ruine qui le menaçoit, & de croire que les troupes d'un Monarque Irlandois fussent hors d'état d'écraser un ennemi abattu, qu'elles avoient vaincu dans le fort de sa prospérité, & chassé de ses Etats, malgré tous les efforts qu'il avoit fait pour l'empêcher. Que le meilleur parti qu'ils avoient à prendre, étoit de se retirer paisiblement, & de l'abandonner à sa destinée, d'autant plus que Roderic consentoit non-

ſeulement à les laiſſer partir, mais encore à les défrayer de la dépenſe de leur voyage.

Fitz-Stephen découvrit à l'inſtant, dans ces propoſitions, la méfiance & la timidité qui les avoient dictées, & les rejetta avec beaucoup de hauteur. Il répondit que les Bretons n'étoient point venus pour uſurper les droits d'autrui, mais pour ſe mettre en poſſeſſion du Pays que le Roi de Leinſter leur avoit cédé par un traité; que l'honneur & la juſtice exigeoient qu'ils lui fuſſent attachés; & qu'ils n'étoient pas gens à abandonner leurs alliés par la crainte des obſtacles, ni à ſe laiſſer ſéduire par des promeſſes flatteuſes. Que ſes ſoldats étoient trop ſenſés pour s'occuper d'aventures galantes; que Roderic lui-même, dont on connoiſſoit la naiſſance, n'étoit pas plus chaſte, & qu'ils ne comprenoient pas quel pouvoit être l'objet de leur miſſion. Qu'ils n'avoient beſoin ni de ſes conſeils ni de ſon amitié; qu'ils ne comptoient pas aſſez ſur ſa ſagacité, pour s'en rapporter à lui au ſujet de l'événement de la guerre qu'on alloit entrepren-

dre ; que s'il leur donnoit ses ordres en qualité de Souverain, ils ne reconnoissoient point son autorité ; & que s'il les menaçoit à titre d'ennemi, ils défioient sa puissance.

Girald. Les députés n'ayant pu réussir dans leur message, s'adresserent à Dermod. Ils lui ordonnerent au nom de leur maître, de se détacher des étrangers, de s'unir avec ses compatriotes, & de se soumettre au Roi de Connaught ; l'assurant, s'il le faisoit, qu'il le rétabliroit dans tous ses droits, & le garantiroit du danger dont le menaçoit l'alliance illégitime qu'il venoit de contracter. Ils lui représenterent que les Bretons ne cherchoient qu'à profiter du prétexte qu'il leur avoit imprudemment fourni, pour se procurer un établissement permanent & solide dans Leinster ; pour se fortifier peu-à-peu avec le secours des aventuriers qui viendroient les joindre, le chasser de son territoire, réduire la Province entiere dans l'esclavage, & étendre de plus en plus leur puissance. Que son intérêt, son honneur, ce qu'il se devoit à lui-même, à son Souverain & à son Pays,

l'obligeoient à prendre les armes contre l'ennemi commun, & à chasser ces usurpateurs perfides. Qu'au cas qu'il ne se rendît point à ces raisons, le Monarque d'Irlande le puniroit de sa trahison, & que ces étrangers ne le garantiroient point des effets du juste ressentiment de ses compatriotes.

Dermod, qui étoit instruit de la résolution de ses alliés, reçut ces propositions avec un mépris insolent. Les Députés s'en retournerent, & Rodric se diposa à lui livrer bataille. On l'attendit des deux côtés avec l'anxiété que cause l'incertitude d'un événement. C'étoit la coutume des Généraux Irlandois, d'haranguer leurs soldats avant d'en venir aux mains avec l'ennemi, & de les animer dans l'action par les raisons & les motifs que leur cause leur suggéroit. On prétend que Roderic leur dépeignit l'injustice de Dermod avec les couleurs les plus odieuses; qu'il invectiva contre son ancienne tyrannie, contre sa méchanceté actuelle, contre sa liaison avec les étrangers, & leur représenta le danger de l'établissement que ces derniers vouloient se procurer en Girald.

Irlande. Il les excita à faire usage de leur valeur naturelle, afin de servir d'exemple à la postérité, & d'empêcher à l'avenir ces sortes d'aventuriers de tenter une pareille entreprise contre leur Pays. Dermod, de son côté, ne négligea rien pour indisposer ses soldats contre Roderic, & le leur représenta comme un usurpateur ambitieux & tyrannique de sa Province. Il leur dit qu'il n'avoit pris les armes que pour défendre ses droits & ceux de ses sujets; & qu'assuré comme il l'étoit de leur valeur, il méprisoit la supériorité de son ennemi. Fitz-Stephen se contenta de représenter aux siens qu'ils combattoient pour la bonne cause, pour la défense d'un Prince offensé, d'un ami, d'un bienfaicteur, qui leur avoit procuré un établissement avantageux, au sortir de leur Pays; & qu'ils pouvoient s'en procurer un plus considérable avec leurs épées, s'ils se comportoient avec cette valeur qui convenoit à leur origine, & en véritables Bretons.

Girald. Les troupes étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque Roderic céda aux conseils de sa politique ti-

mide. Il auroit pu, en faiſant un dernier effort, exterminer ces étrangers au commencement de leur entrepriſe, confondre leur attente, détourner leurs compatriotes d'imiter leur exemple, & prévenir les ſuites dangereuſes d'une invaſion auſſi mal concertée. Le ſort de l'Irlande dépendoit de ce moment critique, & il ne tarda pas à être décidé. Roderic ſe rendit au conſeil de ſon Clergé, & aima mieux traiter avec un Prince dont il avoit déja éprouvé la perfidie, plutôt que de tenter le ſort d'une bataille. Il envoya de nouveau des députés à Dermod, qui lui firent leurs propoſitions avec moins de hauteur : il les écouta plus favorablement. La négociation dura quelque temps, & fut enfin concluе par l'adreſſe des Agents & la médiation du Clergé. On permit à Dermod de procéder à la réduction de Leinſter, ſans craindre que ni Roderic, ni ſes vaſſaux s'y oppoſaſſent. Il s'engagea à reconnoître la ſuprématie de Roderic, & à lui rendre les ſervices que les Rois d'Irlande avoit coutume d'exiger des Princes ſubalternes,

Pour sûreté de ce dernier article, il donna son fils pour ôtage au Roi de Connaught; & pour fermer la plaie de la discorde civile, & cimenter entiérement le traité qu'on venoit de faire, Roderic s'obligea de donner sa fille en mariage à ce jeune Prince, dès que la Province de Leinster seroit entiérement soumise. Dermod s'obligea, par un article secret, de licencier aussi-tôt les Bretons, & de ne plus demander du secours à l'Angleterre. Il promit avec serment d'observer inviolablement ce traité, bien résolu de le violer dès que l'occasion de le faire se présenteroit. Roderic retira son armée, & laissa au Prince de Leinster & à ses Bretons, la liberté entiere d'étendre leurs conquêtes aussi loin qu'ils voudroient.

Girald. Le premier soin de Fitz-Stephen fut de s'assurer les possessions qu'il avoit acquises; & comme il se méfioit de la fidélité des habitants de Wexford, il bâtit un fort pour les contenir dans leur devoir. Il choisit, pour cet effet, un endroit appellé Carrig, environ à deux milles de la Ville, lequel étoit défendu de deux

côtés par un précipice, & de l'autre par une riviere navigable & profonde. Dans ces entrefaites, Dermod, animé par l'esprit de vengeance, & impatient de profiter de sa bonne fortune, & d'exhaler sa rage sur ses anciens ennemis, choisit Dublin pour le théâtre de ses hostilités. Cette Ville étoit principalement habitée par des Ostmens, que la commodité du commerce y avoit attirés, & qui, selon que la puissance du Prince augmentoit ou diminuoit, vivoient sous sa domination, ou recouvroient leur liberté. Le pere de Dermod les avoit tellement irrités par sa sévérité & sa tyrannie, qu'ayant eu l'imprudence d'entrer dans la Ville, ils le tuerent en trahison, & enterrerent son corps avec celui d'un chien, pour marquer l'horreur & le mépris qu'ils avoient pour lui. Cet outrage inhumain fut suivi d'une révolte; & depuis les revers de Dermod, ils ne reconnurent d'autre Souverain, que leur ancien Gouverneur Danois, appellé Hesculph Mac-Torcal. Dermod se trouvoit en état de venger la mort de son pere, & de punir le mépris

qu'on avoit pour son autorité; & pendant que Fitz-Stephen achevoit de construire le fort qu'il avoit commencé, Fitz-Gérald se mit à la tête des Irlandois & des Bretons, entra dans le territoire de Dublin, & mit tout à feu & à sang. Les habitants furent tellement épouvantés de la sévérité de cette exécution, qu'ils se soumirent au vainqueur, & consentirent à mettre bas les armes, & à reconnoître le Prince de Leinster pour leur légitime Souverain. Fitz-Gerald, touché de leur soumission, intercéda pour eux; & Dermod, satisfait de les avoir soumis, reçut leur serment de fidélité & leurs ôtages, & permit à leur Gouverneur de conserver son poste en qualité de vassal.

Girald. Ann. 4. Mag. MSS. Pendant que Dermod étoit occupé de cette expédition, un incident trivial servit à manifester l'aversion implacable qu'il conservoit pour Roderic, & le desir qu'il avoit de violer le traité qu'il venoit de faire avec lui. Peu de temps avant l'arrivée des troupes Bretonnes, Donald O'Brien avoit, après la mort de son pere, pris le Gouvernement de Thomond;

& Roderic le lui ayant confirmé, il s'étoit attaché à lui, & l'avoit accompagné dans toutes ses expéditions. Dermod ne fut pas plutôt rétabli, que la réputation de ses auxiliaires, & la conduite indigne de son Souverain à son égard, le porterent à se révolter. Il contracta avec le Prince de Leinster, une alliance qu'il cimenta par son mariage avec une de ses filles, & déclara la guerre au Roi de Connaught. Roderic, ayant entrepris de le soumettre, demanda du secours à son nouvel allié, & ne tarda pas à l'obtenir. Aussi-tôt que Dermod eut appris le danger dont il étoit menacé, ravi d'humilier l'orgueil de Roderic, & de s'opposer à une autorité qu'il venoit de reconnoître, il envoya un émissaire à Fitz-Stephen, pour le prier d'accourir au secours de son gendre. Le Général Breton obéit à ses ordres; Roderic, effrayé de l'arrivée du renfort, qu'on avoit eu soin de lui grossir, fut obligé de se retirer, & son ennemi eut le plaisir de triompher de sa honte & de sa disgrace. Girald.

Les aventuriers Bretons ayant ainsi rétabli le Prince Irlandois, dont ils

avoient épousé la querelle, se fixerent dans sa Province, & jouirent paisiblement des terres qu'il leur avoit cédées, en attendant qu'il eût besoin de leurs services. Cet événement, que quelques Historiens rapportent comme une preuve de la bravoure des Bretons, & de la foiblesse des Irlandois, n'a rien d'étonnant & d'extraordinaire lorsqu'on l'examine avec attention. Assurer que les troupes de Fitz-Stephen & de Fitz-Gerald composoient une armée à laquelle les Irlandois étoient hors d'état de résister, c'est avancer un fait d'une maniere qui marque beaucoup de crédulité, mais qui ne fait pas honneur aux talents & à la bravoure des aventuriers. La vérité du fait est, qu'ils ne furent pas plutôt débarqués en Irlande, que les habitants s'opposerent à leur invasion avec tout le courage & toute l'intrépidité qu'on pouvoit attendre de gens indisciplinés; & que dans les occasions où le nombre fut à-peu-près égal de part & d'autre, ils mirent leur courage & leur conduite à une rude épreuve. Ils conviennent que la nation étoit

étoit puiſſante ; mais quand il ſeroit vrai que l'Irlande formât dans ce temps-là un Etat réuni, il n'eſt pas moins vrai que les peuples qui l'habitoient, n'avoient qu'une idée très-imparfaite de ce qu'on appelle intérêt & force nationale. Leurs tribus étoient jalouſes de leurs intérêts & de la gloire de leurs armes ; mais ils ſe mettoient peu en peine de la fortune d'une Province éloignée, non plus que de la diſgrace & de la défaite de ſon chef. Ils s'attacherent à Roderic, parce qu'ils reconnoiſſoient ſon autorité, ou craignoient ſa puiſſance ; mais ils prirent les armes plutôt dans la vue de ſoumettre ſes ſujets rebelles, que dans le deſſein de s'oppoſer à une invaſion étrangere ; & la paix faite, ils ſe mettoient auſſi peu en peine de l'adminiſtration de cette Province, que des diſpoſitions qu'on y faiſoit. L'établiſſement d'une Colonie Galloiſe dans la Province de Leinſter, fut un événement qui n'affecta qu'un petit nombre de perſonnes ſenſées & capables de réfléchir. Les Annaliſtes Irlandois même en parlent avec indifférence, pen-

dant qu'ils insistent sur les guerres Provinciales & les querelles qui régnoient dans d'autres cantons de l'isle, de même que sur les affaires ecclésiastiques, comme si elles avoient véritablement intéressé la nation. Si ces aventuriers s'étoient imaginés qu'il suffisoit de parcourir l'isle, & d'épouvanter une nation composée de Sauvages timides par l'éclat de leurs armes, ils auroient bientôt éprouvé les effets de cette idée romanesque : mais leur valeur fut heureusement dirigée par la prudence & la circonspection ; ce qui les rendit peu-à-peu victorieux d'un ennemi, qui, avec la même bravoure, n'avoit ni la même expérience, ni la même prudence qu'eux, & qui, de plus, étoit désuni.



CHAPITRE II.

Dermod aſpire à la ſouveraineté d'Irlande. — Les Généraux Bretons l'encouragent à le faire. — Il s'adreſſe de nouveau au Comte de Chepſtow, qui en eſt détourné par Henri. — Ses préparatifs pour pénétrer en Irlande. — Arrivée de Raymond le Gros. — Sa victoire. — Traitement cruel qu'il exerce envers ſes priſonniers. — Débarquement du Comte Richard. — Siege de Waterford. — Mariage du Comte. — Il marche à Dublin. — Roderic prend les armes, & ſe retire après quelques eſcarmouches. — Dublin eſt pris d'aſſaut, malgré le traité. — Fuite d'Heſculph. — Invaſion de Meath. — Ambaſſade de Roderic. — Exécution cruelle des ôtages de Leinſter. — Synode convoqué à Armagh. — Les progrès de Strongbow allarment Henri. — Sa proclamation. — On charge Raymond d'aller trouver le Roi. — Mort de Dermod. — Ses ſuites. — Les Bretons ſont abandonnés & maltraités. — Défaite & mort d'Heſculph. — Zele &

courage de l'Archevêque Laurent. — Dublin est investi par les confédérés d'Irlande. — Fitz-Stephen est assiégé dans Carrig. — Strongbow traite avec Roderic. — Conditions qu'il propose. — Effort désespéré des Bretons. — Retraite des Confédérés. — Fitz-Stephen est trahi, & se rend. — Cruauté de ses ennemis. — Strongbow se rend à Wexford. — Il est attaqué à Hidrone. — Renonce au dessein qu'il avoit formé de secourir Fitz-Stephen. — Se rend à Waterford. — Veut s'emparer d'Ossory. — Générosité de Pendergast. — Strongbow exerce une autorité de Souverain dans Leinster. — Il est sommé de comparoître devant Henri. — Il fait sa paix avec le Roi. — Préparatifs pour son invasion. — Défaite d'O'Ruarc. — Députation des Wexfordiens. — Réception que leur fait Henri.

DERMOD, étant établi dans la possession entiere & paisible de sa Province, respecté & reconnu pour Souverain légitime de Leinster, n'avoit plus aucun prétexte pour employer plus long-temps ses Bretons

Girald. Camb.

auxiliaires : mais ses bons succès lui donnerent des vues plus étendues, exciterent ses passions ; & cet homme prescrit & fugitif, voyant tout-à-coup sa puissance rétablie, animé par la vengeance, & aveuglé par l'ambition, résolut de disputer à Roderic la souveraineté de l'Irlande.

Il communiqua son dessein aux Généraux Bretons, dans lesquels il avoit mis à juste titre sa confiance. Il leur dit qu'il n'avoit point entiérement recouvré ses anciens droits ; que la Province de Connaught, dans laquelle il pouvoit procurer à ses adhérents des établissements vastes & honorables, avoit été enlevée à sa famille, & que son plus cruel ennemi venoit de l'usurper depuis peu. Il leur fit tout espérer de sa munificence, s'ils l'aidoient à recouvrer ce qu'il avoit perdu : il s'adressa principalement à ceux qu'il connoissoit vouloir le seconder dans son entreprise. Ils approuverent son dessein, & louerent son courage : mais comme l'entreprise étoit difficile, qu'il avoit à lutter contre des forces supérieures & des Généraux expéri-

Girald. Camb.

mentés; & que les troupes Bretonnes, quoique braves & bien diſciplinées, étoient en trop petit nombre pour oſer s'engager dans de grandes entrepriſes, ils lui conſeillerent de cacher ſon deſſein, juſqu'à ce qu'il eût reçu un renfort plus conſidérable d'Angleterre; & ils le preſſerent de le ſolliciter par tous les moyens poſſibles, s'il vouloit être en état de s'oppoſer à ſes ennemis. Dermod, encouragé par ces conſeils, pria Fitz-Stephen & Fitz-Gerald de vouloir lui procurer le renfort dont il avoit beſoin. Il réitéra ſes inſtances, leur prodigua ſes promeſſes, & promit même à chacun d'eux, l'un après l'autre, ſa fille en mariage, ſans ſe ſouvenir de ſon premier engagement. Ces Seigneurs, qui étoient déja mariés, & qui peut-être avoient obtenu toutes les troupes qu'ils étoient en état de commander, lui conſeillerent de s'adreſſer encore une fois au Comte de Chepſtow, qui, étant probablement bien diſpoſé pour lui, étoit en état d'envoyer en Irlande une armée aſſez forte pour lui en mettre la couronne ſur la tête.

Dermod approuva leur avis, & envoya sur le champ des émissaires à Richard, avec des lettres dans lesquelles il se plaignoit de son absence, & le prioit instamment d'effectuer la promesse qu'il lui avoit faite depuis long-temps. Il lui marqua qu'il venoit de recouvrer sa Province avec le secours qu'il avoit reçu d'Angleterre, & qu'il n'avoit besoin que du sien pour soumettre entiérement ses ennemis, & étendre sa domination sur toute l'Irlande. Que ceux qui avoient partagé ses malheurs, avoient été amplement récompensés des services qu'ils lui avoient rendus; qu'il l'invitoit à se charger de la partie la moins hasardeuse de son entreprise, qui étoit de partager & d'augmenter sa bonne fortune, d'acquérir des honneurs & des richesses, & d'épouser une belle Princesse dont la dot étoit proportionnée à sa naissance. Girald. Camb.

Le Comte Richard, qu'on avoit instruit des succès de ses compatriotes, résolut de se rendre à sa priere. Négligé par son Souverain, pressé par le besoin, & flatté de l'espoir Ibid.

des acquisitions qu'il pourroit faire dans l'Irlande, il s'adressa directement au Roi Henri, lui exposa le mauvais état de ses affaires, & le pria instamment de vouloir bien y remédier, ou du moins de lui permettre de tenter le retour de la fortune, en hasardant sa vie au service du Prince de Leinster. Henri, qui n'étoit pas bien-aise que ses sujets fissent des progrès trop considérables en Irlande, ni qu'on la soumît sans son consentement, ne voulut pas permettre qu'on envoyât un nouveau renfort aux aventuriers Bretons. Mais comme il ne vouloit point désavouer la permission qu'il avoit donnée, ni empêcher directement le Comte de poursuivre son dessein, il le retint sous différents prétextes, sans s'expliquer définitivement sur la demande qu'il lui avoit faite. Le Comte, ayant renouvellé ses instances, il loua beaucoup son humeur guerriere, mais traita son expédition d'Irlande de chimérique & de ridicule. Lassé enfin de ses importunités, il le congédia brusquement avec quelques paroles équivoques

que le Comte prit pour un consentement de sa part. Il se retira, & se hâta de faire ses préparatifs pour son expédition.

On étoit alors en hyver, qui est une saison peu propre à faire un embarquement; mais il sut si bien mettre ce temps à profit, que ses préparatifs furent complets au commencement du printemps suivant. Raymond le Gros, son ami intime, & proche parent de Fitz-Stephen & de Fitz-Gerald, s'embarquerent les premiers avec dix Chevaliers & soixante-dix Archers, qui tenoient lieu d'avant-garde. Hervey de Mountmorres s'embarqua aussi avec eux. Il s'étoit rendu dans les Galles pour s'aboucher avec Richard, & il étoit suivit d'un petit corps de troupes. Cette petite compagnie débarqua dans le mois de Mai en Irlande près de Waterford, dans un endroit appellé Dondonolf par les anciens Historiens. Ils se retrancherent & bâtirent un petit fort, & cette précaution ne leur fut pas inutile. Ce nouveau débarquement, qu'on savoit s'être fait à l'instigation de Dermod, étoit une vio-

Girald. Camb.

A. D. 1171.

lation si manifeste du traité, & marquoit de la part des Généraux une résolution si déterminée d'envahir le Pays, que les habitants de Waterford & ceux de Decies s'attrouperent à la hâte, & se mirent en marche pour aller chasser ces usurpateurs. Les Bretons furent à leur rencontre; mais ayant vu leur supériorité, ils retournerent dans leur fort. Les Irlandois les poursuivirent avec tant d'ardeur, que quelques-uns entrerent avec eux dans la place; mais Raymond les repoussa, & tua même leur chef. Ses alliés, animés par son exemple, se défendirent avec tant de valeur, que l'ennemi fut obligé de se retirer, & n'osa plus retourner à la charge. Les Bretons avoient heureusement quantité de bœufs qu'ils avoient enlevés dans les environs pour leur subsistance, & Raymond ordonna de les lâcher contre l'ennemi. Ces animaux sortirent avec tant de furie & d'impétuosité, qu'ils mirent les Irlandois en désor-
Regan. dre. Les Bretons profiterent de ce moment favorable, fondirent sur ces troupes ainsi dispersées, & les

mirent en déroute. Ils les pourſuivirent même; & comme ils n'étoient pas aſſez forts pour faire un grand nombre de priſonniers, ils en culbuterent une grande quantité dans la mer, ſans égard pour les loix de l'humanité. Ils retournerent néanmoins dans leur fort avec ſoixante-dix priſonniers, qui étoient les principaux habitants de Waterford, leſquels offrirent des ſommes conſidérables pour leur rançon, & promirent même de rendre la ville, ſi on vouloit leur accorder leur liberté. Cambrenſis prétend que Raymond fut d'avis d'accepter leur offre. Il repréſenta à ſes collegues qu'ils avoient combattu pour la bonne cauſe & pour la défenſe de leur Pays, & qu'ils méritoient par conſéquent quelques égards; mais Hervey lui fit ſentir le danger qu'il y avoit à fortifier un ennemi déja trop puiſſant, la néceſſité dont il étoit d'inſpirer de la terreur à des habitants qui haïſſant naturellement les Bretons, ne ſe ſoumettroient à eux, qu'autant qu'ils y ſeroient contraints par la rigueur & la ſévérité. Malheureuſement ſon

Girald. Camb.

conseil prévalut, & les Bretons ternirent la gloire de leur succès par la mort de ces malheureux prisonniers, qu'ils firent tous mourir sans miséricorde. On s'attendoit que les Irlandois tireroient vengeance de cet acte de cruauté; mais soit qu'ils ignorassent le sort de leurs compatriotes, soit qu'ils fussent intimidés, ils laisserent leurs aggresseurs tranquilles; ce qui les mit à même d'attendre paisiblement l'arrivée de leurs alliés.

Le Comte Richard, plus généralement connu sous le nom de Strongbow, à cause de son adresse à tirer de l'arc, conduisit ses vassaux dans la Province de Galles, s'attacha quantité d'aventuriers, & étoit à la veille de s'embarquer, lorsqu'Henri lui ordonna de se désister de son entreprise, sous peine de confiscation de ses biens & de ses dignités, & d'être poursuivi comme rebelle contre son Souverain. Il étoit déja trop avancé, & trop entêté de l'idée de faire des acquisitions considérables en Irlande, pour obéir à ses ordres. Il feignit de méconnoître l'autorité de celui qui

Gul. Neubrig.

les lui avoit envoyés, & poussa même l'audace jusqu'à s'y opposer. Il espéra de se rendre indépendant du Roi, ou du moins de pouvoir appaiser son ressentiment. Il s'embarqua à Milford dans le mois d'Août, & arriva la veille de la St. Barthelemi à Waterford, avec deux cents Chevaliers & environ douze cents Fantassins, tous gens d'élite. Il fut à l'instant joindre Raymond & ses partisans, & ils se mirent en marche le lendemain pour aller attaquer la ville. Girald. Camb.

Waterford étoit principalement habitée par des Ostmens, & gouvernée par deux Seigneurs Danois, auxquels les chefs voisins, qui avoient eu avis de cette invasion, avoient envoyé un renfort considérable ; de sorte que la ville se trouva en état de se défendre vigoureusement. Les Bretons furent repoussés, retournerent à l'assaut, & furent de nouveau obligés de se retirer. Raymond ayant apperçu dans l'angle oriental d'une petite maison, une poutre qui faisoit saillie hors de la muraille, & qui étoit soutenue en-dehors par des Regen. Girald. Camb.

poteaux, engagea ses compatriotes à faire une troisieme tentative, & à attaquer la ville par cet endroit. Ils abattirent les poteaux, la maison s'écroula, entraîna avec elle un grand pan de la muraille, & forma une brêche très-considérable. Les assiégeants s'y porterent en foule, renverserent tout ce qui s'opposoit à leur passage, & assouvirent leur vengeance sur ceux qui furent assez osés pour résister à des gens qui vouloient, sans aucun sujet, attenter à leur vie & à leurs biens. Tous les habitants furent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Reginhald, un des Gouverneurs Danois, & O'Faolan, Prince de Decies & son fils, furent arrêtés, & étoient sur le point de devenir les victimes de la cruauté du vainqueur, lorsque Dermod arriva avec sa troupe, & fit cesser le carnage. Ce chef, tout cruel qu'il étoit, eut le mérite d'intercéder pour eux, & d'empêcher le massacre de ses compatriotes. Il embrassa ses nouveaux alliés, & présenta sa fille Eve à son futur époux. Après que la paix fut rétablie dans

Ann. 4. Mag. MSS.

Girald. Camb.

la ville, il inſiſta pour faire parade de ſa bonne foi & de ſa reconnoiſſance, à ce qu'on procédât à la célébration du mariage du Comte de Strongbow. Le mariage fait, Dermod & ſes alliés ſe préparerent à pourſuivre leurs opérations militaires, laiſſerent une garniſon dans Waterford, & dirigerent leur marche vers Dublin.

Les habitants de cette ville avoient probablement témoigné pour le Roi de Leinſter, quelque mécontentement qui avoit dégénéré en une révolte ouverte. Leur ſoumiſſion n'avoit fait que ſuſpendre ſa vengeance; & ſe trouvant appuyé par un renfort conſidérable, il réſolut de punir leur révolte réelle ou prétendue, pour avoir une occaſion d'employer ſes nouvelles forces, de répandre la terreur dans leur Pays, & de les conduire peu-à-peu ſur les terres de ſes ennemis. Roderic, qui avoit tout ſujet de regarder le dernier traité comme entiérement rompu, & dont l'intérêt & la réputation, qui étoient la baſe la plus ſûre de ſa dignité ſouveraine, exigeoient qu'il arrêtât les

progrès de ses ennemis, se mit de nouveau en campagne; & ayant joint
Ann 4. Mag. MSS. Ann. var. MSS.
ses troupes avec celles d'O'Ruarc & d'O'Carrol, Prince d'Argial, il marcha à Clandalkan, qui étoit à quelques milles au midi de la ville, dans l'intention de livrer bataille aux confédérés de Leinster. Quelques Historiens font monter son armée à trente
Regan.
mille hommes; mais quoique ce nombre paroisse incroyable, il est néanmoins certain qu'elle étoit supérieure à celle de son ennemi. Les Bretons, qui avoient appris à mépriser le nombre des Irlandois, continuerent leur marche, & furent à la rencontre de Roderic. Milo de Cogan, Chevalier Anglois, conduisoit l'avant-garde, composée de sept cents Bretons, & d'un bataillon Irlandois, commandé par Donald, fils de Dermod, qui avoit servi son pere avec beaucoup de vigueur dans toutes ses guerres. Le corps principal étoit composé de huit cents Bretons, & commandé par Raymond le Gros: le Roi de Leinster étoit à la tête de la plus grande partie des troupes Irlandoises. Le Comte de Strongbow conduisoit l'ar-

riere-garde, composée de trois cents Anglois & de mille Irlandois. Cette armée ainsi disposée, intimida si fort les troupes de Roderic, malgré la supériorité de leur nombre, qu'au-lieu d'en venir à une bataille rangée, elles se contenterent d'escarmoucher pendant trois jours avec les confédérés, au bout desquels, s'imaginant avoir rendu à leur Souverain le service qu'ils lui devoient, ils l'obligerent à les renvoyer; & il retourna dans sa Province, laissant aux Ostmens de Dublin, le soin de se défendre contre les assiégeants. Ann. 4. Magist. MSS.

Ces habitants consternés de la fuite de Roderic, hors d'état de se défendre contre leur ennemi implacable, & réduits aux abois par un incendie accidentel, qui avoit détruit une de leurs principales portes, n'eurent plus d'autre ressource pour se soustraire au danger qui les menaçoit, que de proposer un accommodement.

Leurs députés, à la tête desquels étoit Laurent, leur Archevêque, Prélat aussi distingué par sa naissance que par sa piété, furent trouver Dermod, & ne négligerent rien pour calmer

son ressentiment. Laurent, au nom de ses compatriotes, lui témoigna le repentir qu'ils avoient d'avoir offensé leur Souverain, la résolution dans laquelle ils étoient de lui être dorénavant fideles, & de le servir avec tout le zele possible, & lui offrit trente ôtages pour sûreté de leur promesse.
Regan. Dermod fut inflexible : il n'osa pas, par respect pour le caractere de ce Prélat, lui avouer ses desseins sanguinaires; mais il fit naître mille difficultés pour donner un prétexte à son refus. Pendant ce délai, l'honneur & la bonne foi n'eurent pas assez de force pour contenir l'esprit belliqueux & féroce des Bretons. Les Chefs les plus jeunes & les plus hardis, sous prétexte que le terme du pourparler étoit expiré, conduisirent leurs troupes au pied des murailles, & donnerent un assaut que les habitants furent hors d'état de repousser, parce qu'ils ne s'y étoient pas attendus. Les rues furent à l'instant jonchées de cadavres; quantité d'habitants se jetterent dans la riviere pour se garantir de la fureur de leurs ennemis, & se noyerent.

Un plus grand nombre, à la tête desquels étoient Hesculph, leur Gouverneur, eurent le bonheur de trouver dans le port quelques vaisseaux, sur lesquels ils s'embarquerent avec leurs effets les plus précieux pour les Isles du Nord.

Le Comte de Strongbow, se trouvant investi de la Souveraineté de Dublin, en donna le Gouvernement à Milo de Cogan, se rendit avec Dermod dans la Province de Meath, & y mit tout à feu & à sang. Le Prince de ce district avoit été tué quelque temps auparavant par un de ses proches parents, qui s'étoit emparé de son État & de sa dignité. Roderic, voulant venger cet outrage, marcha à Meath, & en chassa l'usurpateur, lequel se joignit au Roi de Leinster & aux Bretons, & leur fournit un prétexte plausible pour s'emparer de cette Province. Roderic, de son côté, qui avoit cédé la partie orientale de Meath à O'Ruarc, & qui s'étoit réservé l'occidentale, se trouva obligé de remplir ses engagements. Il ne put voir les progrès des troupes de Leinster sans crain-

Ann. 4. Magist. MSS.

dre pour sa propre Province, où les dissentions du peuple, & l'ambition & l'esprit turbulent de ses fils, le menaçoient d'une guerre civile, d'autant plus dangereuse, que l'ennemi avançoit vers ces frontieres. Mais comme il n'étoit pas assez fort pour se mettre en campagne, il envoya des députés à Dermod, qui lui ordonnerent, au nom de leur Monarque, de se retirer. Ils lui dirent qu'il ne s'étoit point opposé à lui, tant qu'il s'étoit borné à recouvrer ses Domaines; mais que puisque, malgré les engagements qu'il avoit pris, il appelloit à son secours des troupes étrangeres, & s'en servoit pour commettre des hostilités contre des voisins qui ne l'avoient point offensé, il étoit de la dignité d'un Monarque d'Irlande de lui rappeller son devoir; & que s'il continuoit de le violer, la vie de son fils, qu'il avoit entre ses mains, lui répondroit de la cruauté & de la perfidie de son pere. Dermod n'avoit aucune affection naturelle, & il répondit aux députés avec autant d'insolence que
Girald. Camb. de mépris. Il leur dit qu'il mépri-

foit la puiffance de Roderic, & qu'il renonçoit à fon autorité; il témoigna l'indifférence la plus parfaite pour le fort de fon fils, & un fouverain mépris pour celui qui vouloit prefcrire des loix à fes armes, & mettre des bornes à fes excurfions. Il leur avoua ouvertement fes prétentions fur la Province de Connaught, de même que l'intention dans laquelle il étoit de les faire valoir; ajoutant qu'elles s'étendoient non-feulement fur Leinfter, mais même fur toute l'Irlande, & qu'il ne mettroit point les armes bas, jufqu'à ce que ce Royaume eût reconnu fa jurifdiction.

Roderic reçut cette réponfe impérieufe avec tout le chagrin d'un homme dont on connoît la foibleffe & dont on infulte l'autorité, & fon jeune ôtage fut la victime de la vengeance qu'il ne pouvoit affouvir fur fon ennemi direct. Il lui fit auffi-tôt trancher la tête. Les Hiftoriens Irlandois parlent de ce jeune Prince, qu'ils appellent le jeune homme le plus noble & le plus aimable de Leinfter, dans des termes qui expriment

Ann. 4. Magift. MSS.

l'horreur qu'ils ont de cette cruauté de Roderic. Ils ajoutent qu'il fit auſſi mourir le fils de Donald Kevanagh, de même que celui de ſon nourriſſier, qu'on lui avoit donné pour ôtages.

On ne s'entretenoit dans l'Iſle que de la puiſſance, des progrès & des dévaſtations de ces étrangers, des diſtricts qu'ils avoient dépeuplés, de la miſere des habitants, de ravages, de maſſacres, en un mot, des funeſtes accidents de la guerre, que la renommée avoit ſoin de groſſir. Le peuple étoit dans la plus affreuſe conſternation ; ſon Monarque s'étoit honteuſement ſouſtrait au danger. Ceux qui n'avoient aucun ſecours à attendre des hommes, eurent recours au Ciel, & prierent le Clergé de vouloir chercher les moyens d'appaiſer la colere de Dieu qui éclatoit ſur la nation. Le Clergé, qui n'étoit guere plus éclairé que le peuple, s'étoit formé quelques fauſſes notions de l'interpoſition miraculeuſe de la Providence, & conclut que les maux qu'on éprouvoit n'étoient que le châtiment de quelque

Girald. Camb.

offenſe particuliere. Comme il ignoroit entiérement la nature de cette offenſe, il convoqua un Synode à Armagh, pour examiner ce point important, comme ſi Dieu eût dû lui manifeſter ſa volonté. Après un long débat, le Synode conclut, que la vraie cauſe des maux que l'Irlande éprouvoit, n'étoit autre que la coutume infâme qu'avoient les Irlandois de vendre les Anglois en qualité d'eſclaves, & que Dieu, pour les punir, permettoit que ces mêmes Anglois entraſſent chez eux, pour réduire toute l'Iſle en eſclavage. Il ordonna que l'on rendît la liberté à tous les Anglois. On ignore ce qui ſe paſſa du temps des Saxons ; mais il eſt certain que dans celui dont je parle, le nombre de ces eſclaves n'étoit point conſidérable, ni leur trafic auſſi généralement répandu. Cette déciſion tranquilliſa d'autant plus le peuple, qu'il crut avoir découvert tout-à-la-fois la cauſe de ſes malheurs, & le moyen d'y remédier.

En effet, les affaires prirent dès-lors une tournure favorable. Dermod, enorgueilli des progrès qu'il Ann. 4. Magiſt. MSS.

avoit faits dans Meath, pouſſa la hardieſſe juſqu'à pourſuivre avec un ſimple détachement ſon ennemi O'Ruarc juſques dans ſes Domaines de Breffney; mais il fut battu deux fois, & obligé de pourvoir à ſon ſalut par une retraite précipitée. Ce qu'il y eut encore de plus important, fut que le Roi Henri fut inſtruit des exploits du Comte de Strongbow, & des ſuccès qu'il avoit eus en Irlande. Il apprit que ſes ſujets avoient fait des progrès ſi rapides & ſi étendus, qu'ils ſembloient leur promettre la prompte réduction de toute cette Iſle; ce qui étoit une entrepriſe qu'il s'étoit réſervée. Jaloux de leurs ſuccès, & ſur-tout de la puiſſance qu'acquéroit Strongbow, que ſes alliances en Angleterre, ſes acquiſitions & ſon mariage en Irlande mettoient en état de réſiſter à ſon autorité, & de ſe procurer une Souveraineté indépendante
Girald. Camb. & d'une étendue formidable, il feignit de blâmer les hoſtilités que ſes ſujets avoient commiſes en Irlande. Il donna un édit, par lequel il défendit expreſſément à quelque vaiſſeau Anglois que ce fût, de paſſer dans

dans cette Isle avec des troupes, des armes & des provisions, & ordonnoit à tous ses sujets établis en Irlande, de quelque rang & de quelque condition qu'ils fussent, de retourner dans leur Pays natal avant la fête de Pâques suivante, sous peine de perdre leurs biens, & d'être déclarés traîtres.

Rien n'affligea plus les aventuriers Bretons, que cet édit sévere & péremptoire de leur Souverain. Il leur ôtoit toute ressource dans un Pays ennemi, & les exposoit à être abandonnés par ceux-mêmes qui avoient contribué à leurs succès. La seule espérance qui leur restoit, au cas qu'ils ne pussent fléchir le Roi, étoit d'assurer leur retraite, de retourner en Angleterre dans le temps prescrit, & d'abandonner les acquisitions qu'ils avoient faites. Strongbow réfléchit sur le danger, & trouva le moyen de l'éviter. Comme il n'ignoroit ni le caractere d'Henri, ni la véritable cause de son ressentiment, il prit le parti d'envoyer Raymond le Gros, dont il connoissoit la prudence & la fidélité, avec des lettres pour Girald. Camb.

le Roi, qui étoit en ce temps-là dans l'Aquitaine. Il supplioit humblement Sa Majesté, après l'avoir assuré de sa soumission & de sa fidélité, de vouloir interpréter favorablement sa conduite, & de ne point ajouter foi au rapport de ses ennemis. Il lui représentoit qu'il ne s'étoit engagé au service du Prince de Leinster son vassal, qu'avec sa permission, & dans la seule vue de travailler à ses intérêts. Que lui & ses soldats n'avoient combattu que pour leur Souverain, & pour réduire les Irlandois sous son obéissance; que les conquêtes qu'ils avoient faites, lui appartenoient de droit, & qu'il seroit toujours le maître d'en disposer comme Souverain naturel & légitime des propriétaires actuels, dont la vie & la fortune étoient à sa disposition, & qui étoient toujours prêts à obéir à ses ordres toutes les fois qu'il s'agiroit des intérêts de sa Couronne.

Girald. Camb. Raymond exécuta sa commission, & fut reçu d'Henri avec la dignité & la sévérité d'un Monarque offensé, qui ne désapprouvoit point ses

repréſentations, mais qui n'étoit nullement diſpoſé à lui donner une réponſe explicite, & encore moins une réponſe favorable. Raymond fut obligé de reſter à la Cour plus long-temps qu'il n'avoit cru, parce que les affaires de ſes alliés prirent de jour en jour une tournure peu favorable. Pendant que les eſprits étoient partagés entre l'eſpérance & la crainte, on reçut la nouvelle de la mort de Becket. Henri en fut ſi conſterné, qu'il n'eut ni le loiſir ni la volonté de s'occuper des affaires d'Irlande. Les aventuriers, dont la crainte augmentoit par les difficultés qu'ils éprouvoient, furent allarmés par un autre incident, qui n'étoit nullement favorable à leur ſituation actuelle : ce fut la mort de Dermod leur allié. La maniere dont les Annaliſtes Irlandois parlent de cet événement, prouve manifeſtement l'horreur qu'ils ont pour un homme, qui, pour me ſervir de leurs expreſſions, ébranla le premier les fondements de ſon Pays. Ils prétendent que ſa mort fut l'effet de la colere que Dieu fit éclater ſur ſa tête, à la priere des Saints d'Irlande. Sa

Ann. 4. Magiſt. MSS. Ann. Ult. MSS.

maladie, disent-ils, fut aussi extraordinaire qu'affreuse, & telle que ses meilleurs amis l'abandonnerent, & qu'il expira sans aucun secours spirituel, dans l'impénitence.

Regan. La mort du Prince de Leinster fut immédiatement suivie de la défection des Irlandois & des alliés du Comte de Strongbow. Donald Kevanagh, & un ou deux autres petits Chefs, furent les seuls naturels du Pays qui leur demeurerent attachés, & sur les services desquels ils pussent compter dans cet état de détresse, lorsque leur Roi les eut abandonnés, qu'ils furent privés de tout secours, & menacés de l'orage qui grondoit sur leurs têtes.

Girald. Camb. Ann. var. MSS. Ils avoient à peine concerté les mesures nécessaires pour se défendre, qu'Hesculph, qui s'étoit sauvé de Dublin, parut devant leurs portes à la tête d'un corps considérable, composé de troupes qu'il avoit levées dans les Isles du Nord, armées à la Danoise, & dont le nombre étoit supérieur à celui de la garnison. Les Danois étoient débarqués sans opposition, & dirigerent leur attaque con-

tre le quartier oriental de la ville, résolus de recouvrer leur honneur, & de s'emparer du siege de leurs compatriotes & de leurs ancêtres. Strongbow avoit été obligé d'aller à Waterford. Milo de Cogan, qui commandoit pendant son absence, s'opposa à l'attaque avec toute la bravoure possible, & soutint un combat sanglant & opiniâtre à la porte d'Orient. Il étoit sur le point de succomber, lorsque son frere Richard accourut du quartier oriental avec un corps d'élite, & chargea l'ennemi par-derriere. La terreur & la confusion se répandirent d'autant plus aisément parmi ces troupes, qu'elles étoient sans expérience, & qu'elles crurent que la garnison avoit reçu un renfort. Les assiégés redoublerent leurs efforts, & les obligerent enfin à prendre la fuite. Un Chef Irlanlandois voisin, dont ils n'avoient pas osé accepter le secours pendant le combat, étant venu les joindre, ils poursuivirent l'ennemi jusqu'à la mer, & en firent un carnage horrible. Hesculph, leur Général, fut fait prisonnier, & mené en triomphe à Du-

blin, où les habitants insulterent à son orgueil, par la joie qu'ils témoignerent de sa défaite. Il fut assez insolent pour conseiller au vainqueur de différer son triomphe jusqu'à ce que la guerre fût finie. Il lui dit qu'on préparoit un armement considérable, & qu'il espéroit les assaillir encore avec des forces plus que suffisantes pour terrasser ceux qui avoient eu tant de peine à lui résister. On se prévalut de cette insolence & de cet orgueil, pour perdre un ennemi dangereux & irrité, sans aucune apparence de cruauté préméditée. Milo déclara qu'un captif qui osoit menacer & insulter son vainqueur, méritoit que l'on prévînt ses mauvaises intentions, & ordonna aux Danois de lui trancher la tête.

Les Bretons furent bientôt convaincus que les menaces de leur prisonnier étoient fondées. Le temps qu'Henri avoit fixé pour leur retour, étoit expiré. Raymond avoit été obligé de s'en retourner sans aucune réponse positive, & trouva le Comte de Strongbow à Dublin dans le dernier abattement, dénué de tout se-

Regan. Girald. Camb.

cours, mais pourtant aſſez puiſſant pour contenir ſon armée. Les Chefs Irlandois n'ignoroient point ſa détreſſe. Laurent, Archevêque de Dublin, dont la ſainteté & le caractere donnoient du poids à ſes repréſentations, parcourut les Provinces & les différents diſtricts de l'Irlande, priant & exhortant les Chefs à profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit d'agir contre l'ennemi commun, & d'exterminer des étrangers dangereux, accablés de détreſſes, & hors d'état de leur réſiſter. Ce Prélat prudent & infatigable, non content de ranimer le courage de ſes compatriotes, envoya, de concert avec Roderic, des députés à Gothred, Roi de l'Iſle de Mann, & aux autres Princes des Iſles du Nord, pour leur repréſenter la cruauté & l'ambition des Bretons, que rien n'étoit capable de réprimer. Ils leur demanderent du ſecours contre un ennemi dont les entrepriſes injurieuſes ne ſe bornoient point à l'Irlande, mais qui, après avoir étendu ſes uſurpations, ne tarderoit pas à faire ſentir le poids de ſa tyrannie à ceux qui paroiſ-

soient être les plus éloignés du danger.

Laurent, en politique habile, crut devoir s'adresser à ceux à qui une fréquente expérience avoit appris à craindre les progrès de certains aventuriers, qui, quoique courageux & hardis, n'étoient cependant ni assez nombreux ni assez puissants pour envahir le Pays dans lequel on les avoit attirés. Ces insulaires furent si effrayés & si flattés des promesses de Roderic, qu'ils consentirent à secourir leurs voisins, & qu'ils envoyerent trente vaisseaux pour bloquer le port de Dublin, pendant que les confédérés Irlandois l'investissoient du côté de terre. Roderic, avec ses troupes Provinciales, établit son camp du côté de l'Occident, à Castlenock. O'Ruarc & O'Carrol établirent le leur au Nord du port, près de Clontarf : le Seigneur de O'Kenselag, (*)

Regan. Girald. Camb.

(*) Ce Seigneur est probablement le même à qui Roderic donna le Gouvernement de Leinster, la premiere fois qu'il en chassa Dermod, ou le Chef que les Irlandois nommerent pour lui succéder après qu'il fut mort,

ſe poſta de l'autre côté; & le Prince de Thomond, qui avoit abandonné ſes alliés de Leinſter, & s'étoit ligué avec Roderic, fut camper à Kilmainham, environ à un mille de la ville. Laurent lui-même prit les armes, & vint les joindre avec un corps de troupes. Il n'étoit pas le premier Prélat de ſon temps qui eût tenu cette conduite; mais tous n'avoient pas pris les armes pour une cauſe auſſi honorable que celle dont il s'agiſſoit actuellement. Le nombre de ces troupes, ſur lequel on ne s'accorde point, & qu'on a beaucoup exagéré, étoit certainement formidable; mais au-lieu de compoſer un corps animé par le même eſprit, & commandé par un même Chef, elles formoient différents détachements ſéparés, dont les Chefs n'étoient ni unis entr'eux, ni ſoumis à leur Souverain; & qui, jaloux & rivaux les uns des autres, ne s'intéreſſoient nullement à l'hon-

pour s'oppoſer aux prétentions de Strongbow, qui vouloit s'arroger la Souveraineté de cette Province, en vertu de la diſpoſition de ſon beau-pere.

neur de leurs alliés. Après que le premier transport de leur zele se fut rallenti, ils s'imaginerent faussement que cette poignée d'étrangers se rendroit avant qu'on attaquât la ville; & dans cette persuasion, ils se contenterent de bloquer la ville pendant deux mois, pour empêcher qu'il n'y entrât aucun secours.

Regan. Girald. Camb.

Cette conduite inactive réduisit néanmoins Strongbow à la derniere extrêmité. Les vivres lui manquerent, & la maladie se mit parmi ses troupes. Il ne fut pas plutôt averti du danger qui le menaçoit, qu'il envoya demander du secours à Fitz-Stephen, lequel lui fournit aussi-tôt un petit renfort. Les habitants de Wexford, instruits de la foiblesse de Robert, & encouragés par la nouvelle qu'ils reçurent de la détresse de ses compatriotes, prirent les armes, & l'assiégerent dans le fort de Carrig. Donald Kevenagh arriva à Dublin, après avoir traversé, avec beaucoup de peine, les quartiers des assiégeants; il exposa à ses collegues le danger que couroit Fitz-Stephen, & leur dit, que s'ils ne le secouroient

dans trois jours, ce vaillant Breton couroit risque de tomber entre les mains de ses ennemis; que sa femme, sœur de Fitz-Gerald, & ses enfants, couroient risque d'éprouver le même sort, & qu'ils les supplioient de les garantir des malheurs dont ils étoient ménacés de la part d'un ennemi féroce & impitoyable.

Le Comte de Strongbow, accablé par cette foule de malheurs, assembla un conseil de guerre, pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans cette situation critique. On décida que le seul expédient qui restoit, étoit de conclure la paix avec Roderic, à telles conditions que ce fût, pourvu qu'elles n'eussent rien de bas ni de servile. On crut que l'Archevêque de Dublin voudroit bien faire l'office de médiateur, & ce fut à lui qu'on s'adressa. Il se présenta pour écouter leurs propositions, avec tout l'empressement d'un Prélat qui étoit bien-aise de prévenir l'effusion du sang chrétien. Strongbow offrit de reconnoître Roderic pour son Souverain, & de tenir la Province de Leinster du

Regan.

Roi d'Irlande, pourvu qu'il voulût lever le siege, & le reconnoître pour son vassal. Laurent promit de communiquer ses propositions à Roderic, & revint, peu de temps après, avec une réponse qu'il avoit vraisemblablement forgée lui-même. Il se présenta au Conseil, la joie peinte sur le visage, & leur dit d'un ton résolu & d'un air assuré, que les seules conditions que son maître étoit disposé d'accepter, étoient, qu'on lui livrât Dublin, Waterford, Wexford, & tous les forts que les Bretons occupoient; que le Comte, ses alliés & leurs troupes sortissent d'Irlande à jour fixé, qu'ils cessassent leurs usurpations, & renonçassent à tous les droits qu'ils prétendoient avoir sur cette Isle. Qu'on vouloit bien les épargner à ces conditions; mais que pour peu qu'ils tardassent de les accepter, les assiégeants donneroient l'assaut à la ville.

Comme les Bretons étoient alors à la merci des assiégeants, on ne sauroit trouver ces conditions ni trop orgueilleuses ni trop séveres; & l'on s'apperçoit au contraire, lorsqu'on

les examine ſans partialité, qu'elles ſont également honneur à l'eſprit du Prélat & au jugement du Miniſtre. On ne chercha point à ſe venger des ravages & des cruautés qu'ils avoient commiſes. Pour prévenir les effets de leur déſeſpoir, on leur promit de les laiſſer ſortir ſains & ſaufs, & l'on exigea ſeulement d'eux, qu'ils reſtituaſſent ce que l'on croyoit qu'ils avoient uſurpé injuſtement. Ces conditions mortifierent l'orgueil des Bretons, & leurs Chefs les ayant examinées, ils ſe regarderent les uns les autres ſans dire mot, tant ils étoient pénétrés de honte & de chagrin. Milo Regan. de Cogan rompit enfin le ſilence, & leur dit, qu'il aimoit mieux mourir en homme d'honneur, que de ſe mettre à la merci de ces ennemis barbares. Ce diſcours ranima le courage de ſes collegues. Fitz-Gerald, Raymond & les autres Chefs réſolurent unanimement de tenter la fortune, & de périr les armes à la main, plutôt que de mourir de faim, ou de ſe ſoumettre à des gens dont ils avoient déja éprouvé la perfidie. Cette réſolution priſe, ils réglerent de con-

cert le plan de leurs opérations, & convinrent d'attaquer le quartier où Roderic campoit. Ils prirent un renfort considérable d'habitants, qu'ils engagerent à les suivre; en leur représentant ce qu'ils avoient à craindre de la cruauté des assiégeants. Ils marcherent en bon ordre & avec beaucoup de courage à l'ennemi, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille attaque. Raymond conduisoit l'avant-garde, Milo commandoit la seconde division, & le Comte & Fitz-Gerald le suivoient avec la plus grande partie de leurs forces. Ils ne trouverent ni ordre ni discipline dans ce quartier des assiégeants. Ils étoient dans une sécurité aussi parfaite, que si l'on eût été en paix. Leur attaque fut des plus vives. Ils renverserent les premiers qui oserent s'opposer; & se frayant un passage avec l'épée, ils répandirent dans un instant la terreur & la consternation dans le camp. Les Irlandois prirent la fuite; & leur Monarque qui étoit dans son bain, se sauva à demi-nud, & se joignit aux fuyards. Les autres Généraux, qui n'avoient point été avertis de cette

attaque, ou, ce qui eſt plus probable, qui n'étoient point diſpoſés à ſecourir leur Monarque, ayant entendu le tumulte qui régnoit dans le camp, prirent l'épouvante, & abandonnerent leurs camps avec précipitation. Ces mêmes Bretons, qui s'étoient trouvés le matin dans un état tout-à-fait déſeſpéré, virent dans un même jour leurs ennemis nombreux s'enfuir de tous côtés, & abandonner leurs camps à une foible garniſon, qui y trouva des vivres pour ſubſiſter pendant une année entiere (*).

(*) Les Annaliſtes Irlandois paſſent cet événement ſous ſilence, ou ne diſent qu'un mot de la victoire que Milo de Cogan remporta ſur O'Ruarc & ſes alliés. Ceux qui s'en rapportent le plus à leur autorité, nient la relation circonſtanciée que Cambrenſis en a donnée, de même que le détail qu'on trouve dans la traduction du manuſcrit de Lambeth, qu'on attribue à Maurice Regan, ou prétendent du moins que ce fut O'Ruarc, & non point Roderic, qui entreprit ce ſiege. Ces Annaliſtes ſeroient croyables, s'ils avoient produit quelques mémoires qui démentiſſent ceux qu'on a, & qu'on regarde comme authentiques. Mais leur ſilence n'eſt d'aucun poids contre l'autorité d'un Hiſtorien contemporain; & quand

Girald. Camb. Dublin ayant été délivré comme je viens de le dire, Strongbow en donna le gouvernement à Milo de Cogan, & se rendit sur le champ à Wexford, pour aller dégager Fitz-Stephen ; mais malheureusement il avoit été fait prisonnier. Il avoit défendu Carrig avec toute la bravoure possible, & repoussé plusieurs fois les ennemis ; mais ils eurent enfin recours à un stratagême, si l'on peut appeller de ce nom le plus noir de tous les parjures. Ils demanderent un pour-parler, & l'on envoya une compagnie de Wexfordiens pour conférer avec Robert. Ils lui dirent, en affectant les plus grandes marques d'amitié, que Strongbow avoit été puni de sa témérité ; que Roderic

même on supposeroit qu'il a ignoré le nom du Général Irlandois qui fut surpris & battu, cela importeroit très-peu à ceux qu'aucun préjugé national & d'autres circonstances n'intéressent à la réputation de Roderic O'Connor. On observera que l'on trouve dans Giraldus le détail d'une autre entreprise qu'O'Ruarc fit contre Dublin, dans laquelle il fut défait par Cogan, immédiatement avant l'arrivée d'Henri Second.

avoit pris Dublin d'aſſaut, & paſſé tous les Bretons au fil de l'épée. Que le Monarque marchoit à Wexford, dans l'intention d'exterminer ceux qui reſtoient, & ſur-tout de ſe venger de Fitz-Stephen, qui les avoit attirés dans l'Iſle. Que lui étant auſſi attachés qu'ils l'étoient, ils n'avoient pas voulu lui laiſſer ignorer le ſort de ſon malheureux compatriote, ni le danger dont il étoit menacé. Qu'ils ne pouvoient le ſecourir; mais qu'ils étoient en état de favoriſer ſa retraite, & que c'étoit la moindre choſe qu'ils puſſent faire pour lui. Ils le preſſerent de ſe mettre ſous leur protection, lui promettant ſolemnellement de le conduire, lui & ſa garniſon, dans la Province de Galles, avant que l'arrivée de Roderic les fruſtrât de leurs bonnes intentions.

Comme Robert ſembloit ſe méfier de la ſincérité de leurs offres, ils firent venir deux Evêques en habits de cérémonie, leſquels portoient une croix, une hoſtie & quelques reliques, ſur leſquelles ils prêterent ſerment pour conſtater la vérité de ce qu'on venoit de lui dire. Fitz-Ste-

phen, trompé par cette solemnité, se remit à la merci de ses plus cruels ennemis, qui, au-lieu de le conduire vers la mer, le chargerent de chaînes, désarmerent ses soldats, & exercerent sur eux toutes les cruautés que leur barbarie fut capable de leur suggérer : ils les mutilerent, les tourmenterent & les tuerent. Dans ces entrefaites, ils apprirent que les Bretons victorieux étoient en pleine marche pour venir dégager leur compatriote, & qu'ils ne tarderoient pas d'arriver. Là-dessus ils mirent le feu à la ville de Wexford, & se retirerent avec Fitz-Stephen & les prisonniers qui avoient survécu à leur cruauté, dans une isle qui étoit au milieu du port, qu'on appelloit l'isle Sainte (Holy Island).

Strongbow continua sa marche, rencontrant à chaque pas des obstacles supérieurs à ceux qu'il avoit jusqu'alors éprouvés. Il avoit à passer un défilé dans le Pays qu'on appelloit Hi-drone, situé dans le Comté de Carlow. Ce fut-là qu'O'Rian, Seigneur du Pays, lui dressa une embuscade avec un corps de trou-

Girald. Camb. Regan.

pes considérable. Les Bretons ne se trouverent pas plutôt entourés de bois, de précipices & de marais, qu'on les attaqua à l'improviste. La surprise, la violence de l'attaque, les cris effroyables des Irlandois, & la situation fâcheuse du lieu, les mirent bientôt en désordre, & il fallut tous les efforts de leurs Chefs pour les empêcher de prendre la fuite. Meiler Fitz-Henry, un des plus braves d'entr'eux, s'étant trop avancé, reçut un coup qui le jetta par terre, & l'on eut toutes les peines du monde à le sauver. Les Irlandois, animés par le succès de leur premiere entreprise, alloient remporter une victoire complete, lorsqu'un Moine, appellé Nicholas, qui servoit dans l'armée Bretonne, atteignit O'Rian d'un coup de fleche, & le tua. Ses troupes, effrayées de sa mort, s'enfuirent, & laisserent leurs ennemis maîtres du champ de battaille. Giraldus assure que le Comte regagna la plaine, & ne perdit *qu'un jeune homme* (*).

(*) Un Lecteur qui aime à exercer son esprit,

Le Comte, étant arrivé à Wexford, fut témoin de la désolation de cette ville, & apprit la captivité de Fitz-Stephen. Pour comble de malheur, & pour le mortifier encore plus, les Irlandois, qui s'étoient retirés dans l'Isle Sainte, lui envoyerent dire, que s'il osoit les inquié-

Girald. Camb.

---

trouvera peut-être que cette expression de Giraldus fait allusion à une tradition Irlandoise que tout le monde connoît. Elle porte que le fils de Strongbow, qui avoit dix-sept ans, fut tellement effrayé à la premiere attaque des Irlandois, qu'il s'enfuit à Dublin, & publia que son pere & toutes ses troupes avoient péri. Qu'ayant appris le contraire, & s'étant présenté devant le Comte pour le féliciter de sa victoire, son pere fut tellement irrité de sa lâcheté, qu'il le fit mourir; & ce qui est encore plus horrible, qu'il le coupa en deux de sa propre main. Cette tradition est fondée sur l'ancien monument qu'on voit encore dans la Cathédrale de Dublin, où la statue du fils de Strongbow n'est représentée qu'à moitié, soutenant ses entrailles avec ses mains; mais comme ce monument n'a été érigé que plusieurs siecles après la mort de Strongbow, il ne sauroit être d'aucune autorité. Les Annalistes Irlandois prétendent que le fils du Comte se trouva dans plusieurs batailles depuis ce période; ce qui donne lieu de soupçonner que ce récit n'est qu'une fiction que quelque Barde ou Romancier Irlandois a inventée pour amuser un peuple naturellement enclin pour tout ce qui est merveilleux.

ter dans leur retraite, ils feroient couper la tête à tous leurs prisonniers. Connoissant leur violence, il s'en retourna, & marcha vers Waterford. Les animosités mutuelles de quelques petits Chefs, penserent le jetter dans de nouveaux embarras. O'Brien, Prince de Thomond, n'eut pas plutôt appris ses succès, qu'il témoigna beaucoup d'attachement pour son allié. Il étoit brouillé avec le Seigneur d'Offory; & pour se venger de lui, il le dépeignit à Strongbow comme l'ennemi le plus dangereux & le plus implacable de son autorité. Il lui dit qu'il étoit de son honneur & de son intérêt de le soumettre, & lui offrit de le secourir, pour que l'ennemi commun de leur Maison reçût enfin la punition des trahisons qu'il avoit commises. Il fit ces représentations avec tant d'adresse, que Strongbow lui promit de marcher contre ce Seigneur; & ses troupes, y compris le renfort qu'O'-Brien lui avoit fourni, se trouvant composées de deux mille hommes, il continua son expédition. Le Prince d'Offory, qui avoit déja éprouvé la

Regan.

valeur formidable des Bretons, réſolut de prévenir le danger dont il étoit menacé, par une ſoumiſſion ſimulée. Il repréſenta au Comte de Strongbow par ſes députés, que, malgré la mauvaiſe opinion qu'O'Brien lui avoit donnée de lui, il avoit toujours été fidele au Roi Dermod depuis le traité qu'il avoit conclu avec lui, & qu'il étoit dans l'intention d'être toujours ſoumis au trône de Leinſter; & que s'il vouloit lui donner un ſauf-conduit, il iroit le trouver pour le convaincre de ſa bonne foi & de la méchanceté de ſon ennemi. Son offre fut acceptée : les Seigneurs Bretons & le Prince de Thomond promirent, de la maniere la plus ſolemnelle, de le recevoir, & de le laiſſer repartir en toute ſûreté; & Pendergaſt, ſon ancien allié, qui étoit retourné avec Strongbow, fut chargé de le conduire au camp. Il plaida courageuſement ſa cauſe contre ſes accuſateurs; mais ceux-ci inſiſterent ſur ſon crime, & ſe diſpoſoient à le tuer, lorſque le généreux Pendergaſt, oubliant les injures qu'il avoit autrefois reçues de l'Offorien,

mit l'épée à la main, & déclara avec ſerment qu'il ne permettroit jamais que l'on fît aucune violence à un homme qui s'étoit fié à leur bonne foi; que c'étoit lui qui l'avoit amené, & qu'il prétendoit le ramener chez lui. Le Comte y conſentit, & il fut renvoyé dans ſa Province. O'-Brien ſe retira, tranſporté de rage & de colere; & Strongbow ſe rendit à Ferns, où il exerça, pendant quelques jours, tous les actes de la ſouveraineté, récompenſant ſes amis, & puniſſant les mal-intentionnés. Le Chef d'O'Birnes, qui avoit autrefois ſacrifié ſes liaiſons perſonnelles avec Dermod à la cauſe publique, & qui s'étoit depuis lors toujours oppoſé aux intérêts des étrangers, fut la victime de la méchanceté de ſes ennemis. Ils le mirent en priſon, & le condamnerent à la mort. On dit qu'ils prononcerent la même ſentence contre le fils de Donald Ke venagh, ſans égard pour les ſervices de ſon pere, qui avoit toujours été attaché aux Bretons, & à qui Strongbow avoit donné le diſtrict appellé par les Hiſtoriens, les *Plaines de Leinſter*.

D'autres objets plus importants attirerent bientôt l'attention de ce nouveau Souverain de Leinster. Henri, Roi d'Angleterre, étoit revenu de la consternation dans laquelle la mort de Becket l'avoit jetté; il avoit fait échouer, par sa vigilance & sa politique, la machination de ses ennemis; & malgré les mouvements qu'ils s'étoient donnés à Rome pour engager le Pape à sévir contre le prétendu assassin du Prélat, il avoit trouvé le moyen de détourner, ou, du moins, de suspendre le courroux de l'Evêque de Rome. Il résolut donc de ne pas différer plus long-temps son expédition d'Irlande, qu'il méditoit depuis long-temps, persuadé que ses succès rendroient à son caractere l'éclat que ses démêlés avec la Hiérarchie lui avoient fait perdre. Il étoit pour lors en Angleterre, où il faisoit les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Les succès des aventuriers ayant réveillé sa jalousie, & la saison étant devenue favorable pour son expédition, il désavoua entiérement leurs procédés, se plaignit ouvertement de leur présomption & de

de leur désobéissance, & somma une seconde fois Richard de comparoître devant lui. Le Comte obéit; & ayant laissé ses Gouverneurs à Dublin & à Waterford, & fait toutes les dispositions que le temps lui permettoit, il s'embarqua, & fut trouver le Roi à Newnham près de Gloucester. Le Comte appaisa, par ses soumissions, le ressentiment d'Henri. Il l'assura de sa fidélité, & lui céda toutes les acquisitions qu'il avoit faites en Irlande. Hervey de Mountmorres, qui s'étoit rendu à la Cour par ordre du Roi avec son neveu, intercéda pour lui. Cette scene de dissimulation se termina par un traité, par lequel Strongbow s'obligea de rendre au Roi la ville de Dublin & ses dépendances, de même que les villes maritimes, & les forts dont il étoit en possession. Henri promit de son côté de céder au Comte à perpétuité toutes les autres possessions qu'il avoit en Irlande, à titre de vassal de sa Couronne. Strongbow, ayant obtenu sa grace, accompagna le Roi dans les conquêtes qu'il fit le long de la Sévern & des côtes

Girald. Camb.

occidentales des Galles, jusqu'à Pembroke, où son maître établit sa résidence, pendant qu'il rassembloit ses forces à Milford.

Girald. Camb. Ce fut alors qu'Henri fit éclater son courroux contre les habitants des Galles, & châtia l'audace qu'ils avoient eue de favoriser l'invasion de leurs compatriotes en Irlande, comme s'ils eussent été souverains & indépendants, & qu'ils eussent eu le droit de prendre part à des querelles étrangeres, non-seulement sans sa permission, mais même contre ses ordres formels. Il se vengea du mépris qu'ils avoient témoigné pour son autorité, & de leur mauvaise volonté pour son gouvernement, en s'emparant de tous les châteaux de la Province, dans lesquels il établit des garnisons.

Ibid. Pendant que Strongbow accompagnoit le Roi, & que Raymond le Gros étoit occupé à Waterford, Regan. O'Ruarc de Breffney fit une derniere tentative contre la garnison de Dublin. Le succès de cette entreprise prouve que les forces d'un seul Chef Irlandois, unies & obéissantes,

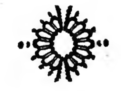
étoient beaucoup plus formidables qu'un nombre plus considérable de troupes levées dans différentes Provinces, parmi lesquelles il ne régnoit ni harmonie, ni subordination. Milo de Cogan ne put repousser cette attaque, sans perdre beaucoup de monde; mais les Irlandois, rebutés du mauvais succès de leur tentative, se retirerent à leur ordinaire, & la défaite d'O'Ruarc fut marquée par la mort de son fils, qui fut tué dans l'action.

Ces succès, quoique peu considérables par eux-mêmes, confirmerent les naturels du Pays dans l'idée qu'ils s'étoient faite de la valeur des Bretons, & furent la cause de l'irrésolution dans laquelle ils tomberent, lorsqu'ils apprirent l'expédition d'Henri. Ils furent qu'un Prince puissant & renommé, qui réclamoit ses droits sur la souveraineté de leur Isle, & qui avoit témoigné le plus vif ressentiment contre les Chefs Bretons, qui avoient porté les armes en Irlande, comme s'ils avoient envahi ses domaines, & fait la guerre à ses sujets, étoit à la veille d'arriver en

perſonne à la tête d'une armée conſidérable, pour ſoutenir ſes prétendus droits. Cependant, il ne paroît pas que le bruit de cette expédition, ni la marche actuelle de ſes troupes, ni les progrès du Roi dans la Province de Galles, produiſiſſent aucune fermentation ni aucun mouvement extraordinaire en Irlande. On n'y prit aucune meſure pour ſe défendre, & pour détourner le danger commun; & il n'y eut aucun mouvement de la part de Roderic, ni aucune ligue parmi les Chefs ſubordonnés. Chacun ne s'occupa que de ſon intérêt & de ceux de ſa Tribu, & ne ſe propoſa d'autre objet que celui de tirer parti de cette invaſion, ou, du moins, de prévenir les maux qu'elle pouvoit lui cauſer. Ils virent la puiſſance de leur Monarque ſur le point d'être anéantie, & ils le virent avec indifférence, pour ne pas dire avec une ſatisfation maligne & envieuſe. Quelques-uns furent ſur le point de prévenir l'aggreſſeur, & de ſe ſoumettre avant qu'il parût ſur la côte. Les habitants de Wexford, qui s'étoient emparés de Fitz-Ste-

phen, résolurent de prévenir les suites fâcheuses de leur perfidie & de leur cruauté, par leur empressement pour le service du Roi d'Angleterre, & la promptitude de leur soumission. Regan.
Ils envoyerent des députés à Pembroke, lesquels s'étant jettés aux pieds du Roi, l'assurerent de l'obéissance de leurs compatriotes, & le prierent de vouloir bien les recevoir pour vassaux, lui promettant de se soumettre, eux, leurs terres & leurs biens à sa disposition. » Qu'ils s'étoient déja efforcés de lui prouver leur zele en » arrêtant Fitz-Stephen comme un » traître, qui étoit entré chez eux à » main armée sans aucun titre; qui » avoit massacré leurs compatriotes, » qui s'étoit emparé de leurs terres, » & avoit voulu se rendre indépendant. Qu'ils le tenoient encore dans » les fers, & qu'ils étoient disposés » à le livrer à son Souverain". Le Roi les reçut avec beaucoup de bonté; loua le zele avec lequel ils s'étoient opposés aux entreprises criminelles de Fitz-Stephen, & leur dit qu'il ne tarderoit pas à prendre connoissance des crimes qu'il avoit commis, &

des torts qu'il leur avoit faits, & à châtier les offenses que ses sujets avoient commises. Les Irlandois se retirerent très-satisfaits de cette réponse ; & la ruse dont Henri se servit pour disposer ces peuples à favoriser ses intérêts, garantit Fitz-Stephen de leur cruauté capricieuse.



CHAPITRE III.

Henri Second arrive à Waterford. — Exécution d'un Seigneur Ostmen. — Les habitants de Wexford très-bien accueillis. — Le Chef de Desmond se soumet. — Henri fait peu de progrès. — Soumissions des autres Princes Irlandois. — Fitz-Stephen recouvre la liberté. — Henri marche à Dublin. — Reçoit les hommages de plusieurs Seigneurs Irlandois. — Tente de soumettre Roderic. — Régale les Seigneurs Irlandois à Dublin. — Synode de Cashel. — Ses constitutions. — Adulation du Clergé. — Offres de se soumettre à Henri, & à ses héritiers. — *Les loix d'Angleterre jusqu'à quel point reçues en Irlande. — Ne sont point regardées comme le modele d'un nouveau Gouvernement. — On assure les droits des aventuriers Anglois. — Etablissement à Dublin. — Privileges accordés aux Ostmens de Waterford. — Les Comtés, les Sheriffs & les Officiers d'Etat établis en Irlande. — Réglement en cas de mort d'un Gouverneur en*

chef. — Henri rappellé en Normandie. — Dispositions & concessions qu'il fait en Irlande. — Il s'embarque à Wexford. — Traite avec les députés. — Il les menace de retourner en Irlande. — Se réconcilie avec le Pape. — Le Pape Alexandre lui confirme la souveraineté de l'Irlande.

Girald. Camb. Regan. HENRI Fitz-Empress, ayant achevé ses préparatifs nécessaires pour son expédition d'Irlande, & fait ses dévotions dans l'Eglise de St. David, pour implorer la bénédiction de Dieu sur une entreprise autorisée par le Souverain Pontife; & qui n'avoit pour objet que la cause de l'Eglise, s'embarqua à Milford, accompagné du Comte de Strongbow, de William Fitz-Andelm, d'Humphroi de Bohun, d'Hughes de Lacy, de Robert Fitz-Bernard, & d'autres Barons, de quatre cents Chevaliers, Ann. Ult. 4. MSS. & d'environ quatre mille soldats. Sa flotte, composée de deux cents & quarante vaisseaux, entra dans le port de Waterford, & les troupes débarquerent le jour de la fête de St. Luc, dans le mois d'Octobre de l'an 1172.

Le principal objet de ſon expédition fut bien moins de faire des conquêtes, que de ſe mettre en poſſeſſion d'un Pays que le Pape lui avoit donné, & d'y exercer une Souveraineté qu'il crut que l'on reconnoîtroit ſans la moindre difficuté (*).

Le nouveau Souverain fut reçu avec tous les témoignages de joie poſſibles; le Comte de Strongbow rendit Waterford, & fit hommage à Henri pour la Principauté de Leinſ- Girald. Camb.

(*) C'eſt-là l'idée qu'avoient les Irlandois dans les derniers ſiecles: il y avoit, ſous le regne d'Edouard II, une tradition, qui, quoiqu'elle ne fût pas généralement reçue, montre cependant quelles étoient leurs opinions dans ce période. On prétend que pendant que la flotte d'Henri étoit en mer, un Seigneur Oſtmen de Waterford, craignant qu'il ne vînt deſcendre ſur ſes terres, & qu'on ne les ravageât, tendit quelques chaînes à l'entrée du port, pour l'obliger à débarquer ailleurs : qu'Henri ayant ſurmonté cet obſtacle, fit arrêter ce Seigneur & ſes complices, pour avoir oſé le regarder comme un uſurpateur, plutôt que le Souverain légitime de l'Irlande, & qu'il les traita non en ennemis qui agiſſoient conformément aux loix de la guerre, mais comme des ſujets rebelles; qu'il les fit juger par ce qu'il appelloit la Cour du Roi, & punir comme coupables de haute trahiſon. *Placit. Corona, 4. Edv. II. in Turr. Berm.*

ter. Les habitants de Wexford présenterent Fitz-Stephen leur prisonnier au Roi, réitérerent leurs accusations, & lui demanderent justice contre leur tyran & leur aggresseur. Henri les reçut avec un air de commisération pour leurs maux, qui ne pouvoit en imposer qu'à un peuple grossier & sans expérience; les assura de sa protection, & renvoya Fitz-Stephen en prison, après lui avoir sévérement reproché sa présomption. Les Irlandois furent ravis non-seulement d'avoir évité le châtiment que méritoient leur cruauté & leur perfidie, mais encore d'avoir enveloppé leur ennemi dans le danger & la disgrace; mais Fitz-Stephen en fut d'autant moins mortifié, qu'il savoit qu'il obtiendroit sa liberté, & qu'il en seroit quitte pour céder au Roi les acquisitions qu'il avoit faites en Irlande.

Le bruit de cette expédition ne fut pas plutôt répandu en Irlande, qu'on s'apperçut de ses effets sur plusieurs Toparques. Dermod Mac-Arthy, Prince de Desmond, fut le premier qui se soumit, & reconnut la

Girald. Camb.

ſouveraineté d'Henri. Le lendemain de l'arrivée du Roi, ce Prince Irlandois, accompagné de ſa Cour, rendit ſa ville de Corke au Roi, lui rendit hommage, & promit de lui payer un tribut pour ſes autres domaines, qu'Henri lui laiſſa à cette condition. Il établit un Gouverneur Anglois & une garniſon dans cette Capitale, & ſe rendit à Liſmore, où il choiſit un poſte, & donna les ordres néceſſaires pour y bâtir un fort. Il fut de-là à Cashel, où l'on prétend qu'il eut une entrevue avec l'Archevêque. Ce Prélat vint le trouver, dans l'opinion où il étoit de ſes bonnes intentions pour ſon Pays, & de ſon zele pour le bon ordre de l'Egliſe; & il auroit peut-être été de ſon intérêt de le faire arrêter. Ces petites excurſions intimiderent les habitants, & leur donnerent une haute idée de ſa puiſſance. Une armée formidable, qui menaçoit les diſtricts de chaque Prince, hâta leurs réſolutions, & ſurmonta l'orgueil & la répugnance qu'ils avoient à ſe ſoumettre à l'uſurpateur. O'Brien de Thomond ſe voyant menacé, fut Regan.

joindre Henri sur les bords de la Sure, lui rendit sa ville de Limerick, & lui fit hommage pour ses autres domaines, s'obligeant à lui payer tribut. Donchad d'Offory, craignant que son rival ne tirât avantage de son zele empressé, se hâta d'aller trouver le Roi, & se soumit en qualité de tributaire & de vassal. O'Faolan de Decies suivit leur exemple, & tous les Chefs inférieurs de Munster disputerent à l'envi à qui se soumettroit le premier. Henri les assura de sa protection & de sa bienveillance, les traita splendidement, leur fit des présents, & les renvoya pénétrés de la grandeur & de la condescendance de ce puissant Monarque.

Girald. Camb.

De retour à Wexford, il crut ne devoir pas témoigner plus long-temps du ressentiment contre Fitz-Stephen. Il permit à ses Barons d'intercéder pour un brave sujet, qui n'avoit jamais eu intention de l'offenser, de la fidélité duquel ils se rendoient garants, & qui étoit lui-même disposé à résigner à son Souverain tous les Etats qu'il possédoit en Irlande pour preuve de sa loyauté. Fitz-Ste-

Ibid.

phen fut mis en liberté ; remit au Roi Wexford & ſon territoire, lui fit hommage pour le reſte de ſes acquiſitions, & s'obligea de reconnoître Henri & ſes héritiers pour ſes Souverains légitimes.

Henri, ayant pourvu à la ſûreté de Munſter, & établi des garniſons dans les villes de Limerick, de Cork, de Waterford & de Wexford, ſe rendit à Dublin pour prendre poſſeſſion de cette ville que le Comte Richard lui avoit cédée. Il ſe mit à la tête de ſon armée, & traverſa la Province d'Oſſory à petites journées, pour intimider ſes habitants par la ſplendeur & la magnificence de ſes troupes, & donner le temps à leurs Chefs de venir le trouver pour reconnoître ſa ſouveraineté. Leur indifférence pour les intérêts de Roderic, & la terreur que les Anglois leur inſpirerent, les déterminerent bientôt à faire leur paix avec Henri. Les Seigneurs de Leinſter jugerent qu'il étoit plus honorable pour eux de le reconnoître, que de reſter plus long-temps ſoumis à Strongbow, que ſa ſévérité avoit rendu odieux aux Irlandois dès Girald. Camb.

Ann. MSS. ſon arrivée. Comme il approchoit de Dublin, tous les Lords voiſins vinrent lui faire leurs ſoumiſſions. O'Carrol d'Argial, le plus puiſſant d'entr'eux, ſe rendit dans ſon camp, & s'obligea à lui payer tribut; & pour compléter la mortification de Roderic, O'Ruarc de Breffney, ſon allié intime, dont il avoit ſoutenu les intérêts, vengé les injures, & à qui il avoit cédé une partie conſidérable de Meath, & à qui Giraldus donne pour ce ſujet le titre de Roi de Meath, abandonna ſon ami & ſon allié, & ſe rendit volontairement vaſſal de ce nouveau Souverain.

Roderic, quoique confondu par la défection de ſes tributaires, & par les progrès formidables de ſon ennemi, harraſſé par les factions de ſa Province, & affligé par les diſſentions de ſa famille, ne put ſe réſoudre à réſigner le titre de Souverain d'Irlande. Quoique convaincu du danger qu'il y avoit à attaquer l'armée Angloiſe, & hors d'état, vu le petit nombre de ſes troupes, d'aller au-devant du Roi, il raſſembla cependant celles de ſa Province, & s'étant

Ann. var. MSS.

Benedict. Abb. vol. I.

retranché sur les bords de la Shannon, il parut résolu à ne point sacrifier son territoire à l'ambition d'Henri. Entouré d'une foule de sujets infideles, mécontents & désobéissants, il agit avec le courage & la dignité convenables à son rang. Henri chargea Hughes de Lacy & William Fitz-Andelm d'aller trouver ce Prince opiniâtre, & de l'engager ou de le contraindre à se soumettre (*); mais Roderic étoit trop fort & trop bien posté pour craindre l'attaque d'un détachement de l'armée Angloise. Il fei-

(*) Giraldus prétend que Roderic céda aux instances de De Lacy & de Fitz-Andelm, se soumit à Henri, & lui donna des ôtages pour la sûreté du tribut qu'il promit de lui payer. Les Annalistes d'Irlande nient le fait, & l'Abbé de Peterborough déclare ingénuement que le Roi de Connaught continua de conserver son indépendance; en quoi il s'accorde avec les autres Historiens d'Irlande, qui marquent l'étendue des conquêtes d'Henri sans déguisement ni partialité, & nous représentent leur Monarque exerçant une souveraineté indépendante, s'oppofant aux usurpateurs, & traitant enfin avec Henri, dans le temps & de la maniere que l'Histoire rapporte, & comme on le verra dans le Chapitre suivant.

gnit de croire que sa situation n'étoit pas assez désespérée pour résigner sa dignité & son autorité, d'autant plus que son territoire étoit en entier, & que les braves & puissants Chefs d'Ulster ne pensoient nullement à se soumettre.

Girald. Camb. Les Chefs Irlandois qui reconnurent Henri pour leur Souverain, & qui le suivirent à sa Cour, furent reçus avec ces marques de protection & de bienveillance, que l'ambition a coutume d'employer, mais qui sont propres à flatter un peuple orgueilleux & sans expérience. La fête de Noël étant venue, Henri donna une fête aussi magnifique & aussi pompeuse que sa situation pouvoit le permettre, mais qui ne laissa pas de frapper les Irlandois qui l'avoient accompagné. On accourut à Dublin de tous côtés; mais comme il n'y avoit point dans la ville d'appartement assez spacieux pour recevoir la Cour & cette troupe nombreuse de convives, on en construisit un avec des claies dans le fauxbourg méridional de la ville, que l'on meubla richement, & où l'on traita somp-

tueusement les Seigneurs vassaux d'Irlande. L'éclat de la vaisselle, la bonté des mêts, la rareté des vins, la beauté de la musique, inspirerent aux assistants une admiration extraordinaire pour l'usurpateur. Eblouis par sa grandeur, & flattés de sa condescendance, ils oublierent la bassesse de leur soumission, & tirerent vanité de leur alliance avec un Monarque aussi grand & aussi magnifique.

Si l'on en croit les Historiens Anglois, le Clergé d'Irlande fut plus empressé & plus abject dans les soumissions qu'il fit à Henri, que les Lords & les Toparques. L'Abbé de Peterborough, Hoveden, & d'autres après lui, assurent que le Roi ne fut pas plutôt arrivé à Waterford, que le Clergé en corps fut le trouver, le reconnut pour Souverain d'Irlande, & jura fidélité à lui & à ses héritiers; qu'Henri reçut de chaque Prélat une charte ou un acte de leur soumission, & qu'il l'envoya à Rome. Giraldus, qui n'oublie rien de ce qui peut faire honneur à son Souverain, ne dit rien de cet événement extraor-

dinaire, & les Annalistes Irlandois le passent également sous silence.

On assure avec plus de vraisemblance, & d'après une meilleure autorité, qu'Henri ayant été reconnu Souverain par une partie considérable de l'Irlande, n'ayant rien à craindre de ceux qui n'étoient point encore soumis, & la rigueur de la saison l'empêchant de les réduire à force ouverte, il tourna son attention sur l'Eglise d'Irlande, & s'occupa à réformer les abus qu'on disoit s'y être glissés. Il convoqua un Synode à Cashel, pour examiner l'état actuel des mœurs & de la Religion; mais on doute que tous les Prélats Irlandois y ayent assisté. Gelase, Primat d'Armagh, homme généralement respecté par ses compatriotes, & qui avoit acquis beaucoup de crédit sur leur esprit par la sainteté de ses mœurs, ne s'y trouva point, & s'excusa, dit-on, sur son âge & sur ses infirmités; mais elles ne l'empêcherent point de convoquer aussi-tôt après une autre Synode à Connaught, par ordre de Roderic, dans la vue probablement de s'op-

Girald. Camb.

poser à celui d'Henri. (*) Les Prélats d'Ulster suivirent l'exemple de leur Métropolitain ; & si celui de Tuam, & Laurent de Dublin, qui s'étoient si vivement opposés aux Anglois, obéirent à ces ordres, c'est qu'ils crurent devoir laver leur Eglise du reproche injurieux qu'on lui faisoit, & montrer l'empressement qu'ils avoient de réformer ses abus, pour ôter à l'usurpateur tout prétexte de continuer ses hostilités. Ann. Anon. MSS.

Chrétien, Evêque de Lismore, présida à cette assemblée comme Légat Girald. Camb. Concil. M. Brit. T. I.

(*) Giraldus assure que Gelase se rendit quelques temps après à Dublin, & approuva la conduite & les ordonnances de ce Synode. Les Annalistes Irlandois prétendent, au contraire, qu'il s'occupa constamment à régler les affaires Ecclésiastiques dans les Provinces occidentales & septentrionales de l'Isle, jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1174. Les Ecrivains de chaque nation se disputent l'honneur d'avoir possédé ce vénérable Prélat, mais s'accordent sur une circonstance proportionnée à leur intelligence, & qu'ils ont eu soin de nous conserver, savoir qu'une vache blanche accompagna Gelase dans les voyages qu'il fit dans le Royaume, qu'elle lui étoit très-affectionnée, & qu'elle lui fournissoit le lait nécessaire pour sa nourriture.

du Pape. Il avoit en cette qualité présidé environ vingt ans auparavant à l'assemblée générale des Rois, des Prélats & de la Noblesse, qui s'étoit tenue par ordre du Cardinal Paparon. L'Abbé de Buldwais, l'Archidiacre de Landaff, & quelques autres Ecclésiastiques Anglois, y assisterent au nom d'Henri, pour hâter ses desseins, & épier la conduite des Evêques Irlandois. Le principal objet de ce Synode, fut, suivant l'ordre du Souverain Pontife, de remédier à l'ignorance & à la corruption des peuples, d'extirper jusqu'à la moindre racine de la dépravation & de l'iniquité, & de rétablir la pureté du Gouvernement Ecclésiastique qui avoit été défigurée par quantité d'abus. On défendit les mariages dans les degrés de consanguinité prohibés; on ordonna qu'on administreroit publiquement le baptême, qu'on veilleroit à l'instruction de la jeunesse, que l'on payeroit réguliérement la dixme, qu'on ne leveroit aucune taxe sur les terres du Clergé, qu'il seroit permis aux vrais enfants de l'Eglise de partager leurs biens entre

leurs femmes & leurs enfants, & qu'on auroit soin de les enterrer décemment. Tel fut le plan de réformation qui exigea l'entremise du Pape, qui l'obligea à transférer la Souveraineté de l'Irlande à un Prince étranger, & qui exigea la présence d'un Monarque Anglois & d'une armée royale pour l'appuyer, comme si ces ordonnances futiles n'avoient pas été réitérées dans les Synodes que l'on tint presque tous les ans, depuis celui de Paparon, jusqu'à celui du Roi Henri. Cette scene ridicule fut terminée par une déclaration extrêmement flatteuse pour le Roi, & conçue dans les termes de la servitude la plus abjecte. Elle ordonnoit que le service divin dans l'Eglise d'Irlande, seroit entiérement conforme à celui de l'Eglise Anglicane. „ Il est juste, (disoient ces flat- » teurs,) puisque la Providence a » donné à l'Irlande un Souverain An- » glois, que nous recevions de lui » une meilleure façon de vivre. C'est » à sa grandeur royale que l'Eglise » & le Royaume d'Irlande sont re- » devables de la paix dont on jouit,

Ann. 4. Mag. MSS.

Girald. Camb.

» & de l'accroissement de la Reli-
» gion; car avant son arrivée, la na-
» tion étoit accablée d'une infinité
» de maux, qu'il a eu la bonté d'a-
» bolir. " — Il eût été heureux pour la paix & le bonheur de leurs descendants, qu'Henri eût effectivement opéré ces effets merveilleux pendant quelques mois qu'il séjourna en Irlande; mais l'adulation des gens d'Eglise est un sujet trop méprisable pour m'y arrêter plus long-temps.

Math. Paris. Ed. Watts. p. 126.

Henri exerça en Irlande d'autres actes d'autorité qui méritent une attention plus particuliere. Mathieu Paris dit qu'il convoqua un Concile à Lismore, dans lequel on reçut les loix d'Angleterre, & on les établit par un serment solemnel. Il nous importe peu de savoir si cet Historien n'a pas confondu l'endroit, & le Synode que l'on tint dans la ville de ce nom, avec celui de l'Evêque de Lismore; mais il convient d'examiner ici la vraie nature de ce fait, & la maniere dont ces loix furent reçues. Je vais faire pour cet effet quelques réflexions sur ce que j'ai déja rapporté, de même que sur la teneur

de quelques conventions que l'on fit dans la ſuite.

L'empreſſement avec lequel les Princes & les Chefs d'Irlande ſe ſoumirent à Henri, n'aura rien qui ſurprenne, ſi l'on fait attention qu'ils étoient accoutumés à voir chez eux des Potentats qui les obligeoient à reconnoître leur ſupériorité, à leur payer tribut, à leur donner des ôtages pour garants de leur fidélité, & même à leur céder une partie de leur territoire. Henri ne leur demanda donc rien que ce qu'ils avoient accordé à d'autres avec auſſi peu de ſincérité, perſuadés que ces conceſſions n'étoient ni honteuſes, ni préjudiciables à leur puiſſance & à leur autorité. On a donc pu aſſurer hardiment, & ſans qu'il fût beſoin de preuves, » que les Irlandois ne convinrent point de la forme de gouvernement qu'on vouloit leur preſcrire; mais abolirent le leur, reçurent les loix d'Angleterre, & ſe ſoumirent entiérement au Gouvernement de ce Royaume. " On a de la peine à concevoir comment un peuple entier pût ſe ſoumettre à une

Vid. Carey's Anſw. to Molyneux, p. 22.

révolution aussi extraordinaire, à moins qu'on ne suppose que tout barbares & grossiers qu'on nous les représente, ils n'avoient aucune partialité pour leurs loix & leurs coutumes. Il n'est même pas probable qu'un Prince politique & spirituel eût formé, dans la situation où il se trouvoit, un projet aussi extraordinaire, aussi dangereux & aussi difficile à exécuter, que celui d'imposer un nouveau systême de loix & de gouvernement à un nombre de communautés qu'il n'avoit pas encore soumises. Il paroît que ce dessein ne fut jamais conçu ni exécuté, non-seulement par quantité de preuves qu'on verra dans le cours de cette Histoire, mais encore par les faits que j'ai déja rapportés. On a vu que le Synode de Cashel défendit de lever aucune taxe sur les biens du Clergé, & il convient de rapporter ici cette Ordonnance tout au long.

» Toutes les terres & toutes les
» possessions qui appartiennent aux
» Ecclésiastiques, seront exemptes
» d'impôts & de taxes; & il ne sera
» permis ni aux Rois, ni aux Lords,
» ni

» ni aux autres Potentats d'Irlande,
» de vivre ſur leurs terres, ainſi
» qu'on l'a pratiqué juſqu'ici, ni
» d'en exiger les choſes néceſſaires
» pour leur entretien. Les Seigneurs
» voiſins n'exigeront plus à l'ave-
» nir des Villes qui appartiennent à
» l'Egliſe, cet entretien déteſtable
» qu'ils avoient anciennement cou-
» tume d'exiger quatre fois par an. —
» En cas d'homicide commis par un
» laïque, ſi les parties, comme cela
» arrive pour l'ordinaire, viennent
» à s'accommoder, les gens d'Egliſe,
» qui ſont leurs parents, ne ſeront
» point obligés de contribuer à l'a-
» mende, étant juſte qu'ils en ſoient
» diſpenſés, puiſqu'ils n'ont eu au-
» cune part à ce crime ".

Il n'eſt pas croyable qu'on eût réglé de la ſorte l'exécution des loix d'Irlande, ſi on les eût entiérement abolies. Si le Clergé eût été exempt du *Coyn*, du *Coshering*, & d'autres pareils droits, il eſt évident que les Roitelets & les Seigneurs les auroient exigés des autres ſujets. Si le Clergé n'eût point été obligé de contribuer à l'*Eric*, en cas de meurtre, la

compensation auroit été payée par les laïques. Il s'ensuit donc que l'ancien gouvernement Irlandois subsista tel qu'il étoit, & fut approuvé & réglé dans une assemblée que l'on convoqua par l'ordre d'Henri. Cette preuve, n'y en eût-il point d'autres, fait foi de la convention que fit ce Monarque avec les Chefs Irlandois. Ils consentirent à être ses vassaux & ses tributaires, & il s'obligea de protéger leur Gouvernement actuel ; & voici qu'elle en étoit la forme : — » Les Princes, dit Mr.
» Jean Davies, gouvernoient leurs
» sujets selon la Loi de Brehon ; ils
» élisoient leurs Magistrats & leurs
» Officiers ; ils pardonnoient & pu-
» nissoient les crimes que l'on com-
» mettoit dans leurs districts ; ils
» faisoient la guerre & la paix se-
» lon qu'ils le jugeoient à propos,
» ainsi qu'ils le pratiquerent, non-
» seulement durant le regne d'Henri
» Second, mais encore dans la suite
» jusqu'au temps de la Reine Elisa-
» beth ". — Cette conduite ne fut ni l'effet de la connivence de leur nouveau Souverain, ni celui de leur

désobéissance, mais une suite de sa sanction & de la permission qu'il avoit accordée, comme cela paroît par les actes de cette Assemblée, qui n'eurent de l'autorité que parce qu'il les ratifia.

On observera en second lieu, que les Lords Irlandois firent ces concessions à Henri & à ses héritiers; & comme l'Angleterre étoit sans contredit le principal membre de ses domaines, on doit entendre par ses héritiers, ses successeurs immédiats à la Couronne de la Grande-Bretagne. Il paroît donc par-là que son intention, en traitant avec les Lords d'Irlande, fut que les Rois d'Angleterre fussent Seigneurs suzerains des territoires qu'ils possédoient, & héritiers de ceux qu'ils résigneroient. Ce n'est pas qu'Henri voulût s'arroger le droit de céder ou d'aliéner ses domaines d'Irlande, ni de vendre ses vassaux comme des esclaves; il exigea seulement qu'on en fît hommage aux Rois d'Angleterre, & que les territoires que l'on résigneroit fussent annexés à ce Royaume en qualité d'appanage; ou, pour me servir des ter-

Rymer, T. I, p. 501. mes de la Patente qu'Henri Trois adressa à son fils Edouard, qu'on ne les séparât point de la Couronne, & qu'ils appartinssent pour toujours aux Rois d'Angleterre.

Henri acquit par ces conventions avec les naturels du Pays & les aventuriers originels, la souveraineté absolue de plusieurs Villes maritimes & de leurs dépendances. Strongbow manda la Province de Leinster, comme héritier du Roi Dermod, & consentit à la tenir, comme un fief, du Roi & de ses successeurs. Il paroît que l'on céda aussi au Roi les conquêtes qu'on avoit faites dans Meath. Les Anglois n'avoient reconnu aucun Souverain de ce district depuis la mort de M'Laghlin; de sorte qu'Henri se trouva en possession d'un vaste territoire, & d'un nombre de sujets insulaires : ce qui lui fit espérer que l'un & l'autre augmenteroit. Quant à ses sujets, il leur donna, à la vérité, suivant Mathieu Paris, les loix d'Angleterre, non pas comme un modele sur lequel ils dussent régler leur gouvernement; car quelle obligation auroient-ils eue au Roi d'une chose

qu'ils avoient acceptée eux-mêmes, si, en changeant de situation, ils avoient perdu les privileges de sujets de la Couronne d'Angleterre ; & quel besoin auroient-ils eu de s'obliger par serment de les observer? Il fut dit, au contraire, dans cette convention, par laquelle ils accepterent volontairement les loix d'Angleterre, & s'obligerent de les observer, qu'ayant cédé les acquisitions qu'ils avoient faites en Irlande, & renouvellé leur serment de fidélité au Roi, il promettoit de son côté de les reconnoître pour sujets de son Royaume, & de maintenir leur ancien gouvernement & leurs privileges sans qu'ils souffrissent aucune altération de sa part. Il falloit donc un nouveau serment, par lequel ils s'obligeassent d'être fideles à Henri & à ses héritiers, & d'observer les loix qu'il leur avoit données dans un Pays qui devenoit une partie inséparable de son Royaume.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ces points, parce que j'aurai souvent occasion d'en parler dans le cours de cette Histoire. Il paroît par ce que

je viens de dire, qu'après qu'Henri eut pris possession de Dublin, & avant de quitter cette ville, il la céda par une Charte (*) aux habi-

Chart. in Archiv. Civ. Dub.

(*) *Ex Archivis Civ. Dub.*

Henricus Rex Angliæ, Dux Normanniæ & Acquitaniæ, Comes Andegaviæ, Archiepiscopis, Episcopis, Abbatibus, Comitibus, Baronibus, Justiciariis, Vice-Comitibus, Ministris, & omnibus fidelibus suis Francis, Anglicis & Hibernensibus, totius terræ suæ salutem. Sciatis me dedisse & concessisse, & presenti chartâ confirmasse hominibus meis de Bristow, civitatem meam de Divelin, ad inhabitandum. Quare volo & firmiter præcipio ut ipsi eam inhabitent & teneant illam de me & heredibus meis bene & in pace libere & quiete, integre & plenarie & honorifice, cum omnibus libertatibus & liberis consuetudinibus, quas homines de Bristow habent apud Bristow, & per totam terram meam. Testibus Willo. de Braosa, Regin. de Curtenar. Hugo de Gundvill. Willo. Filio Andelmi. Rand. de Canvilla. Hug. de Creissi. Reg. de Pavill. apud Divelin.

C'est-à-dire :

Extrait des Archives de la ville de Dublin.

Henri, Roi d'Angleterre, Duc de Normandie & d'Aquitaine, Comte d'Anjou, aux Archevêques, Evêques, Abbés, Comtes, Barons, Justiciers, Vicomtes, Ministres, & à tous les fideles sujets François, Anglois & Irlandois desdits Etats, salut. Je vous fais savoir que j'ai donné, cédé & confirmé par la présente Charte, ma ville de Dublin aux

tants de Briftol, pour en jouir en qualité de vaffaux de lui & de fes héritiers, avec les mêmes privileges & les mêmes immunités dont on jouiffoit à Briftol & dans toute cette contrée (*). Il confirme par une autre Charte qu'il donna peu de temps après aux Bourgeois de Dublin, tous MSS. in Bib. Sterne.

habitants de Briftol, & que ma volonté eft qu'ils l'habitent & la tiennent de moi & de mes héritiers paifiblement, librement, avec tous les privileges & toutes les franchifes dont jouiffent les habitants de Briftol, & cela dans toute l'étendue de mes Domaines. Témoins Willo de Braofa, Regin. de Curtenar. Hug. de Gundvill. Willo, fils d'Andel. Rand. de Canvilla, Hug. de Creiffi. Reg. de Pavill. à Dublin.

(*) *E Manufcriptis in Biblioth. quondam Epifcopi Sterne.*

Henricus Rex, &c. Archiepifcopis, &c. falutem. Sciatis me conceffiffe Burgenfibus meis de Divelin quod fint quieti de Tholonio, & Paffagio & Pontagio & omnibus confuetudinibus per totam terram meam Angliæ & Normanniæ, Walliæ & Hiberniæ, ubicumque venerint ipfi & res eorum. Quare volo & firmiter præcipio quòd habeant omnes libertates & quietancias & liberas confuetudines fuas plene & honorifice ficut mei liberi & fideles homines, & fint quieti de Tholonio & Paffagio & Pontagio & omni aliâ confuetudine. Et prohibeo ne quis eos fuper his deturbet contrà hanc chartam meam, fuper decem librarum fo-

les droits & les privileges dont ils jouissoient en Angleterre, en Normandie, dans les Galles & dans l'Irlande, de quelque nature qu'ils puissent être, pour en jouir pleinement & honorablement comme ses libres & fideles sujets. Comme il n'étoit pas aisé d'engager les Anglois à venir s'établir dans ces Villes maritimes, il permit aux *Ostmens* de pren-

Chart. Turr. Bermingh. II. Edit. I.

---

risfacturam. Testibus, &c. Apud Sanctum Laudinum.

C'est-à-dire :

Extrait des Manuscrits de la Bibliotheque de l'Evêque Sterne.

Henri, Roi, &c. aux Archevêques, &c. salut. Qu'il vous soit notoire, que j'ai exempté mes Bourgeois de Dublin de tout impôt, taille, gabelle, douane, passage, péage, & de tout autres droits, dans tous mes Etats d'Angleterre, de Normandie, de Galles & d'Irlande, tant eux que leurs marchandises. C'est pourquoi je veux & ordonne qu'ils jouissent, en tant qu'hommes libres & comme mes fideles sujets, de tous les privileges & de toutes les franchises que je leur ai accordées, & qu'ils soient exempts de tout impôt, taille, gabelle, passage & péage, & autre droit quelconque, sous peine, pour les contrevenants à la présente Charte, de dix livres d'amende. Témoins, &c. Donné à St. Laudin.

dre possession de Waterford (*), & leur accorda une Charte particuliere

---

(*) *Constat. Anno 11, Edv. I, in Turr. Bermingh. Dublin.*

Edvardus, Dei gratiâ, Rex Angliæ, Dominus Hiberniæ, & Dux Aequitaniæ, Justiciario suo Hiberniæ & omnibus aliis Ballivis & fidelibus suis in Hiberniâ ad quos præsentes literæ pervenirent. Salutem. Quia per inspectionem Chartæ Domini Henrici Regis filii Imperatricis quondam Domini Hiberniæ proavi nostri, nobis constat quod Oustmanni nostri Waterford legem Anglicorum in Hiberniâ habere, & secundùm istam legem judicari ac deduci debent; vobis mandamus, quod Gillechrist Macgillemory, Willielmum & Johannem Macgillemory & alios Oustmannos de civitate & Comitatu Waterford, qui de prædictis Oustmannis prædicti Domini Henrici proavi nostri originem duxerint, legem Anglicorum in partibus illis, juxtà tenorem Chartæ prædictæ habere, & eos secundùm ipsam legem, quantum in nobis est deduci faciatis, donec aliud de consilio nostro induxerimus ordinandum. Teste meipso, apud Acton-Burnell. quinto die Octobris, Anno regni nostri undecimo.

C'est-à-dire :

L'an 11e. d'Edouard I. Extrait des Archives de la Tour de Berminghan, à Dublin.

Edouard, par la grace de Dieu, Roi d'Angleterre, Seigneur d'Irlande, Duc d'Aquitaine, à son Justicier d'Irlande, & à tous ses Baillifs & fideles sujets d'Irlande, qui ces présentes liront, salut Ayant vu par une Charte d'Henri, fils de l'Impératrice, autrefois Seigneur d'Irlande, notre bisaïeul, que nos Ostmens de Waterford demandent à être gouver-

de naturalifation, par laquelle ils jouiffoient des droits & privileges de fujets libres, à condition qu'ils fe gouverneroient fuivant les loix de fon Royaume. Ceci fournit une preuve convainquante, que les bénéfices de ces loix étoient regardés comme une grace fpéciale, qu'on ne les accordoit point généralement à tous ceux qui fe foumettoient, & qu'on les donnoit beaucoup moins encore à ceux qu'on avoit conquis (*).

nés en Irlande par la loi d'Angleterre, nous vous ordonnons d'accorder à Gillechrift Macgillemory, à Guillaume & Jean Macgillemory, & autres Oftmens de la ville & Comté de Waterford, qui defcendent defdits Oftmens dont parle le Roi Henri notre Bifaïeul, ladite loi d'Angleterre dans lefdits Cantons, conformément à la teneur de la fufdite Charte, & que vous les gouverniez fuivant ladite loi, jufqu'à ce qu'il nous plaife d'ordonner le contraire. Témoin moi-même, à Acton-Bunell, le 5 d'Octobre, & de notre regne le 11e.

(*) Il paroît par les anciennes Annales, qu'à mefure que les Lords d'Irlande fe foumirent à la Couronne d'Angleterre, quelques-uns des plus diftingués furent admis, quoiqu'avec quelques reftrictions, au bénéfice des loix d'Angleterre, comme une grace & une faveur particuliere. On trouve dans les Archives de la

Pour faciliter l'exécution des loix Anglicanes, Henri divisa les districts qui lui étoient soumis, en *Shires* ou Comtés, dont on augmenta le nombre & l'étendue, à mesure que les établissements des Anglois se multiplierent, & que les circonstances du Pays l'exigerent. Il établit en conséquence des Shériffs dans les Comtés & dans les villes, des Juges ambulants, des Ministres de Justice, des Officiers d'Etat, conformément au Antiq. Lit. Pat. Prot.

---

tour de Bermingham, Ann. 3, Ed. II, la piece suivante, qu'on a insérée dans les Manuscrits de Lambeth. MSS. M. N°. 617. — *Prædictus Gulielmus O'Kelly est Hibernicus, & non de sanguine aut progenie eorum qui gaudeant lege Anglicanâ*, quoad brevia portanda. *Qui sunt O'Neale de Ultonia, O'Connochur de Connaghta, O'Brien de Thotmondia, O'Malachlin de Midia, & Mac-Morrough de Lagenia.* Il est fait mention durant ce regne dans les Plaidoyers de la Couronne, de cinq familles : *Quinque sanguines, qui gaudent lege Anglicanâ.* Il n'est point dit dans l'Histoire, ni dans aucun Acte public, mais il est probable qu'Henri Second fut le premier qui accorda ce privilege particulier & distingué aux premieres Maisons illustres d'Irlande qui se soumirent ; car on rappelle à O'Brien de Thomond, que sa soumission à ce Prince lui avoit procuré le rang & la dignité de Baron du Royaume.

gouvernement & aux loix d'Angleterre. Il paroît que ces institutions firent partie de la premiere convention d'Henri avec les aventuriers, & suivirent immédiatement la permission qu'il leur accorda de conserver leur gouvernement & leurs privileges; car dans la premiere Charte qu'il donna aux habitants de Dublin, & qu'il fit exécuter avant de quitter cette ville, il est parlé de Juges, de Shériffs, & d'autres Officiers. Pour compléter son systême, il établit un Vice-Roi, ou représentant, pour gouverner le Royaume pendant son absence, & y exercer son autorité, ou telle partie de cette autorité qu'il jugeroit à propos de lui confier.

Comme l'état actuel de l'Irlande, & la crainte d'une guerre ou d'une révolte exigeoient qu'on se mît à couvert de pareils accidents, & de quantité d'autres qui pouvoient arriver, il fut ordonné, par ce qu'on appelle le Statut d'Henry Fitz-Empress, qu'au cas que le Vice-Roi vînt à mourir, le Chancelier, le Trésorier, les Juges-Mages, le premier Baron, le Garde des Rôles, & l'Avo-

Stat. An. 2. Ric. III.

cat du Roi, éliroient, avec le consentement de la Nobleſſe, une perſonne pour remplir ſa place, laquelle exerceroit la même autorité en attendant qu'on fût inſtruit de la volonté du Roi. Henri eut d'autant plus de loiſir de faire ces réglements, que la rigueur de l'hyver l'empêcha de réduire les Provinces d'Irlande qui n'avoient pas encore reconnu ſon autorité. Girald. Camb.

Les mauvais temps ayant interrompu la navigation, le Roi ne reçut, pendant trois mois qu'il ſéjourna à Dublin, aucune nouvelle ni d'Angleterre, ni de Normandie. Etant arrivé à Wexford, il reçut un courrier par lequel on lui marquoit que les Cardinaux Albert & Théodine, Légats du Pape, étoient depuis un an en Normandie pour prendre connoiſſance de la mort de Becket; & que laſſés de ſon abſence, ils l'avoient de nouveau ſommé de comparoître ſans aucun délai, ſous peine d'être excommunié, & de voir mettre ſes Etats ſous interdit. Ces nouvelles étoient trop importantes pour lui permettre un plus long ſéjour en Ir- Ibid.

lande. Il fit embarquer ses troupes & les Officiers de sa Maison, & réserva trois vaisseaux pour le transporter lui & sa suite.

Henri fut donc obligé de quitter un Pays, où tout lui promettoit les plus heureux succès, & dont la plus grande partie, y compris les cantons du Couchant & du Nord, n'étoit pas encore soumise. Il avoit fait construire plusieurs forts pour assurer ses conquêtes, & contenir des habitants inquiets & turbulents; mais il devoit laisser le Comte Richard, sujet puissant, lequel étoit à même de recouvrer son autorité dans un Pays formidable, qu'on ne lui avoit cédé qu'à regret, & qui pouvoit profiter de son absence pour se rendre indépendant. Sa situation étoit d'autant plus critique, que le temps ne lui permettoit point de prendre les mesures nécessaires pour assurer ses intérêts. Il s'adressa aux aventuriers Anglois originels, & s'efforça, par des concessions & des promesses, de les détacher de Strongbow, & de les attacher à sa personne & à son service. Pour dédommager Fitz-Stephen

Girald. Camb.

de ce qu'il lui avoit ôté, il lui céda un diſtrict conſidérable dans les environs de Dublin à titre de fief, avec redevance de le ſervir dans ſes guerres, & confia le Gouvernement des villes maritimes à ceux de ſes ſujets dans leſquels il avoit le plus de confiance; il donna celui de Waterford à Humphroy de Bohun, Robert Fitz-Bernard & Hughes de Gundville, avec un train de vingt Chevaliers; celui de Wexford à William, Fitz-Andelm, Philippe de Haſtings & Philippe de Braoſa, avec le même nombre d'Officiers. Il céda, avant de partir de Dublin, à Hughes de Lacy tout le territoire de Meath qu'il lui avoit promis, où il n'y avoit aucune Place forte, & qui n'exigeoit par conſéquent aucune réſerve de ſa part, à titre de fief, moyennant la redevance de cinquante Chevaliers, ainſi que Murchard Hu-Melaghlin & d'autres en avoient joui. Il établit auſſi un Vice-Roi à Dublin, avec une garde de vingt Chevaliers. Il lui donna pour coadjuteurs, Robert Fitz-Stephen, & Maurice Fitz-Gerald, avec la même garde; de maniere que ces

Regan.

Pat. 20. Henr. II.

aventuriers & quelques autres furent obligés de rester à Dublin sous l'inspection de Lacy, dans qui Henri avoit beaucoup de confiance. Il assigna, dans le voisinage de ces villes, des terres pour l'entretien des Chevaliers & des soldats. Il fit bâtir un château à Dublin, & des forteresses dans d'autres endroits convenables; & persuadé des avantages que pouvoient lui procurer la valeur & l'activité des autres aventuriers, il acquiesça à la demande de Jean de Courcy, Baron distingué par son génie entreprenant & ses talents militaires, & lui céda toute la Province d'Ulster, au cas qu'il pût en faire la conquête.

Regan. Girald. Camb.

Regan.

Ayant fait ces dispositions en Irlande, autant que le court espace de trois semaines pût le lui permettre, Henri s'occupa d'objets plus pressants & plus importants. En cédant ces vastes districts à ceux de ses Nobles, dont il avoit le plus à craindre, il prit les mêmes mesures qu'avoit prises Guillaume-le-Conquérant pour étendre ses conquêtes sur les frontieres de l'Angleterre. C'étoit une

methode exellente pour faire des conquêtes & ménager les revenus de la Couronne, mais non point pour maintenir la paix dans un Pays conquis, ni pour calmer la jalousie d'un Prince que la connoissance qu'il avoit des hommes avoit rendu méfiant & soupçonneux. On peut attribuer les maux qu'éprouva l'Irlande pendant plusieurs siecles, à cette fatale interruption des progrès d'Henry. La folie, l'insolence, l'injustice, la bassesse & l'ingratitude de ses ennemis publics & cachés, lui firent abandonner une entreprise digne de ses talents & de sa capacité. Il s'embarqua à Wexford le jour de Pâques, & fut descendre à Pembrokeshire, où le premier soin de ce Prince, qui avoit encouru la disgrace de l'Eglise, fut d'aller à pied à la Cathédrale de St. David, & d'y faire ses dévotions avec une ostentation de piété & d'humilité. Il se rendit de-là en Normandie avec son fils aîné, dont il connoissoit les intrigues secretes, pour conférer avec les Cardinaux dont j'ai parlé ci-dessus. Leurs propositions furent si hautaines & si exorbitan-

A. D. 1173. Girald. Camb.

Hoveden.

tes, qu'Henri rompit l'assemblée, leur disant que ses affaires le rappelloient en Irlande, & qu'ils pouvoient exécuter leur commission comme ils le jugeroient à propos. Cette réponse d'Henri produisit un autre congrès & une autre traité, dont les conditions furent plus raisonnables & moins injurieuses. Après qu'on fut convenu des articles, qu'on eut accepté les soumissions du Roi, & qu'on lui eut accordé son absolution, le Pape Alexandre scella sa réconciliation en lui confirmant la souveraineté de l'Irlande qu'Adrien lui avoit accordée. Il confirme par ce Bref les actes de son prédécesseur & la donation que le feu Pape avoit faite à Henri du Royaume d'Irlande, se réservant le dénier de St. Pierre, & à condition qu'il policera les naturels du Pays, & qu'il réformera les abus qui se sont introduits dans l'Eglise.

Brompton.

CHAPITRE IV.

Dispositions des Chefs Irlandois. — Mariage & mort de Quiny. — Lacy s'abouche avec O'Ruarc. — Mort d'O'-Ruarc. — Les fils d'Henri se révoltent, & tout le Royaume suit leur exemple. — Strongbow est rappellé d'Irlande. — Révolte des Seigneurs Irlandois. — Les troupes du Roi se mutinent. — Jalousies mutuelles d'Hervey & de Raymond. — Strongbow est nommé Vice-Roi. — Il donne le commandement de l'armée à Raymond. — Ses succès. — Il se retire très-mécontent. — Expédition à Munster. — Défaite des Ostmens. — Raymond est rappellé. — Révolte & massacre à Waterford. — Raymond épouse la sœur du Comte de Strongbow. — Sac de Meath par Roderic. — Sa retraite. — Prise de Limerick. — Soumission & traité de Roderic. — Mountmorres donne l'allarme à Henri. — Donne ordre à Raymond de l'accompagner. — Il se dispose à partir. — O'Brien assiege Limerick. — Raymond marche contre lui. — Ses

succès à Thomond & à Desmond. — Mort de Strongbow. — Perfidie d'O'-Brien. — Observation généreuse du Roi Henri. — Caractere de Strongbow, suivant les Annalistes Irlandois & Giraldus. — Raymond & Fitz-Andelm, Gouverneurs en chef. — Arrivée du Légat Vivien. — On publie les Bulles d'Adrien & d'Alexandre. — Caractere & conduite de Fitz-Andelm. — Expédition de De Courcy dans la Province d'Ulster. — Ses exploits. — L'invasion de Connaught par Cogan, infructueuse. — Divisions des Chefs Irlandois. — Etat déplorable de l'Isle.

A. D. 1173. HENRI, à son départ, comme Davies l'observe fort bien, ne laissa pas plus de sujets fideles en Irlande, qu'il n'en avoit trouvé en y arrivant. Les Chefs Irlandois, qui s'étoient rendus ses vassaux avec tant de légéreté & d'indifférence, ne lui demeurerent soumis qu'autant que la crainte & la néceffité les y obligerent; mais comme l'impression qu'avoient faite sur eux la puissance & la grandeur de leur nouveau Souverain, duroit encore, que leurs querelles & leurs jalousies

continuoient, & que les Colons Anglois ne témoignoient aucun desir d'étendre leurs conquêtes, les territoires des nouveaux aventuriers ne furent point inquiétés, & conserverent une apparence de paix & de sécurité. Strongbow se rendit à Ferns pour y célébrer le mariage de sa fille avec Robert de Quiny, un des Gentils-Hommes qui avoient servi dans la guerre d'Irlande. Il le créa Connétable & Porte-Etendard de Leinster, & lui céda quantité de terres. Quiny ne jouit pas long-temps de ces honneurs & de cette dignité; car le Comte ayant été obligé, quelque temps après, de marcher à Ofally pour exiger le tribut qu'un vassal refusoit de payer, son arriere-garde fut attaquée, & le Porte-Etendard & quelques autres furent tués dans le premier choc. Girald. Regan.

Lacy, en conséquence de la derniere concession qu'il avoit obtenue, fit dans Meath les dispositions nécessaires pour s'assurer la soumission de cette Province. Il partagea ses terres à ses amis & à ses adhérents, pour rendre la colonie Angloise plus puissante, & fit construire plusieurs forts Ibid.

pour contenir les habitants dans leur devoir. Henri permit à quelques naturels, distingués par leur naissance, de résider dans les Provinces qu'on lui avoit cédées ou qu'il avoit conquises, & de conserver une partie de leurs anciennes possessions, moyennant un tribut qu'ils payeroient à la Couronne comme feudataires, sans être soumis aux loix d'Angleterre. Quelques descendants de la famille de Mac-Murchad, & quelques autres Chefs inférieurs, résiderent pendant plusieurs siecles à Leinster, comme tributaires du Roi d'Angleterre, & gouvernerent leurs différentes tribus selon leurs anciennes institutions. C'est ce que Finglas nous apprend dans son *Abrégé de l'Histoire d'Irlande*, & son témoignage est confirmé par la teneur de l'Histoire, & par quantité d'actes publics. De même, nonobstant la cession que fit Henri de Meath à Hughes de Lacy, O'Ruarc de Breffney continua de jouir de la partie orientale de cette Province, en vertu de la convention qu'il avoit faite avec Roderic. Ce Chef, violent & orgueilleux, jaloux

des acquisitions que les Anglois faisoient dans Meath, se plaignit du tort que ces nouveaux colons causoient à ses intérêts. Il se rendit à Dublin pour obtenir satisfaction de Lacy; mais leurs prétentions ayant été discutées de part & d'autre sans pouvoir en venir à un accommodement final, on fixa un jour pour une autre conférence sur la montagne de Taragh. Les anciens Irlandois avoient coutume de terminer les différends qui survenoient entr'eux, dans des assemblées que tenoient leurs Chefs à quelque distance de leurs résidences respectives, ou sur quelque éminence, où ils n'avoient aucune trahison à craindre. Les Historiens Anglois rapportent que la nuit qui précéda cette conférence, Griffith, neveu de Maurice Fitz-Gerald, crut voir en songe plusieurs sangliers qui se jettoient sur Lacy & son oncle, & qu'un d'entr'eux, plus furieux que les autres, les auroient mis en pieces, s'il n'avoit eu le bonheur de le tuer: qu'effrayé de ce songe, il voulut le détourner de se rendre à cette conférence; mais que Lacy se mo-

Girald.

qua de sa crédulité & de sa superstition. Il ne falloit cependant ni vision, ni songe, pour appréhender des entrevues qui ne se passoient presque jamais sans effusion de sang, & auxquelles les deux partis assistoient armés pour se mettre à couvert des violences de leurs antagonistes. Les Chefs se rendirent à l'endroit marqué; & après être convenus réciproquement d'agir de concert, & de ne commettre aucun acte d'hostilité, ils renvoyerent leur suite, & ne garderent avec eux qu'un petit nombre de personnes affidées. Griffith étoit tellement frappé de son songe, qu'il choisit, parmi ses collegues, sept hommes d'une valeur éprouvée, qu'il posta le plus près qu'il put du lieu de l'entrevue, pour qu'ils pussent le secourir en cas de besoin. Ils firent, pour s'amuser, un tournoi. Lacy & Fitz-Gerald d'un côté, & le Chef Irlandois de l'autre, conférerent ensemble sans pouvoir s'accorder. O'-Ruarc s'étant retiré, sous prétexte de quelque besoin, donna le signal à son parti, qui le suivit à l'instant sur la montagne. Fitz-Gerald mit l'épée

pée à la main ; mais à peine eut-il crié à Lacy de ſe défendre, qu'O'Ruarc fondit ſur lui avec ſa hache d'armes. Son interprete ſe mit entre deux pour parer le coup, & fut tué ſur la place. Lacy fut renverſé deux fois par terre, & auroit infailliblement péri, ſi Fitz-Gerald ne l'eût ſecouru ; le parti Anglois accourut dans ces entrefaites, & repouſſa les aggreſſeurs. O'-Ruarc fut tué par Griffith pendant qu'il montoit à cheval. Ses trois Ecuyers eurent le même ſort, & l'on fit un carnage affreux parmi ſes troupes. La circonſtance de ce ſonge, & le détail minucieux avec lequel cet événement eſt rapporté, donnent lieu de ſoupçonner que les Anglois furent les aggreſſeurs, & qu'ils n'ont rien négligé pour aggraver la mauvaiſe conduite des Irlandois. Quoi qu'il en ſoit, cet événement fut favorable à Lacy, en ce qu'il le délivra d'un rival dangereux. On regarda O'Ruarc comme un traître & un rebelle, & l'on envoya ſa tête au Roi, qui étoit pour lors en Angleterre.

De pareils incidents, quelque apparence plauſible qu'on ait voulu leur

donner, déplurent extrêmement aux naturels d'Irlande. Ils accuserent à leur tour les étrangers de trahison, & il ne se passa point de jour qu'ils ne se plaignissent de leur injustice, de leur cruauté & de leur tyrannie. Ces plaintes pouvoient être fondées dans quelques cas; car plusieurs Chefs Anglois étoient hautains, indigents, & avides d'argent; mais soit qu'elles fussent fondées ou non, elles servirent à augmenter la haine que les habitants avoient conçue pour les Anglois; & la situation critique dans laquelle se trouvoit Henri, fournit une occasion à ces insulaires orgueilleux & turbulents de la manifester.

Hume. Rapin. L'esprit & la dextérité avec laquelle ce Prince termina son démêlé avec le Pape, paroissoient affermir sa puissance & sa prospérité. Une famille nombreuse donnoit également du lustre & de l'autorité à sa Couronne. La précaution qu'il prit, en établissant les différentes branches de sa famille, sembloit devoir prévenir toute jalousie parmi les freres, & perpétuer la grandeur de la branche Royale. Il avoit fait couronner Henri, son

fils aîné, comme son successeur au Royaume d'Angleterre, au Duché de Normandie, & aux Comtés d'Anjou, de Maine & de Touraine. Il avoit assigné à Richard & à Geoffroy leurs domaines respectifs; & l'Irlande devoit probablement être l'appanage de Jean son quatrieme fils, quoiqu'il n'eût point encore déclaré ses intentions là-dessus. Il avoit aussi négocié un mariage en faveur de ce dernier Prince, avec Adélaïde, fille du Comte de Savoye & de Maurienne, laquelle devoit recevoir en dot plusieurs domaines considérables dans le Piémont, la Savoye, la Bresse & le Dauphiné: mais cette exaltation de sa famille excita la jalousie & l'envie de ses voisins; & ces mêmes fils, dont il s'étoit efforcé d'établir la fortune, furent ceux-là mêmes qui troublerent son Gouvernement, & qui lui causerent mille chagrins dans sa vieillesse.

Pour cimenter son accommodement avec le Roi de France, Henri avoit consenti que l'on renouvellât la cérémonie du couronnement de son fils aîné & de son épouse Marguerite

Princesse de France, & qu'il fût rendre visite à son beau-pere à Paris ; & ce dernier profita de cette occasion pour enflammer l'ambition du jeune Henri. Quoique ce fût la coutume en France, depuis l'avénement de la branche Capétienne, de couronner le fils du vivant de son pere, sans qu'il participât à la Royauté, cependant Louis s'efforça de persuader à son gendre qu'il avoit un droit légitime à la Souveraineté, & l'engagea à exiger de son pere, lorsqu'il seroit de retour en Angleterre, qu'il lui cédât, ou la Couronne d'Angleterre, ou le Duché de Normandie. Le pere rejetta cette proposition extravagante ; le Prince lui témoigna son mécontentement dans des termes peu respectueux, & retourna clandestinement à Paris, où le Monarque François le protégea, & appuya sa demande.

Cet événement ne fut pas le seul qui surprit & effraya Henri, à cause des suites funestes qu'il pouvoit avoir ; de nouveaux malheurs mirent sa confiance à l'épreuve. Eléonor, son épouse, outrée de ses infidélités, profita de cette occasion pour s'en

venger, & perſuada à Richard & à Geoffroy qu'ils avoient droit d'exiger que leur pere les mît en poſſeſſion des domaines qu'il leur avoit aſſignés. Elle les engagea même à ſe retirer en France, où elle ſe propoſoit de les ſuivre déguiſée en homme, lorſqu'Henri, qui avoit eu connoiſſance de ſon deſſein, la fit arrêter & conduire en priſon. Louis avoit formé le complot de ces Princes; il l'appuya ouvertement, & les Princes ne rougirent point d'épouſer une querelle auſſi oppoſée aux loix de la nature. Les Barons, laſſés de la vigilance du Gouvernement, aimerent mieux être gouvernés par des jeunes Princes qui ignoroient les affaires publiques, & dont la prodigalité répondoit à la négligence de leur conduite. Comme le Roi avoit aſſuré à ſes fils la ſucceſſion des différentes Provinces de ſes Etats, les Nobles ne craignirent point de s'attacher à ceux qu'ils ſavoient devoir être un jour leurs Souverains. Ces motifs engagerent pluſieurs nobles Normands à s'attacher à ſon fils Henri. Les Barons Bretons & Gaſcons

épouserent la querelle de Richard & de Geoffroy. Le mécontentement dèvint général en Angleterre. Les Comtes de Leicester & de Chester en particulier, déclarerent ouvertement la guerre au Roi. Les Comtes de Flandre, de Boulogne, de Blois & d'Eu, jaloux de la puissance d'Henri, & flattés par les promesses que leur firent les Princes, se liguerent avec le Roi de France. Guillaume, Roi d'Ecosse, se joignit aux confédérés, de maniere qu'Henri vit l'orage de la guerre & de la révolte s'élever dans tous les cantons de ses vastes domaines. Il avoit déja engagé le Pape à excommunier les Princes rebelles & leurs adhérents; mais il crut cependant devoir s'en rapporter à son courage & à son activité, persuadé que c'étoit la ressource la plus efficace qu'il pût employer. Il employa les trésors qu'il avoit eu la prudence d'épargner, à lever vingt mille de ces hommes mercenaires qu'on appelle Brabançons, dont la profession est de combattre pour le Prince qui veut les mettre à sa solde. Il retira quelques-unes des garnisons

qu'il avoit laissées en Irlande, & il rappella les Barons & les Commandants qui étoient dans ce Pays. Le Comte Richard fut le trouver en Normandie avec tant d'empressement & de zele, qu'Henri, convaincu de son attachement, lui confia le Gouvernement de Gisors.

Les Chefs Irlandois apprirent la confédération qui s'étoit formée contre Henri, avec une joie indicible; & le Comte Richard & les autres Seigneurs Anglois ne furent pas plutôt partis, qu'ils désavouerent les dernieres soumissions qu'ils avoient faites, & déclarerent ouvertement le dessein qu'ils avoient de se venger de leurs usurpateurs. L'armée Angloise, qui étoit fort affoiblie, se mutina. Le Roi en avoit confié le commandement à Hervey de Mountmorres, & lui avoit donné Raymond-le-Gros pour second; mais ces Chefs n'étoient point aussi unis que l'exigeoit l'intérêt commun. Hervey étoit orgueilleux, jaloux de son autorité, & ne pouvoit souffrir aucun rival. Il poussoit la sévérité de la discipline jusqu'à empêcher ses sol- Girald.

dats de butiner, quoiqu'ils crussent être en droit de le faire pour suppléer au défaut de leur paye. Raymond, au contraire, étoit plus affable & plus indulgent pour les passions & les besoins de ses soldats. Il veilloit avec soin à leur bien-être & à leur sûreté; il excusoit leurs fautes, & il affectoit plutôt de paroître leur compagnon que leur Chef. Il n'étoit recherché ni pour sa table, ni pour ses habits, & partageoit avec eux les travaux inséparables de la profession des armes. Il étoit par conséquent plus aimé, & ses manieres populaires augmentoient l'envie que l'on avoit conçue contre Mountmorres. Leur jalousie mutuelle les empêcha de s'opposer à cet esprit de révolte qui s'étoit glissé parmi les Princes Irlandois, & qui seroit devenue funeste aux intérêts de l'Angleterre, si Henri n'y eût apporté un prompt remede. Il ordonna au Comte de Strongbow de l'accompagner à Rouen, & lui communiqua l'intention qu'il avoit de lui confier le soin des affaires d'Irlande. Le Comte lui témoigna le desir qu'il avoit

de le servir; mais il lui fit observer qu'il avoit déja éprouvé l'envie & la malignité de ses ennemis cachés; & que s'il paroissoit en Irlande en qualité de Vice-Roi, ils ne manqueroient pas de recommencer leurs trames insidieuses, & de blâmer sa conduite. Il le pria de vouloir lui donner un collegue, & lui proposa Raymond comme un homme d'une capacité & d'une fidélité éprouvée, & qui étoit extrêmement aimé des soldats. Henri lui répondit, avec un air de confiance qui étoit l'effet de sa situation actuelle, qu'il consentoit qu'il employât Raymond comme il jugeroit à propos, non point en qualité de collegue, mais sur le pied de coadjuteur; qu'il s'en rapportoit entiérement au Comte, & qu'il le laissoit le maître de conduire les affaires à son gré. Pour récompenser ses services & exciter son zele, il lui donna la ville de Wexford & un fort qu'il avoit fait bâtir à Wicklow, & le renvoya en l'assurant de sa protection.

Le Comte débarqua à Dublin, & fut reçu avec tout le respect que mé- Regan.

ritoit la commission dont il étoit chargé. Il signifia aux habitants que la volonté du Roi étoit que Robert Fitz-Bernard s'embarquât aussi-tôt avec la garnison de Waterford, pour l'aller joindre en Normandie; & que Robert Fitz-Stephen & Maurice de Pendergast, le servissent en Angleterre, & se chargeassent de la garde de Dublin, de Waterford & de sa ville de Wexford. Hughes de Lacy & Milo de Cogan eurent ordre de retourner en Angleterre pour y servir le Roi. Les forces de Strongbow se trouvant par-là considérablement affoiblies, le mécontentement des troupes éclata au point qu'elles se plaignirent hautement de la conduite de son oncle Mountmorres. Les soldats se présenterent en corps devant le Comte, & le prierent
Girald. de leur donner Raymond le Gros pour Général, le menaçant, s'il ne le faisoit point, de retourner chez eux, & d'entrer au service des Princes Irlandois qui avoient pris les armes, & qui étoient à la veille de commencer leurs hostilités. Strongbow connoissoit trop son état, pour se refuser à leur demande, toute info-

lente qu'elle étoit, & pour ne pas leur donner le Général qu'ils demandoient; mais il jugea à propos de les employer dans quelque expédition qui pût leur procurer du butin, & suppléer à leur paye qu'il avoit eu l'imprudence de dissiper. Il donna **A. D. 1174.** donc ordre à Raymond de se rendre à Ofally, pour châtier la défection de quelques petits Chefs de ce district. Il courut & ravagea le Pays sans la moindre résistance; & s'étant rendu avec son butin à Lismore, il commit les mêmes déprédations dans cette ville & dans les environs. Il retourna sur la côte; & ayant trouvé quelques vaisseaux à l'ancre, il fit charger dessus le butin qu'il avoit fait, pour le transporter à Waterford. Le vent les ayant empêchés de partir, les habitants de Cork, qui étoient instruits de ce qui se passoit, formerent le dessein de détruire cette petite flotte. Macarthy de Desmond étoit rentré dans cette ville aussi-tôt après qu'Henri en eut retiré la garnison; & les habitants voulant témoigner leur zele contre ses ennemis, équiperent trente barques,

ques, & attaquerent avec une fureur indicible le détachement Anglois qui étoit à l'ancre. Ils soutinrent cette attaque imprévue avec beaucoup de courage; & leur Commandant ayant été tué par un Gallois, la victoire se décida en faveur des Anglois. Ils prirent huit vaisseaux à l'ennemi, & retournerent en triomphe au lieu de leur destination. Raymond ayant eu avis de cette action, accourut au secours de son parti avec un petit corps d'élite, composé de vingt Chevaliers & de soixante Cavaliers, & fut attaqué par le Prince de Desmond qui s'étoit pareillement mis en marche pour soutenir ses vassaux de Cork; mais le Chef Irlandois fut obligé de se retirer; & Raymond, après avoir inutilement tenté de lui couper la retraite, & de lui enlever le butin qu'il avoit fait, retourna à Waterford avec toute la pompe d'un Général qui vient de remporter la victoire sur son ennemi.

Ces exploits, tout légers qu'ils étoient, confirmerent l'opinion que les soldats avoient conçue de leur nouveau Général, suppléerent à leurs

besoins actuels, & parurent leur promettre des succès plus importants. Il paroît que Raymond ne négligea rien pour faire valoir ses services. Les soldats l'aimoient, & il résolut de profiter de cet avantage. Il avoit conçu une passion violente pour Basilie, sœur du Comte Richard, & il saisit cette occasion pour la demander en mariage avec les charges de Connétable & de Porte-étendard de Leinster, pendant la minorité d'une fille de Robert de Quiny, le feu gendre de Strongbow. Le Comte, qui probablement étoit jaloux du crédit & de l'autorité que ce Seigneur acquéroit tous les jours, reçut sa proposition avec une froideur & une réserve qui lui firent sentir qu'il ne la goûtoit point. Raymond, outré de son refus, se rendit sur le champ dans les Galles, sous prétexte de prendre possession de quelques terres qui lui étoient dévolues par la mort de son pere; sur quoi Hervey de Mountmorres reprit le commandement de l'armée. Regan.

Hervey, jaloux de la gloire que son rival avoit acquise, & fâché du Gi: ald.

tort qu'elle faisoit à sa réputation, résolut de tenter quelque expédition qui pût lui faire recouver l'amitié des soldats, & le mettre de pair avec Raymond. Il représenta au Comte de Strongbow la nécessité dont il étoit d'étouffer promptement l'esprit de révolte qui animoit les Princes Irlandois; & que les dispositions qu'on avoit faites dans Meath, formant une barriere efficace contre les entreprises du Roi de Connaught, il lui conseilloit de diriger toutes ses forces contre les insurgents de Munster, de punir leur révolte, de les faire rentrer dans leur devoir, & d'intimider par-là ceux qui étoient aussi mal-intentionnés qu'eux, mais qui n'avoient pas encore osé commencer leurs hostilités. Le Comte, dont l'esprit étoit plus propre à adopter & à exécuter un projet qu'à former un plan suivi d'opérations, céda à ses instances, & se rendit avec Mountmorres à Cashel, à la tête d'un gros corps de troupes. Après qu'on les eut passées en revue, & qu'on se fut mis au fait de la position & de la force de l'ennemi, Hervey lui conseilla, pour

donner plus de poids à son armement, d'envoyer ses ordres à Dublin, pour que les Ostmens, qui étoient au service des Anglois, & qui composoient la plus grande partie de la garnison, vinssent le joindre sans délai. Les ennemis ayant eu avis de la marche de ce détachement, O'Brien de Thomond, Capitaine brave & expérimenté, & ennemi implacable des Anglois, résolut de lui couper le chemin, persuadé que c'étoit le moyen le plus efficace pour affoiblir & intimider l'ennemi. Il laissa avancer les Ostmens jusqu'à Thurles; mais ils ne furent pas plutôt campés, qu'il tomba sur eux à l'improviste, & les défit avec d'autant plus de facilité, qu'ils ne s'attendoient point à une pareille attaque. Quatre cents hommes du détachement avec leurs quatre Commandants en chef, furent tués sur le champ de bataille; & pour compléter le triomphe d'O'Brien, le Comte Richard n'eut pas plutôt appris ce malheur, qu'il s'enfuit à vauderoute, & fut s'enfermer dans Waterford.

Ann. Ult. MSS.

Cette défaite des Anglois, que la renommée grossit & représenta com-

me une victoire décisive qu'on venoit de remporter sur Strongbow & ses alliés (*), fut comme un signal à la vue duquel les Irlandois mal-intentionnés prirent les armes.

Plusieurs Chefs de Leinster, qui avoient fait leurs soumissions à Henri, & s'étoient voués à son service, désavouerent ouvertement l'engagement qu'ils avoient contracté. Donald Kevanagh même, fils du feu Roi Dermod, qui étoit jusqu'alors demeuré attaché aux Anglois, lors même qu'ils s'étoient trouvés dans la plus grande détresse, se déclara contre eux, & fit valoir ses prétentions sur le Royaume de Leinster,

(*) Les Annalistes Irlandois assurent que Roderic ayant appris que Strongbow marchoit à Munster, il se rendit à Ormond à la tête de son armée pour lui disputer le passage ; ce qui obligea les Généraux Anglois à faire venir un renfort de Dublin. Qu'étant arrivé, Strongbow conduisit son armée dans la plaine de Durlus, & attaqua O'Brien & Dal-cais, l'armée de Jer-Connaught, & celle de Gil-Muiredhy, laquelle étoit commandée par Connor Moenmoy, fils de Roderic, & qu'il fut battu avec perte de sept cents (ou dix-sept cents) hommes. *Ann. Lagen. MSS.*

pendant que Roderic, de ſon côté, travailloit à liguer les Princes d'Ulſter, les Seigneurs natifs de Meath, & d'autres Chefs, contre leur ennemi commun. Regan.

Strongbow, qui connoiſſoit le caractere inconſtant des Irlandois, comprit le danger qu'il y avoit de ſe tenir ſur la défenſive, au-lieu d'aller chercher l'ennemi ſur ſes terres, & craignit que ſes ſoldats ne ſe mutinaſſent de nouveau. Il envoya donc prier Raymond, qui s'étoit retiré, comme je l'ai dit ci-deſſus, dans les Galles, de retourner en Irlande avec le plus de forces qu'il pourroit, lui promettant d'acquieſcer à la demande qu'il lui avoit faite. Une pareille priere ne pouvoit que flatter Raymond. On le rappelloit pour tirer ſes compatriotes de la détreſſe dans laquelle ſon rival les avoit plongés; ils le regardoient comme leur derniere reſſource dans toutes les circonſtances fâcheuſes; & le Comte, qui avoit eu l'orgueil de lui refuſer ſa fille, étoit maintenant le premier à le prier de l'accepter. Il fit ſes préparatifs avec toute la joie & la

Ann. MSS.

Regan.

Girald.

promptitude qu'on devoit attendre d'un homme animé par l'amour, l'ambition & l'orgueil; & ayant raſſemblé trente Officiers de ſes parents, cent Cavaliers & trois cents Archers dans les Galles, il s'embarqua avec eux ſur vingt vaiſſeaux de tranſport, & prit la route de Waterford.

Giraldus prétend que Raymond ne pouvoit arriver dans une conjonɛture plus critique. Les habitants de Waterford, naturellement ennemis des Anglois, provoqués par leurs oppreſſions, & encouragés par leur foibleſſe & la détreſſe dans laquelle ils ſe trouvoient, formerent, dit-on, le projet de ſe délivrer de leurs maîtres par un maſſacre général; mais heureuſement pour eux, la flotte de Raymond entra dans le port, & en ſuſpendit l'exécution. On ignore s'ils étoient aſſez hardis & aſſez forts pour former un pareil projet contre une armée auſſi conſidérable & auſſi formidable pour eux; mais il eſt certain qu'ils conſervoient pour les Anglois une averſion & une animoſité implacable, & qu'ils n'attendoient

qu'une occaſion favorable pour la faire éclater. Raymond & le Comte Richard convinrent, dès leur premiere entrevue, de marcher ſans délai à Wexford, pour étouffer probablement l'eſprit de révolte qui s'étoit manifeſté dans Leinſter. La garniſon de Waterford, ne ſe méfiant d'aucune violence ni d'aucune trahiſon dans l'enceinte de ſes murailles, agiſſoit avec la confiance qu'ont des gens qui vivent avec des amis & des alliés, & favoriſa par cette conduite les deſſeins de ſes ennemis cachés. Celui qui la commandoit ayant voulu traverſer la Sure dans une petite barque, fut aſſaſſiné avec ceux qui l'accompagnoient, par les mariniers. Les habitants ne l'eurent pas plutôt appris, qu'ils attaquerent les Anglois qu'ils trouverent déſarmés, & les maſſacrerent impitoyablement, ſans diſtinguer ni l'âge, ni le ſexe, ni la condition. Ceux de la garniſon qui eurent le temps de prendre les armes, furent joindre leurs camarades dans la citadelle qu'on appelloit la Tour de Reginald, & ſe défendirent avec tant de conduite &

de courage, que les assiégeants furent obligés de sortir de la Ville, & de demander la paix dans les termes les plus soumis. Ils alléguerent tous les prétextes qu'ils purent imaginer pour justifier la barbarie qu'ils venoient de commettre, & accepterent aveuglément toutes les conditions qu'on leur imposa.

Dans ces entrefaites, Wexford devint une scene de joie & de réjouissance. Basilie, sœur du Comte de Strongbow, s'y rendit de Dublin avec un cortege magnifique, & épousa solemnellement Raymond, à qui elle apporta en dot plusieurs terres considérables, indépendamment de la charge de Connétable & Porte-étendard de Leinster, dont il fut revêtu. Pendant qu'on célébroit les noces, on apprit que Roderic, à la tête d'une armée formidable, avoit passé la Shannon, étoit entré dans la Province de Meath, ou Hughes Tyrrel commandoit pendant l'absence de Lacy, en avoit chassé les colons Anglois, dévasté leurs établissements, obligé Tyrrel à abandonner les forts qu'on venoit de cons-

truire, & les avoit brûlés jusqu'aux fondements, & qu'on s'étoit ressenti de la fureur de cette incursion jusqu'aux portes de Dublin. L'occasion étoit trop pressante pour être susceptible de délai; de sorte que le matin même que l'on célébra le mariage, le nouvel époux fut obligé d'endosser les armes. Il conduisit ses troupes à Dublin, dans le dessein d'attaquer les usurpateurs; mais les Chefs Irlandois, animés par les mouvements subits & passagers de leur passion, plutôt que par l'amour du bien public, se contenterent de dévaster la Province de Meath, & ne pousserent pas plus loin leurs hostilités. Roderic, chef de ce corps indiscipliné & désuni, fut lui-même obligé de retourner dans sa Province, & laissa à l'ennemi le temps de réparer le dégât qu'il avoit fait. Le Comte & Raymond arriverent assez à temps pour précipiter la fuite de quelques détachements Irlandois, tomberent sur leur arriere-garde, & leur tuerent cent & cinquante hommes. On rétablit les colonies de Meath; & l'on chargea Tyrrel de rebâ- Regan.

tir les forts que les Irlandois avoient détruits.

Ce succès, joint à la mort de Donald Kevanagh, qui fut tué dans un combat avec un parti de ses compatriotes qui étoit au service d'Angleterre, rallentit l'esprit de mécontentement qui régnoit dans Leinster, & rétablit une apparence d'ordre & de tranquillité dans les territoires Anglois, ce qui donna au Comte Richard le loisir de veiller aux affaires de Munster, & de prendre les mesures nécessaires pour soumettre le Prince de Thomond, qui s'étoit emparé de Limerick, d'où il continuoit d'insulter à la puissance des Anglois. Raymond assiégea Limerick, & marcha avec un corps d'environ six cents hommes, contre ce Prince rebelle. Il arriva sans opposition sur les bords de la Shannon, qui entoure la ville; mais on avoit rompu les ponts, & la rapidité du courant l'empêcha de pousser plus avant. Deux Chevaliers plus hardis que les autres se hasarderent à passer la riviere dans un endroit où elle étoit guéable, & ils vinrent à bout de le faire; mais com-

Girald.

me ils s'en retournoient pour animer leurs camarades à ſuivre leur exemple, il y en eut un qui ſe noya. Un troiſieme paſſa heureuſement; mais n'ayant point été ſoutenu, il ſe trouva en bute aux traits de l'ennemi. Raymond s'étant mis à la tête des troupes, pouſſa ſon cheval à travers la riviere; & ſes ſoldats encouragés par ſon exemple, gagnerent la rive oppoſée, & ne perdirent que deux hommes. L'ennemi, qui s'étoit avancé pour s'oppoſer à leur paſſage, fut tellement étonné de leur intrépidité, qu'il s'enfuit à toute bride ſans avoir tiré un ſeul coup. Les Anglois s'étant mis à leur trouſſe, en firent un carnage horrible, & ſe rendirent maîtres de la Ville ſans éprouver la moindre réſiſtance. Les ſoldats y firent un butin conſidérable, & le ſuccès de cette entrepriſe augmenta la réputation de leur Général favori.

Cependant, Roderic, convaincu par une expérience réitérée de l'inſtabilité & de la perfidie des Chefs ſubalternes, & de l'inutilité dont lui étoit une armée compoſée de ſimples vaſſaux, ne jugea pas à propos

de résister plus long-temps, & résolut, par sa soumission, de garantir au moins sa Province des déprédations d'un ennemi irrité & victorieux. Il n'oublia cependant point sa dignité jusqu'à s'adresser au Comte de Strongbow, & il voulut traiter immédiatement avec le Roi d'Angleterre. Ce Monarque étoit venu à bout par sa capacité & son courage extraordinaire, de faire échouer les entreprises des ennemis qu'il avoit dans le continent. Les rebelles d'Angleterre étoient rentrés dans leur devoir; ses fils étoient soumis; le Roi d'Ecosse avoit été battu, fait prisonnier, & obligé d'acheter sa liberté aux dépens de l'ancienne indépendance de sa Couronne; & Henri, paisible possesseur du Royaume d'Angleterre, formoit des plans de législation pour augmenter & perpétuer le bonheur de son Royaume, lorsque les trois députés de Roderic, savoir, Catholicus, Archevêque de Tuam, l'Abbé de St. Brandan, & maître Laurent, comme on l'appelle, Chancelier du Roi de Connaught, vinrent le trouver à Windsor.

Les

Les conditions du traité existent encore, & montrent quelles étoient les idées de conquêtes qu'Henri s'étoit formées, & l'espece de domination qu'il croyoit lui suffire pour obtenir la souveraineté de l'Irlande. Rymer, vol. I.

Roderic, de son côté, consentit à faire hommage, & à payer tribut, comme vassal, au Roi d'Angleterre, moyennant quoi, Henri promit de lui laisser le Royaume de Connaught, & les autres Provinces & Etats qu'il possédoit, sur le même pied qu'il en avoit joui avant l'arrivée d'Henri en Irlande. Il s'obligea de ne point molester ses vassaux, tant qu'ils payeroient leur tribut, & qu'ils continueroient d'être fideles au Roi d'Angleterre; de les maintenir dans leur obéissance; & au cas qu'ils s'en écartassent, d'employer le secours du Gouvernement d'Angleterre, pour les y faire rentrer. Le tribut annuel consistoit dans le dixieme des cuirs bien conditionnés qu'on tireroit de Connaught & des autres cantons de l'Isle, à l'exception des Contrées qui étoient sous la domination immédiate du Roi d'Angleterre, & de ses Ba-

rons, Dublin & ses dépendances, Meath & ses dépendances, Wexford & tout Leinster, & Waterford & son territoire jusqu'à Dungarvan inclusivement, dans lesquels districts Roderic n'exerceroit aucune autorité. Les Irlandois qui s'étoient enfuis étoient tenus de retourner, & de payer leur tribut, ou de faire le service auquel ils étoient obligés par leur état, au choix de leurs Seigneurs immédiats; & au cas qu'ils le refusassent, Roderic s'obligeoit, à la réquisition de leurs Seigneurs, de les faire retourner. Il devoit prendre, parmi ses vassaux, les ôtages que lui & son Seigneur-lige jugeroient à propos, & les remettre à son Seigneur, selon qu'Henri l'ordonneroit. Ses vassaux devoient fournir tous les ans des faucons & des chiens au Roi d'Angleterre, & ne détenir aucun de ses sujets d'Irlande, qu'autant qu'il leur permettroit de le faire (*).

(*) Lorsque ce traité fut conclu, Henri, pour marque de sa souveraineté, investit un Ecclésiastique Irlandois, nommé Auguste, de l'Æ

Ce traité fut solemnellement ratifié dans une assemblée de Prélats & de Barons laïques, & signé par plusieurs témoins, entr'autres par l'Archevêque de Dublin. Comme Métropolitain de Leinster, il étoit devenu sujet du Roi d'Angleterre, & il fut probablement appellé comme étant obligé d'assister au Conseil du Roi. On observera encore qu'Henri traita avec Roderic, non point comme avec un Prince provincial, mais comme avec un Monarque d'Irlande. Cela conste évidemment par les articles; mais son autorité & ses privileges de Monarque n'étoient proprement que titulaires : ce qui fut cause que les Toparques d'Irlande n'y eurent aucun égard, & les lui disputerent plus d'une fois. Il y en eut même plusieurs qui, en se soumettant à Henri, renoncerent à la souveraineté de Roderic, & refuserent de la reconnoître. Henri feignit de reconnoître sa Hoveden.

vêché de Waterford, qui étoit vacant, & donna ordre aux Archevêques de Dublin & de Cashel de le sacrer. *Hoved. Brompt.*

suprématie (*), pour que sa soumission parût être celle de tous les Princes subordonnés, & constater la souveraineté d'Henri sur toute l'Isle. Mais les marques de cette souveraineté n'étoient qu'un hommage & un tribut, & Roderic conserva tous les autres droits particuliers attachés à la Royauté. Au reste, les loix & le gouvernement d'Angleterre, comme je l'ai observé ci-dessus, n'avoient lieu que dans les Provinces qui appartenoient aux Anglois; & les vassaux Irlandois, établis dans ces districts, n'y étoient point soumis, en tant que sujets du Roi d'Irlande, pourvu qu'ils payassent leur quote-part du tribut, & qu'ils ne prissent point les armes contre celui d'Angleterre.

(*) C'est l'idée que les Annalistes Irlandois ont de ce Traité, comme cela paroît par l'extrait suivant de leurs Annales.

» L'an 1175, le Catholique O'Dubhy fut » envoyé d'Angleterre par l'Impératrice, muni » d'un Traité, par lequel il accordoit la paix » à l'Irlande, & la souveraineté de toute » l'Isle, à Rory O'Connor, & à chaque Roi » provincial une Province en propre, moyen» nant une redevance qu'il s'obligeoit de payer » à Rory ". *Ann. Lagen. MSS.*

Cette soumission de Roderic, & la reconnoissance solemnelle qu'il avoit faite de la souveraineté d'Henri, paroissoient augmenter le crédit des Anglois en Irlande; mais la jalousie & les soupçons que le Roi avoit conçus contre les Barons de son Royaume, les exposa à de nouveaux embarras. Hervey de Mountmorres, en épousant la fille de Maurice Fitz-Gerald, cousin-germain de Raymond, paroissoit avoir contracté une union & une amitié très-intime avec ce Seigneur. (*) Une fille de Strongbow épousa aussi un jeune Seigneur de la Maison de Fitz-Gerald. Maurice luimême, à son retour de Galles, obtint en don le château de Wicklow, & l'ajouta au district qu'Henri lui avoit donné dans Ofally. D'autres Seigneurs obtinrent des terres consi- Girald.

(*) Giraldus prétend que le fils de William Fitz-Gerald épousa la fille du Comte & de la Princesse de Leinster, qui n'avoit que quatre ans; mais tous les Historiens assurent maintenant que cette Demoiselle, qui étoit le seul enfant que Strongbow eût d'Eve, épousa à l'âge de quatorze ans William, Comte de Marshal.

dérables en faveur de la réputation qu'ils avoient acquise ; de sorte que les Lords Anglois sembloient devoir être plus unis que jamais, & également intéressés à conserver leurs établissements. Cependant Giraldus assure qu'Hervey conserva toujours dans son cœur une animosité secrete, & que ce fut la raison pour laquelle il contracta une alliance avec la fille de Fitz-Gerald, pour gagner la confiance de Raymond, & être plus à portée d'épier les desseins & les mesures de son ancien rival. Soit que sa conduite lui parût suspecte, soit que la malice & la jalousie eussent inventé des sujets de plainte contre lui, il envoya secretement ses Emissaires à Henri, qui lui firent le portrait le plus désavantageux de Raymond. Ils assurerent au Roi, que ce Seigneur n'aspiroit à rien moins qu'à obtenir une souveraineté indépendante en Irlande ; que c'étoit la raison pour laquelle il s'étoit rendu si populaire, & qu'il en étoit même venu au point de ne plus cacher ses mauvaises intentions ; qu'il s'étoit emparé de Limerick, & y avoit mis, ainsi que

dans les autres Villes, des garnisons dévouées à son service, qui lui avoient promis, avec serment, de seconder ses vues; que la contagion s'étoit répandue dans toute l'armée, & qu'elle n'attendoit que les ordres de Raymond pour agir contre son Souverain. Ces représentations plausibles de la part d'un Baron qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi, appuyées de la déclaration tumultueuse des troupes en faveur de Raymond, firent leur impression sur un Prince qui s'étoit toujours méfié de la puissance & des succès que les aventuriers avoient eus en Irlande. Il envoya aussi-tôt à Dublin quatre Commissaires, savoir, Robert de Poer, Osbert de Hereford, William Bendeger, & Adam de Germeny, deux desquels eurent ordre de lui amener Raymond, & les deux autres de veiller sur les affaires du Royaume, d'épier la conduite de Strongbow, & de s'instruire des dispositions des autres Seigneurs.

Les Commissaires furent reçus avec le respect qui leur étoit dû. Raymond, qui vit les machinations de son en- Girald. A.D. 1176.

nemi caché, déclara qu'il étoit prêt à obéir à l'ordre de son Souverain, & se disposa à partir; mais il fut retenu pendant quelque temps par les vents contraires. On apprit dans ces entrefaites qu'O'Brien de Thomond, l'ennemi implacable de la puissance Angloise, assiégeoit Limerick; que la garnison que commandoit Meyler de St. David, manquoit de vivres, & étoit à la veille de périr de faim, ou par l'épée de l'ennemi, si l'on tardoit de la secourir.

Cette nouvelle affligea d'autant plus le Comte de Strongbow, qu'il étoit malade, & à la veille de perdre un Officier dans lequel il avoit beaucoup de confiance, & dont il ne pouvoit se passer dans cette conjoncture critique. Il passa néanmoins ses troupes en revue, & se disposa à aller sécourir Limerick, avec tout l'empressement dont il étoit capable; mais les soldats demanderent de nouveau Raymond, refusant de marcher contre O'Brien, à moins que ce Général ne les commandât. On consulta là-dessus les Commissaires du Roi, & ils furent d'avis que l'on suspen-

dît le départ des troupes, & que l'on chargeât Raymond de cette expédition. Il refusa d'abord de le faire; mais le Comte & les Commissaires le presserent si fort, qu'il se rendit à leur priere, ravi dans son cœur d'avoir triomphé de la malignité de son ennemi.

Son armée étoit composée de quatre-vingts Chevaliers, de deux cents Cavaliers & de trois cents Archers, non compris les troupes Irlandoises de Kenselagh & d'Ossory, dont les Chefs se joignirent aux Anglois dans cette occasion, par l'effet de la jalousie & de la haine personnelle qu'ils avoient conçue pour O'Brien. Comme il approchoit de Munster, il apprit que le Prince de Thomond, après avoir levé le siege de Limerick, s'étoit mis en marche pour Cashel, & s'étoit retranché dans un défilé par où les Anglois devoient passer. Il connut bientôt la position de l'ennemi, & qu'il avoit à combattre une armée considérable, défendue par un bon retranchement. Il se disposa à l'attaquer. Les Irlandois voyant paroître l'ennemi, furent d'autant plus Girald.

effrayés, qu'ils virent leurs alliés se présenter à l'assaut, non point avec cette fougue & cette confusion qui leur étoient ordinaires, mais avec tout le sang froid qu'ont des gens accoutumés à la discipline militaire, & qui comptent sur leur courage. Le Prince d'Offory crut devoir représenter aux Anglois la nécessité dans laquelle ils étoient de faire leur devoir. Il leur dit en deux mots qu'il falloit ou vaincre ou périr ; qu'ils n'avoient aucun secours à attendre ; & que s'ils osoient lâcher le pied, lui & ses compatriotes iroient aussitôt joindre l'ennemi. Ils répondirent à ce discours insolent par une attaque, qui, bien que soutenue avec beaucoup de résolution & de courage, ne laissa pas que d'être décisive. Les troupes de Thomond furent chassées de leurs retranchements avec une perte considérable, & les fuyards répandirent la terreur & la consternation dans la Province de Munster. O'Brien, lassé d'une guerre qui lui avoit si mal réussi, résolut de faire la paix, & envoya proposer une entrevue au Général Anglois. Dans ces

entrefaites, Roderic, conformément au traité qu'il avoit fait, fut trouver Raymond, lui remit ſes ôtages, & prêta ſerment de fidélité; de ſorte qu'en un ſeul jour, ce Seigneur eut la gloire de recevoir les ſoumiſſions du Roi de Connaught & du Prince de Thomond, leſquels renouvellerent les engagements qu'ils avoient pris avec le Roi d'Angleterre & ſes ſucceſſeurs, & donnerent des ôtages pour ſûreté de leurs promeſſes.

Une querelle dénaturée qui ſurvint dans la famille de Mac-Arthy, Prince de Deſmond, (ces ſortes de querelles étoient aſſez ordinaires parmi les Princes Irlandois) fournit à Raymond l'occaſion de continuer ſes progrès dans Munſter, & d'augmenter la réputation qu'il avoit acquiſe. Cormac, fils aîné de ce Prince, ſe révolta contre ſon pere, lui enleva ſes Etats, & le fit mettre en priſon. Mac-Arthy, qui avoit prêté ſerment de fidélité au Roi d'Angleterre, ſe plaignit à Raymond, implora ſa protection, & promit de le récompenſer lui & ſes collegues, s'il vouloit le rétablir dans ſes Etats. Les Girald.

Chevaliers Anglois, toujours prêts à se charger de toutes les entreprises qui pouvoient les enrichir, presserent leur Chef de secourir ce Prince sans délai, & il se rendit à leur demande. Ils entrerent dans la Province de Desmond les armes à la main, la pillerent, la saccagerent, & obligerent enfin Cormac à arrêter leurs progrès par une soumission. Son pere fut rétabli dans ses domaines, & punit la bassesse de son fils, en le faisant enfermer dans la même prison dont il venoit de sortir, & le fit mourir peu de temps après. Raymond, par cette expédition, procura non-seulement des vivres à ses troupes & à la garnison de Limerick; mais obtint encore de Mac-Arthy plusieurs terres considérables dans la partie de Desmond appellée Kerry, dont il jouit pendant sa vie, & qu'il transmit à sa postérité.

La joie de ces succès fut troublée par la nouvelle qu'il reçut de la mort du Comte de Strongbow, qui expira à Dublin après une longue maladie occasionnée par une gangrene qui se Ann. MS. mit à son pied. L'inconstance des Irlan-

dois, l'averſion qu'ils conſervoient pour les Anglois, malgré leurs ſoumiſſions ſimulées, & le penchant qu'ils avoient à ſe révolter & à prendre les armes lorſqu'il arrivoit quelque événement extraordinaire, obligerent les Anglois à cacher cette mort, juſqu'à ce qu'ils euſſent raſſemblé les troupes qui étoient cantonnées dans les différentes Provinces du Royaume ; & de peur qu'elle ne ſe divulguât par la lettre que Baſilie écrivit dans cette occaſion à ſon époux, elle lui marqua ſimplement que la groſſe dent qui lui faiſoit du mal depuis long-temps, étoit enfin tombée, & qu'elle le prioit de retourner inceſſamment à Dublin. Girald.

Raymond comprit le ſens de cette expreſſion énigmatique ; & perſuadé qu'on ne pouvoit agir avec trop de précaution dans une conjoncture auſſi critique, il retourna ſur le champ à Limerick, & eut une conférence ſecrete avec un petit nombre d'amis choiſis. Ils convinrent unanimement que la mort du Vice-Roi, dans un temps où ſon Lieutenant avoit ordre de ſe rendre en Angleterre, exi- Ibid.

geoit qu'on veillât soigneusement à la paix & à la sûreté de la Province que les Anglois occupoient, & qu'il falloit absolument employer toutes les troupes pour les maintenir. Il en coûta beaucoup de peines & de travaux à Raymond pour prendre Limerick, & rien ne le mortifia plus que d'être obligé d'abandonner cette conquête; mais il ne pouvoit se dispenser d'en retirer la garnison. Il envoya donc chercher Donald O'-Brien, & lui dit, avec un air de satisfaction & de confiance, que la soumission qu'il avoit faite au Roi, lui avoit procuré la dignité de Baron & la confiance de son Souverain, & que, par égard pour son rang, il vouloit lui confier le Gouvernement de Limerick, pour le mettre à même de lui montrer son attachement, & de mériter de nouveaux honneurs & de nouvelles récompenses. Le Chef Irlandois reçut cette proposition avec une joie secrete, qu'il eut soin de cacher sous le voile de la plus profonde humilité & de la fidélité la plus parfaite. Il poussa la dissimulation au point d'accepter, sous

la foi du ferment, la garde de Limerick pour le Roi d'Angleterre, promettant de rendre cette place si-tôt qu'il en seroit requis. Raymond & ses troupes continuerent d'évacuer la ville ; mais à peine fut-il arrivé au bout du pont, qu'on le rompit de l'autre; & il eut le déplaisir de voir réduire en cendres la ville qu'il s'étoit donné tant de peine pour fortifier & approvisionner. O'Brien fit mettre le feu aux quatre coins, pour empêcher, dit-il, que Limerick ne fût plus à l'avenir le repaire des étrangers. On prétend qu'on apprit cette nouvelle à Henri, dans le dessein probablement de l'indisposer contre Raymond; ce Prince, qui étoit trop généreux & trop judicieux pour juger des choses par l'événement, fit observer à ses Courtisans, que Raymond s'étoit signalé en prenant Limerick, qu'il s'étoit encore plus distingué en le reprenant, & que rien ne faisoit plus d'honneur à sa sagesse que d'avoir abandonné cette conquête dans la circonstance actuelle.

On avoit différé les obseques du Comte de Strongbow jusqu'à l'arri- Ann. MS. de l'Abb. de Sainte-Marie.

vée de Raymond, & il les fit de concert avec l'Archevêque Laurent, avec toute la pompe & la magnificence possible. Le Clergé, dont l'ignorance & la superstition ont infecté les Mémoires imparfaits qu'il nous a transmis, attribua la mort du Comte à la vengeance divine, & prétendit que Dieu l'avoit puni de ses crimes, & sur-tout des dévastations qu'il avoit commises dans les Eglises. Il fut, si on l'en croit, le tyran le plus cruel & le plus implacable qu'il y ait eu en Irlande depuis le sauvage Danois Turgesius; son agonie fut accompagnée de l'effroi & des remords qui ont coutume de déchirer une ame coupable, & il confessa en mourant que c'étoient les Saints d'Irlande qui le châtioient de la conduite qu'il avoit tenue. Il n'est pas étonnant que des gens dont la haine pour leurs aggresseurs alloit jusqu'à la barbarie & la férocité, ayent invectivé contre un homme qui n'épargnoit ni la rigueur ni la sévérité lorsqu'il étoit question de soutenir ses droits & ceux de son maître. Les Historiens Anglois, ainsi qu'on doit naturellement s'y atten-

Ann. Lagen. MS. & alibi.

dre, nous font un tout autre portrait du Comte. Le Comte de Strongbow, dit Giraldus, étoit d'un tempérament ſanguin. Il avoit les yeux gris, l'air féminin, le ton de voix grêle, le cou allongé, & la taille d'ailleurs bien faite. Il étoit généreux & poli au point, qu'il obtenoit ſouvent, par ſes manieres douces & inſinuantes, ce qu'il n'avoit pu obtenir par autorité. Plus propre à obéir qu'à commander en temps de paix, il réſervoit toute ſon autorité pour le camp, & la ſoutenoit avec toute la dignité poſſible. Il ſe défioit de lui-même, & ne propoſoit ſes plans d'opérations qu'avec beaucoup de circonſpection; mais il exécutoit ceux d'autrui avec une ardeur & une activité dont on a peu d'exemple. Dans une bataille, il étoit l'étendard ſur lequel les ſoldats avoient les yeux fixés, & qui dirigeoit tous leurs mouvements, ſoit pour avancer, ſoit pour reculer. Il étoit d'un caractere uniforme, & on le vit toujours le même dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune.

Le Comte étant mort, le Conſeil Anglois de Dublin, uſant du pouvoir

qu'Henri lui avoit donné, procéda à l'élection d'un Vice-Roi, en attendant qu'il fût instruit de sa volonté. Tout le détermina à conférer cette dignité à Raymond, le favori de l'armée, & la terreur des ennemis Irlandois. Les Commissaires du Roi approuverent son choix, & s'embarquerent, intimement persuadés qu'ils avoient efficacement pourvu aux intérêts de leur maître, en les confiant à la conduite & à la direction de ce Seigneur.

Girald. Les jalousies d'Henri ne furent nullement appaisées par le portrait avantageux que les Commissaires lui firent de Raymond & de sa conduite; & il résolut de confier le Gouvernement de l'Irlande à William Fitz-Andelm son allié, (*) dont il connoissoit la fidélité. Il l'envoya en Irlande avec un cortege de vingt Chevaliers, &

(*) Arlotte, mere de ce conquérant, épousa Harlowen de Burgo, dont elle eut Robert, Comte de Cornouailles, dont les deux fils furent Andelm & Jean. Andelm eut pour fils ce William Fitz-Andelm; Jean fut le pere d'Hubert de Burgo, Grand-Justicier d'Angleterre. *Cox.*

nomma (*) Jean de Courcy, Robert Fitz-Stephen, & Milo de Cogan pour

(*) Giraldus assure que Courcy fut donné pour adjoint à Fitz-Andelm; mais l'Historien se trompe; & je suis bien-aise de relever sa méprise, pour montrer qu'on ne doit pas croire aveuglément ce qu'il dit. La commission fait foi du contraire, & existe encore. En voici une copie que j'ai tirée d'un vieux titre en parchemin qui est dans la bibliotheque du Comte de Meath.

Henricus, Dei gratiâ, Rex Angliæ, Dominus Hiberniæ, Dux Normanniæ & Acquitaniæ, & Comes Andegaviæ, Archiepiscopis, Episcopis, Regibus, Comitibus, Baronibus, & omnibus fidelibus suis Hiberniæ, salutem. Sciatis me Dei gratiâ sanum esse & incolumem, & negotia mea bene & honorifice procedere. Ego vero quam cito potero vacabo magnis negotiis meis Hiberniæ. Nunc autem ad vos mitto Willielmum filium Andelmi dapiferum meum, cui commisi negotia mea tractanda & agenda mei loco & vice. Quare vobis mando & firmiter præcipio quod ei sicut mihimet intendatis de agendis meis, & faciatis quicquid vobis ipse dixerit ex parte meâ, sicut amorem meum habere desideratis, & per fidem quam mihi debetis. Ego quoque ratum habeo & firmum quicquid ipse fecerit tanquam egomet fecissem, & quicquid vos feceritis ergà eum, stabile habeo. Testibus Galfrido Archidiacono Cantuariæ, & Ricardo Archidiacono Pictaviæ, & Ricardo Constabulario. Apud Valonias.

C'est-à-dire :

Henri, par la grace de Dieu, Roi d'Angleterre, Seigneur d'Irlande, Duc de Normandie & d'Aquitaine, & Comte d'Anjou, aux Archevê-

accompagner le nouveau Gouverneur avec dix Chevaliers chacun à leur suite. Ils s'embarquerent avec Vivien, Légat du Pape, Nicholas Wallingford, Ecclésiastique Anglois, & le Bref par lequel le Pape Alexandre confirmoit à Henri la souveraineté de l'Irlande. Fitz-Andelm vint débarquer à Wexford, où Raymond le reçut avec tout le respect qu'il devoit à la commission dont il étoit chargé. Il remit au nouveau Gou-

---

ques, Evêques, Seigneurs, Comtes, Barons, & tous ses fideles sujets d'Irlande, Salut. Je vous apprends par ces présentes que Dieu m'a fait la grace de revenir en bonne santé, & de terminer mes affaires d'une maniere aussi honorable qu'avantageuse. Je vaquerai le plutôt que je pourrai à mes affaires d'Irlande. Je vous envoye, en attendant, Guillaume, fils d'Andelm, mon Maître-d'Hôtel, pour les gérer en mon lieu & place. Je vous ordonne donc de lui obéir comme à moi-même, & de faire tout ce qu'il vous ordonnera de ma part, si vous voulez mériter ma bienveillance, & me donner des preuves de votre fidélité. J'approuverai & ratifierai tout ce qu'il fera, comme si je l'avois fait moi-même, & vous saurai gré de tout ce que vous ferez pour lui. Témoins Geoffroy, Archidiacre de Cantorbery; Richard, Archidiacre de Poitiers, & Richard, Connétable. A Valogne (*Valonias*).

verneur, sa place, les villes, les ôtages & les autres dépôts que le Roi lui avoit confiés; & Fitz-Andelm, ayant pris les rênes du Gouvernement, commença par visiter les côtes d'Irlande, les villes & les ports qui appartenoient au Roi, pendant que les Ecclésiastiques agissoient de leur côté pour le service de leur maître. Ils tinrent une assemblée à Waterford, dans laquelle on publia solemnellement le Bref d'Alexandre, & la Bulle d'Adrien, & l'on reconnut la souveraineté du Roi sur l'Irlande, avec les dénonciations des censures ecclésiastiques les plus séveres contre ceux qui s'opposeroient à la cession faite par le Saint-Siege, ou qui résisteroient à l'autorité souveraine d'Henri, qu'il constituoit Souverain légitime d'Irlande. Hanmer. A. D. 1177.

Toutes séveres qu'étoient ces dénonciations, on avoit cependant besoin d'un Commandant brave & résolu pour défendre les intérêts du Monarque Anglois, contre un ennemi turbulent & irrité. Le territoire de Meath venoit d'être la scene des hostilités les plus affreuses. Un An-

glois, nommé Richard Flemming, qui commandoit dans le château de Slany, présumant follement de ses forces, & ayant provoqué les Chefs voisins par ses déprédations, ceux-ci l'attaquerent avec leurs forces réunies, massacrerent une partie de sa garnison, poursuivirent l'autre jusqu'aux portes de Dublin, & démolirent tous les forts que les Anglois avoient construits dans leur territoire. Fitz-Andelm auroit naturellement dû réprimer & punir ces sortes d'incursions; mais il manquoit des qualités nécessaires pour un Gouvernement qui exigeoit un esprit vigilant & martial. Il arriva en Irlande avec la même jalousie que les premiers aventuriers; Henri la lui avoit probablement inspirée, & il n'eut pas l'adresse de la cacher. On dit que dès sa premiere entrevue avec Raymond, il fut jaloux de la pompe & de la magnificence de son cortege; & que se tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il eut la foiblesse de leur dire qu'il ne tarderoit pas à abattre leur orgueil. Si l'on en croit Giraldus, il étoit sensuel & extrêmement

Ann. Lag. MSS. Ann. Anon. MSS.

Girald.

débauché, & par conféquent avare. L'objet de fon adminiftration étoit de s'enrichir, non point par la voie des armes, mais par les moyens les plus bas & les moins hafardeux, tels que la rufe, la fraude & la fupercherie. Pour maintenir la paix avec les Princes Irlandois, il eut recours à l'adulation & à la flatterie; mais ils eurent affez de difcernement pour s'en appercevoir & le méprifer. La fauffeté des promeffes qu'il fit à fes compatriotes, & les mefures qu'il prit pour les dépouiller de leurs biens, le firent généralement détefter de tout le monde.

La mort de Maurice, Chef de la famille des Geraldins, dont le crédit étoit fondé fur fa dignité & fon caractere, encouragea & mit bientôt le Vice-Roi en état de manifefter fes deffeins contre les premiers aventuriers. Il fut affez adroit pour engager les fils de Maurice, à échanger le fort de Wicklow où ils vivoient paifiblement, contre le château de Ferns, où ils étoient plus expofés aux incurfions des naturels du Pays. Il obligea particuliérement Raymond- Girald.

le-Gros, & Robert Fitz-Stephen, soit par ruse, soit par force, à céder les établissements que le Roi leur avoit affectés, pour d'autres dont la situation les exposoit à être envahis. Il posta Walter Almain, son parent & sa créature, dans Wexford, où il s'efforça de pourvoir à sa sûreté, en formant une liaison avec le Chef Irlandois d'O'Kenselah, qu'il engagea, dit-on, par force ou par présents, à démolir quelques ouvrages considérables que les Anglois avoient construits pour défendre leur colonie. Pendant que le Gouverneur & ses adhérents s'arrogeoient ainsi tous les avantages, il laissoit la défense dangereuse & pénible du pays aux aventuriers originels, gens endurcis, & exempts du luxe & des débauches de Fitz-Andelm & de ses Normands, mais orgueilleux & enclins à la colere, & qui voyoient à regret ces nouveaux colons s'emparer injustement des fruits de leurs travaux. Ce que Giraldus, leur Historien & leur panégyriste, en dit, fait foi de leur mécontentement & de l'indignation dont ils étoient animés; & cette malheureuse division

Staniburst.

ſion des Anglois, jointe à l'animoſité & aux jalouſies mutuelles des parties contendantes, ne manqua pas de déshonorer l'adminiſtration de Fitz-Andelm. Les Lords manifeſterent leur haine; les ſoldats étoient mal payés & mal cantonnés, & par conſéquent mécontents & enclins à la mutinerie. Les naturels Irlandois ſe rendirent en foule à une Cour où ils étoient parfaitement bien accueillis, & qu'ils ſavoient n'être point inacceſſible aux préſents. Le Vice-Roi écoutoit favorablement leurs prétentions & leurs plaintes, & donnoit toujours tort à ſes rivaux; ce qui augmentoit leur confiance, ſans diminuer leur mécontentement. Girald.

Les Seigneurs Anglois avoient abandonné leur Pays natal, dans l'eſpoir d'obtenir des établiſſements avantageux en Irlande; & ceux qui n'avoient pas encore été récompenſés, ne pouvoient ſouffrir Fitz-Andelm, dont l'adminiſtration ne s'accordoit point avec leurs vues. Jean de Courcey fut le premier à témoigner ſon mécontentement. Une force extraordinaire de corps, jointe à celle du Ibid.

tempérament & à un courage fougueux & téméraire, l'avoit rendu l'admiration de ses compatriotes belliqueux & grossiers. Son indifférence pour le danger, le rendoit propre aux entreprises les plus hasardeuses & les plus désespérées ; & ses manieres, qui tenoient plus de celles du soldat que du Général, avoient prévenu la soldatesque en sa faveur. Il ne négligea rien pour les aigrir contre le Gouverneur. Il leur représenta les maux auxquels son avarice les exposoit, qu'ils n'étoient point payés, & la timidité de son gouvernement, qui les empêchoit de pourvoir à leurs besoins, aux dépens de leurs ennemis. Il leur rappella que le Roi Henri lui avoit cédé les terres qu'il pourroit acquérir dans la Province d'Ulster avec son épée ; & leur promit de partager sa fortune avec ceux qui préféreroient une expédition glorieuse, à une molle oisiveté. Il fit si bien par ses discours, qu'il engagea un (*)

(*) Giraldus dit qu'il étoit composé de vingt-deux Chevaliers, & de trois cents soldats ; mais on le fait, dans la suite, monter plus haut.

petit corps d'aventuriers, plus braves & plus hardis que les autres, de le ſuivre dans les contrées ſeptentrionales de l'Irlande, où les armes Angloiſes n'avoient pas encore pénétré.

Un Chevalier, nommé Armoric de St. Laurent, connu pour ſon courage, avec lequel il étoit extrêmement lié, s'offrit pour partager ſa fortune. Robert de la Poer, jeune ſoldat, qui s'étoit depuis peu diſtingué dans les guerres de Leinſter, ſuivit ſon exemple, & ces Chefs donnerent du poids & du crédit à ſon entrepriſe. Le mariage de Courcey avec la fille de Gothred, Roi de Mann, le mettoit à l'abri de toute oppoſition de ce côté; les Irlandois y avoient ſouvent trouvé une reſſource efficace; & ſon ignorance & ſa ſuperſtition le confirmerent dans l'eſpoir de faire une conquête conſidérable & permanente. Il avoit trouvé, dans les prophéties de Merlin, que la conquête d'Ulſter étoit réſervée à ſa valeur; & les Irlandois qui lui étoient attachés, lui en montrerent une autre qui portoit, que Down, qui étoit Hanmer. Girald.

l'objet immédiat de son entreprise, devoit être conquise par un étranger monté sur un coursier blanc, dont le bouclier étoit orné de différents oiseaux peints. Il s'équipa conformément à cette description, & se mit en marche pour prendre possession de la ville qui lui étoit destinée.

Il arriva le quatrieme jour à Down, où résidoit Dunleve, Prince d'Uladh, lequel ne s'attendant point à une invasion aussi imprévue, s'enfuit précipitamment dès la premiere apparence d'hostilités. Ses sujets, ainsi exposés aux ravages d'un ennemi indigent & avare, furent consternés du dégât que commettoient ces usurpateurs dont ils se croyoient à couvert sur la foi d'un traité solemnel. Dans cette détresse, leur Prince eut recours au Légat Vivien, qui étoit pour lors à Down, & qui fut par conséquent témoin de cette dévastation. Il s'adressa aussi-tôt à de Courcey, & lui représenta l'injustice & la cruauté de son entreprise. Il lui rappella le traité que le Roi d'Angleterre venoit de conclure avec tout le corps des Irlandois, représenté par la personne de

leur Monarque; il lui dit que les habitants d'Ulſter étoient à la veille de payer leur quote-part du tribut qu'on leur avoit impoſé, & le conjura d'épargner un peuple qui ne l'avoit jamais offenſé, & qui méritoit d'être l'objet de ſa protection, plutôt que celui de ſes hoſtilités.

Quelque déférence que de Courcey affectât pour la perſonne & le caractere de Vivien, il parut ouvertement qu'il faiſoit peu de cas de ſes remontrances; car il continua ſes hoſtilités. Il ſe fortifia dans Down, & parut réſolu de conſerver l'acquiſition qu'il avoit faite. On dit que le Légat fut tellement outré de cette injuſtice, & ſi touché des ſouffrances de ce malheureux peuple, que quoique le principal objet de ſa commiſſion fût d'engager les Irlandois à reconnoître la ſuprématie du Roi Henri, il conſeilla cependant à Dunleve d'avoir recours aux armes, & de chaſſer ces uſurpateurs de ſon Pays. Il raſſembla ſes forces, il invita les Princes voiſins à venir à ſon ſecours, & pria même Roderic de vouloir le venger de ces violateurs de la foi

Guillaume Neubrig.

publique. La cause étoit trop importante pour être négligée, nonobstant les querelles particulieres qui affoiblissoient & divisoient les Princes
Ann. Var. MSS. Irlandois. On leva à la hâte une armée de dix mille hommes, dont on donna le commandement au Prince d'Uladh, lequel se mit en marche pour aller chasser les usurpateurs. De
Girald. Courcey, trop prudent pour rester dans une ville mal approvisionnée & fortifiée à la hâte, fut au-devant de l'ennemi avec un mépris affecté de sa supériorité, & choisit un poste
Hanmer. propre à la rendre inutile. Le choc fut des plus vifs, & on le soutint de part & d'autre pendant un temps considérable avec une égale bravoure; mais à la fin la discipline l'emporta sur le nombre; l'ennemi fut défait, & laissa à de Courcey la liberté de partager les terres, de bâtir des forts, & de faire toutes les dispositions nécessaires pour assurer sa conquête.

L'été suivant, les confédérés Irlandois mirent sur pied une armée formidable dont le succès ne fut pas plus
Ibid. heureux. On dit qu'ils s'avancerent jusqu'à Dublin au nombre de quinze

mille hommes; mais qu'ils furent battus par de Courcey, & perdirent plusieurs de leurs plus braves Officiers.

Ces événements ne ralentirent cependant ni l'animosité contre ces usurpateurs, ni l'espoir que l'on avoit conçu de les exterminer, quoique quelques Seigneurs Irlandois voisins courtisassent la fortune de de Courcey, & lui donnassent les assurances les plus flatteuses de leur attachement. Un entr'autres, nommé Mac-Mahon, sut tellement captiver les bonnes graces du Général Anglois, qu'il l'admit à ses conseils, & lui confia deux forts qu'il venoit de faire construire, avec toutes leurs dépendances. L'Irlandois les rasa aussi-tôt; & lorsqu'on lui demanda raison de ce manque de foi, il répondit insolemment, qu'il ne s'étoit point engagé à garder des murailles de pierres, & qu'il auroit eu tort d'y rester, lorsque ses bois lui fournissoient une retraite. De Courcey, pour le punir de sa trahison & de sa révolte, entra dans son territoire, le saccagea, & en emmena quantité de bêtes à cornes, qui sont la principale richesse

de l'Iſle. Trois gros troupeaux, conduits chacun par un détachement Anglois, formoient une ligne de trois milles de longueur dans un défilé qui traverſoit une épaiſſe forêt. Les Irlandois s'y mirent en embuſcade au nombre de douze mille hommes; & comme les Anglois paſſoient, ils fondirent tout-à-coup ſur eux, & les mirent en déroute. Aſſaillis tout à là fois par l'ennemi, & foulés aux pieds par les bœufs qu'ils conduiſoient, leur deſtruction paroiſſoit d'autant plus inévitable, qu'ils ne pouvoient ſe retirer ſans perdre quantité de monde. De Courcey rallia les débris de ſon armée, & ſe fraya un paſſage à travers la forêt, ayant ſans ceſſe les ennemis ſur les bras. Il les repouſſa à diverſes repriſes, avec perte de quelques-uns de leurs principaux Officiers. Mac-Mahon fut tué, & de Courcey eut le bonheur de gagner un de ſes forts, où il y avoit des vivres & une forte garniſon. L'ennemi vint camper à la diſtance d'environ un demi-mille de ſon retranchement. Vers minuit, Armoric de St. Laurent fut reconnoître la poſition de l'ennemi,

& le trouva dans une sécurité parfaite. Il représenta à de Courcey, qu'au-lieu d'attendre que les Irlandois l'investissent, & renouvellassent leur attaque le lendemain, & le réduisissent à périr ou de faim ou par l'épée, il devoit les attaquer dans leur camp, & profiter de l'avantage que lui donnoient leur confiance & le défaut de discipline. De Courcey approuva son projet, & l'exécuta avec tout le succès possible. Les Irlandois furent surpris & taillés en pieces sans la moindre résistance. On prétend qu'il n'y eut que deux cents hommes qui échapperent au carnage, & que les Anglois ne perdirent que deux hommes dans la mêlée.

Pendant que de Courcey étoit ainsi occuppé dans Ulster, l'espoir de conquête s'empara des autres Généraux Anglois, qui, lassés du gouvernement de Fitz-Andelm, & pressés par leurs propres besoins, résolurent de tenter fortune dans les Provinces de l'Irlande qui ne s'étoient pas encore ressenties de leurs invasions. Murrough, fils de Roderic O'Connor, par son ambition & son caractere inquiet &

Ann. Lagen. Ann. An. MSS.

turbulent, avoit occasionné quantité de désordres dans sa famille & dans sa Province. Pour se venger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue, & avoir un prétexte pour se révolter, il saisit le moment que son pere étoit absent, pour inviter Milo de Cogan à se rendre à Connaught, lui faisant espérer des avantages considérables de cette expédition. Milo se rendit à sa demande; & ayant assemblé à Dublin & dans le district voisin un corps composé de quarante Chevaliers, de deux cents Cavaliers, & de trois cents Archers, il arriva à Roscommon, sans avoir trouvé la moindre résistance. Murrough, son nouvel allié, fut le joindre, & s'engagea à le conduire dans la Province. Il paroît que Milo allégua un prétexte plausible pour justifier son invasion, entr'autres celui de soumettre quelques Seigneurs rebelles qui refusoient de payer tribut au Gouvernement d'Angleterre; car il envoya un messager à Roderic, pour lui donner avis de son arrivée, & le sommer de venir le joindre avec ses troupes. Il ne fit aucun cas de sa sommation; &

comme on savoit que les aventuriers Anglois ne cherchoient qu'à butiner & à s'enrichir, les habitants ne furent pas plutôt avertis de leur arrivée, qu'ils se retirerent dans les bois avec leurs bestiaux & leurs effets les plus précieux, de maniere que la Province resta déserte.

Les Moines qui ont écrit les annales d'Irlande, ne cessent de parler des Eglises que les Anglois détruisirent dans leurs expéditions, & dont ils déplorent la perte. Ils nous les dépeignent comme des gens barbares & sauvages, qui méprisoient les choses les plus vénérables & les plus sacrées, & qui avoient une aversion payenne pour toutes les maisons religieuses; mais la vérité est que les Irlandois Girald. avoient coutume depuis long-temps de déposer leurs provisions & leurs effets dans les Eglises comme dans une espece de sanctuaire qu'on ne pouvoit violer sans se rendre coupable d'impiété. Les Anglois n'avoient point de pareil scrupule, & leurs besoins étoient trop pressants, pour ne point prendre des vivres où ils savoient qu'il y en avoit. Ils alloient donc en cher-

cher dans les Eglises ; & comme les habitants s'y opposoient, ils poussoient quelquefois les choses plus loin qu'ils n'avoient eu intention de le faire. Pour obvier à cet inconvénient, le Légat Vivien obtint du Synode de Dublin une ordonnance, laquelle portoit, qu'il seroit permis aux Anglois, lorsqu'ils seroient dans quelque expédition, de prendre les vivres qu'on avoit déposés dans les Eglises, pourvu qu'ils en payassent la valeur.

Annal. Anon. MSS.

Dans cette incursion de Connaught, les Irlandois, pour ôter cette ressource à leurs ennemis, brûlerent eux-mêmes leurs Eglises, *en dépit des étrangers* (comme disent les Annalistes) ; ce qui les obligea à ravager le Pays. Les Anglois se trouvant sans vivres dans un Pays ennemi, ne recevant aucun secours de Roderic, & se voyant menacés par toutes les forces réunies de Connaught & de Munster, n'eurent d'autre ressource que celle de se retirer. Les habitants de Connaught les attaquerent à plusieurs reprises ; mais ils regagnerent enfin Dublin, après avoir perdu beaucoup de monde, & abandonnerent Murrough au

ressentiment de ses compatriotes, lesquels, pour le punir de s'être ligué avec les Anglois, & d'avoir facilité leur invasion, le condamnerent, de concert avec son pere, à avoir les yeux arrachés.

Les histoires imparfaites qu'on nous a laissées des querelles & des dissentions qui régnoient alors dans les Provinces d'Irlande, nous donnent l'idée la plus affligeante de l'état de ce malheureux Pays. Desmond & Thomond, dans la Province méridionale, avoient continuellement à souffrir des jalousies naturelles des Chefs, lesquelles dégénéroient toujours en des guerres sanglantes. Une trahison & un meurtre en occasionnoient une infinité d'autres, les outrages se succédoient sans termes, & offroient une scene qui faisoit horreur à l'humanité. Il en étoit de même dans la Province du Nord, quoique les nouveaux colons Anglois, que l'on regardoit comme l'ennemi commun, eussent dû obliger les nationaux à vivre en bonne intelligence. Un jeune Prince de la Maison d'Hi-Nial, fut tué par un Seigneur

Ann. var. MSS.

Anglois qui étoit son rival; celui-ci fut tué à son tour, & les partisans de l'un & de l'autre s'égorgerent réciproquement avec une barbarie dont on a peu d'exemple. Le fils de Roderic étant sorti de prison avec le secours de ses partisans, le feu de la discorde se ralluma dans Connaught. Les Toparques Irlandois de Leinster n'étoient ni plus paisibles, ni moins barbares dans leurs querelles. Tous ignoroient également la vertu de l'humanité. La Religion même, dans la forme qu'elle avoit alors, n'étoit guere propre à dompter les passions brutales, & à réprimer leur violence. Il eût été heureux pour ce malheureux peuple, que l'Isle entiere eût été conquise, & assujettie à un Gouvernement juste & équitable; mais la Providence permit que ces crimes continuassent, afin que les Irlandois fussent eux-mêmes leurs propres bourreaux.

CHAPITRE V.

Actes de Fitz-Andelm durant son administration. — Il est rappellé. — Caractere d'Hughes de Lacy son successeur. — Jean constitué Souverain d'Irlande. — Cessions faites par Henri à Thomond ; Desmond & Connaught. — On explique la nature de sa cession au Prince Jean. — Milo de Cogan & Robert Fitz-Stephen s'établissent à Desmond. — Philippe de Braosa prend l'allarme. — Résigne ses concessions. — Conduite d'Hughes de Lacy. — Il est rappellé en Angleterre, — & rétabli dans son Gouvernement. — Sagesse de son administration, — Jean de Courcey est attaqué dans la Province d'Ulster, & battu, mais conserve ses établissements. — Situation déplorable de Connaught. — Mort & caractere de Laurent O'Toole. — Son successeur. — Massacre de Milo de Cogan & de Ralph Fitz-Stephen. — Robert Fitz-Stephen secouru par Raymond le Gros. — Triste situation de Robert. — Cam-

brensis & Jean Comyn arrivent en Irlande. — Altercations du Clergé d'Angleterre avec celui d'Irlande. — Lacy est de nouveau rappellé. — Conduite de Philippe de Braosa. — Le Comte Jean est créé Chevalier. — Le Pape lui offre la Couronne d'Irlande. — Henri rejette son offre. — Il envoye Jean en Irlande avec un magnifique cortege. — Personnes qui l'accompagnerent. — Son arrivée. — Insolence des Courtisans envers les Seigneurs Irlandois. — Révolte générale en Irlande. — Les serviteurs de Jean la fomentent. — Il fait bâtir quelques forts. — Révolte des naturels d'Irlande. — Plusieurs de ses Barons surpris & massacrés. — Conduite de ses Courtisans. — Détresse du Pays. — De Jean & de sa Cour. — Jean est rappellé. — Hughes de Lacy est assassiné. — Jean de Courcey est nommé Vice-Roi. — Son activité & sa valeur. — Etat d'Ulster & de Connaught. — Expédition de Courcey dans la Province de Connaught. — Sa retraite. — Il appaise les troubles d'Ulster & d'Argial. — Effets funestes de la révolte dans la famille

de Roderic O'Connor. — Mort d'Henri Second. — Actes d'autorité exercés en Irlande par le Comte Jean, durant le regne de Richard. — Hughes de Lacy le jeune est nommé Vice-Roi. — Mécontentement de De Courcey. — Les Irlandois se révoltent. — Cathal, aux Mains sanguinaires, s'empare du Royaume de Connaught. — Les Princes de Thomond & de Desmond se joignent à lui. — Surprennent Armoric de St. Laurent & son parti. — Bataille sanglante. — Armoric & ses soldats sont tués. — Cathal s'énorgueillit de ses succès. — Incendie de Dublin, & désordres commis dans les Contrées voisines. — Le Comte Marshal est nommé pour succéder à Lacy. — Les Anglois sont battus par Daniel O'Brien. — Mort de Daniel, & cruautés qu'on exerce sur sa famille. — Cathal se rend à Munster. — Les Anglois sont chassés de Limerick. — Cork menacée d'un siege. — Se rend à Mac-Arthy. — Hamo de Valois nommé Vice-Roi à la place du Comte Marshal. — Sa querelle avec l'Archevêque de Dublin. — Mort de Roderic O'Con-

nor. — Mort de Richard Premier. — Avénement du Roi Jean au Trône.

LES plaintes occasionnées par une administration indolente & corrompue, augmenterent au point qu'elles parvinrent à la connoissance du Monarque Anglois, & qu'elles l'obligerent à ôter à Fitz-Andelm le Gouvernement de l'Irlande. Giraldus & les Moines Irlandois parlent de ce Gouverneur & de sa conduite avec le plus grand mépris. Ils conviennent unanimement que son administration ne fut distinguée que par une seule action louable; laquelle consista à faire transporter de la Cathédrale d'Armagh dans celle de Dublin, une relique appellée le Bâton de Jesus, à laquelle la superstition du temps avoit attaché une vertu extraordinaire. On ignore le motif qui l'obligea de confier ce précieux dépôt au Clergé de Dublin, plutôt qu'à celui d'Armagh. Comme Ulster étoit alors le théâtre de la guerre, il crut peut-être que ce trésor précieux n'y seroit pas en sûreté. Quoi qu'il en soit, ces Historiens Ecclésiastiques

Girald. Camb.

Ann. MSS. de l'Abbaye de Sainte-Marie.

ne rendent point au mérite de Fitz-Andelm la justice qui lui est due, lorsqu'ils passent sous silence un autre exemple de ses bonnes intentions pour l'Eglise, je veux dire la fondation du Couvent de St. Thomas le Martyr, dans le fauxbourg méridional de Dublin, connu de nos jours sous le nom de Donore (*),

(*) Je crois faire plaisir au Lecteur en joignant ici la Charte de cette fondation, de même que celle qu'Henri donna pour confirmer la donation de son Vice-Roi.

E Rotulo antiquo penes Comitem Midiæ.

Wilhelmus filius Andelmi, Domini Regis Dapifer, universis Christi fidelibus, salutem. Sciatis me in præsentiâ Viviani Cardinalis, & Laurentii Archiepiscopi Dublin, & plurimorum Episcoporum Hiberniæ, dedisse & obtulisse Deo & Ecclesiæ beati Thomæ Martyris Christi unam carucatam terræ, quæ vocatur Dononer, cum molendino & prato, & omnibus pertinentiis ejusdem terræ, tam in bosco quam in plano, pro animâ Galfridi Comitis Andegaviæ, patris Henrici Regis & matris ejus Imperatricis, & antecessorum ejus, & pro ipso Rege Henrice & filiis ejus, in perpetuam & puram Eleemosynam. Quare volo, & ex parte Domini Regis præcipio, ut quicumque in honorem Dei & beati Thomæ Martyris Christi & voluntate Domini Regis Angliæ custos fuerit, omne prædictum tenementum teneat adeo libere, & quiete, & honorifice, & pure, & integre, sicut aliqua Ecclesia aliquod tenementum liberius tenet, infra Angliam vel infra Hiberniam. Teste Eugenio Midiæ Episcopo, Neemia Episcopo

Le Prélat défunt de Cantorbéry ayant reçu de Rome ses titres honorables

---

de Kildare, Augustino Waterfordiensi Episcopo, Milone de Cogan, Galfrido de Constantin, Waltero de Ridlesfort, Roberto de Bermingham, Reymundo filio Wilhelmi, Meilero filio Henrici, Philippo le Poher, Roberto de Sancto Michaele, Johanne de Clahull, Gilberto de la Warre, Thoma de la Martre Andalain, Rogero fratre Hayme, Ricardo de Dere, Wilhelmo Bermingham.

C'est-à-dire :

Voici la Charte de la fondation, de même que celle par laquelle Henri confirme la donation de son député.

Guillaume Fitz-Andelm, Maître-d'Hôtel du Roi notre Seigneur, à tous les Chrétiens, salut. Qu'il vous soit notoire, qu'en présence du Cardinal Vivien, de Laurent, Archevêque de Dublin, & de plusieurs Evêques d'Irlande, j'ai donné & offert à Dieu & à l'Eglise du bienheureux Thomas, Martyr de Jesus-Christ, une *Carne* de terre appellée *Dononer*, avec le moulin, le pré, & tout ce qui dépend de ladite terre, tant en bois qu'en plaine, pour l'ame de Geoffroy, Comte d'Anjou, pere du Roi Henri, de l'Impératrice sa mere, & de leurs ancêtres, & pour le Roi Henri & ses fils, à titre d'aumône perpétuelle. Je veux & ordonne donc de la part du Roi notre Seigneur, que celui qui possédera ladite terre en l'honneur de Dieu & du bienheureux Thomas, Martyr de Jesus-Christ, & en vertu de la volonté du Roi d'Angleterre notre Seigneur, en jouisse librement, paisi-

de Saint, devint l'objet de la vénération publique; & Henri lui-même, par respect pour sa mémoire, con-

---

blement, honorablement & entiérement, & avec les mêmes privileges & franchises que les autres Eglises d'Angleterre & d'Irlande. Témoins Eugene, Evêque de Midie; Nehemie, Evêque de Kildare; Augustin, Evêque de Waterford; Milo de Cogan, Geoffroy de Constantin, Walter de Ridlesford, Robert de Bermingham, Raymond, fils de Guillaume, Meiler, fils d'Henri, Philippe le Poher, Robert de St. Michel, Jean de Clahull, Gilbert de la Warre, Thomas la Martre Andalain, Roger, frere d'Hayme, Richard de Dere, Guillaume Bermingham.

Ex eodem Rotulo.

Henricus Dei gratiâ, Rex Angliæ, Dux Normanniæ & Acquitaniæ, & Comes Andegaviæ, Episcopis, Abbatibus, Justiciariis, Vice-Comitibus, Ministris & omnibus fidelibus suis, Francis, & Anglis, & Hibernensibus salutem. Sciatis me concessisse & dedisse, & præsenti chartâ confirmasse Deo & Ecclesiæ beati Thomæ Martyris unam carucatam terræ de Donouer, quam Wilhelmus filius Andelmi Dapifer meus, ex parte meâ dedit eidem Ecclesiæ, quam idem Wilhelmus fundari fecit extra portam occidentalem apud Dublin, pro salute meâ & ipsius & antecessorum & successorum meorum. Quare volo & firmiter præcipio quod eadem Ecclesia ipsam carucatam terræ habeat & teneat in liberam & perpetuam Eleemosynam, bene, & in pace, & integre, cum omnibus pertinentiis & libertatibus & liberis consuetudinibus. Testibus ipso Wilhelmo filio Andelmi, Regi-

firma par sa Charte la donation que Fitz-Andelm avoit faite.

L'état actuel des affaires d'Irlande demandoit un Vice-Roi qui ne bornât pas uniquement son attention aux reliques, & à fonder des Monasteres. Hughes de Lacy s'étoit montré digne

---

naldo de Curceny, Hugone de Lascy, Thoma Basset, Roberto de Poher. Apud Oxenford.

C'est-à-dire :

Du même Registre.

Henri, par la grace de Dieu, Roi d'Angleterre, Duc de Normandie & d'Aquitaine, & Comte d'Anjou, aux Evêques, Abbés, Justiciers, Vicomtes, Ministres, & à tous ses fideles sujets, François, Anglois & Irlandois, salut. Vous saurez que j'ai cédé, donné, & confirmé par la présente Charte à Dieu & à l'Eglise du bienheureux Thomas, Martyr, une *Carne* de la terre de Dononer, que William Fitz-Andelm mon Maître-d'Hôtel, a donnée de ma part à ladite Eglise, que ledit William a fait bâtir hors de la porte occidentale de Dublin, pour le salut de mon ame, de la sienne, & celles de mes ancêtres & successeurs. Ma volonté est donc que ladite Eglise jouisse de ladite *Carne* de terre à titre d'aumône volontaire & perpétuelle, paisiblement & entiérement, avec toutes les franchises & privileges qui lui appartiennent. Témoins William Fitz-Andelm, Regnault de Curceny, Hughes de Lascy, Thomas Basset, Robert de Poher. A Oxenford.

de ce poste, & on le lui confia. Il connoissoit parfaitement toutes les circonstances du Pays qu'il devoit gouverner, le caractere de ses habitants, les griefs qu'il devoit réparer, & les abus qu'il devoit réformer. Il soutint avec beaucoup de vigueur les intérêts des Anglois, & pourvut à la sûreté des nouveaux colons, en multipliant les forts, & fortifiant le canton que les Anglois habitoient contre les entreprises des Irlandois ; en rétablissant dans leurs possessions ceux des deux nations qui en avoient été injustement chassés, & se comportant avec tout le monde selon les principes d'une administration juste & équitable.

Le Roi, après avoir ainsi confié le Gouvernement d'Irlande à Lacy, fit plusieurs réglements relatifs à ce Royaume, & donna ordre aux principaux aventuriers de se rendre en Angleterre. Ce qu'il fit de plus important, fut, dit-on, d'accorder à son fils Jean la souveraineté de l'Irlande ; & cet arrangement a donné lieu à quantité de discussions, les Ecrivains des différents partis l'ayant

Hoveden.

représenté de la maniere qui s'accordoit le plus avec leurs spéculations. Henri, dit Hoveden, se rendit à Oxfort; & ayant assemblé les Etats du Royaume, constitua son fils Jean Roi d'Irlande; ce qui est un titre qu'il ne prit jamais. Quelques Historiens assurent qu'il ne prit le titre de Souverain d'Irlande, qu'après son avénement à la Couronne d'Angleterre; mais il est certain que Jean se qualifia tel dans tous les actes publics, du vivant même de son pere, en vertu de la concession dont je viens de parler. Quoique cette concession eût été faite dans ce que l'Historien appelle *Concilium generale*, il ne s'ensuit point qu'elle ait été autorisée par le Parlement. Elle fut simplement une grace de son pere, dont il donna connoissance à l'assemblée, pour lui donner plus de poids & la rendre plus solemnelle. Cette concession fut faite, dit l'Abbé de Peterboroug, *coràm Episcopis & principibus terræ*, parmi lesquels, si l'on en croit les Annalistes Irlandois, se trouverent plusieurs Seigneurs laïques & Evêques, en qualité d'Assesseurs.

Coke.

Chart. var.

Henri,

Henri, voulant auſſi récompenſer les ſervices de Milo de Cogan & de Robert Fitz-Stephen, leur donna ce qu'on appelle le Royaume de Cork, depuis la riviere de Liſmore juſqu'à la mer, à titre de fief, avec redevance de fournir ſoixante Chevaliers dans les guerres que lui, ſon fils Jean & ſes héritiers, pourroient avoir, le Roi ſe réſervant à lui & à ſes héritiers la ville de Cork & le diſtrict adjacent. Il donna pareillement à Herebert Fitz-Herebert le Royaume de Limerick, ſous la même condition, & avec la réſerve de la ville de Limerick & de ſon diſtrict; à William Fitz-Andelm, la plus grande partie de Connaught; à Robert de la Poer le territoire de Waterford, ſe réſervant la ville & le quartier des Oſtmens. Il renouvella la ceſſion qu'il avoit faite de Meath à Hughes de Lacy, *pour relever du Roi & de ſon fils Jean*, moyennant la redevance de cent Chevaliers. Hoveden. Girald.

Il paroît par ces conceſſions qu'Henri conféra à ſon fils Jean quelque choſe de plus qu'un titre honorifique & une autorité limitée, mais une choſe per- Hoveden.

manente & héréditaire. Elles fournissent en même-temps une preuve incontestable que son intention ne fut point de résigner entiérement la souveraineté de l'Irlande, ni de transporter à son fils les droits qu'il avoit acquis sur ce Royaume, d'une maniere pleine & absolue. Ses sujets Irlandois ne relevoient point uniquement de Jean, comme leur Souverain légitime, mais du Roi & de son fils, qui tenoit de lui son autorité. Henri se réserva même la plupart des terres & des villes, qui, par le dernier traité qu'il avoit fait avec Roderic, étoient exemptes de la Jurisdiction du Roi d'Irlande, comme lui appartenantes en propre, & comme indépendantes de l'autorité qu'il avoit établie par délégation dans les autres Provinces d'Irlande. Ces concessions prouvent donc que l'intention de ce Prince étoit, que celui qui hériteroit de la Couronne d'Angleterre, jouît pour toujours de la souveraineté qu'il avoit acquise sur l'Irlande; mais ce réglement ne dut point sa validité à aucun acte législatif. Si cela eût été, on ne l'auroit ni oublié, ni altéré,

comme dit Giraldus sous le regne du Roi Jean, & on n'auroit pas été obligé d'en perpétuer la mémoire par un tribut qu'on avoit soin d'exiger tous les ans. Girald. Epist. Dedic.

Il paroît qu'au moyen de cette cession, Jean & ses héritiers furent mis en lieu & place de Roderic; mais il ne paroît pas qu'Henri ait été fort soigneux de maintenir ses droits, nonobstant la formalité de ses stipulations. Il conclut, avec raison, que ces droits & ces prétentions n'auroient plus lieu à mesure que les Anglois étendroient leurs possessions dans l'Isle, & que Jean deviendroit du moins en effet tel que Roderic s'étoit qualifié dans le dernier traité : *Rex sub eo, & paratus ad servitium suum*. Le temps & des révolutions imprévues ont réduit de nos jours ces sortes de discussions à des points purement historiques, qui ne sont propres qu'à amuser les curieux. Ceux qui les envisagent autrement, trouveront les preuves de ce que je viens de dire dans le cours de cette Histoire.

On ignore en vertu de quoi Henri

difpofa des Provinces méridionales & des autres Contrées d'Irlande, ni comment il concilia ces conceffions avec le traité qu'il avoit conclu avec Roderic. Les anciens Hiftoriens en parlent avec la même indifférence qu'il les fit, & avec auffi peu de foin de garder les apparences de l'équité & de la bonne foi. Mais fi Henri crut qu'il étoit au-deffous de lui d'obferver fes conventions, les Princes de Thomond & de Defmond, de leur côté, ne jugerent pas à propos de lui céder leurs territoires, quoiqu'ils fuffent affoiblis par leurs querelles mutuelles, & hors d'état de réfifter à la puiffance du Gouvernement d'Angleterre. Fitz-Herebert ayant renoncé à la ceffion qui lui avoit été faite de la Principauté de Limerick, où les hoftilités étoient les plus fréquentes, on la donna à Philippe de Braofa, qui n'étoit pas plus porté pour les aventures, mais à qui l'on perfuada de tenter fortune en Irlande. Ayant raffemblé un corps de Gallois, gens perdus d'honneur & accablés de dettes, il s'embarqua avec de Lacy & les autres Seigneurs,

Hanmer. Girald.

A.D. 1178.

& fut joindre Cogan & Fitz-Stephen dans les Provinces méridionales d'Irlande. Comme la ville de Cork étoit dans ce temps-là occupée par une garniſon commandée par un Gouverneur Anglois, ils furent parfaitement bien accueillis ; mais lorſqu'ils vinrent à produire leurs chartes de donation, & à demander leurs terres, ces Seigneurs Irlandois, qui n'avoient point perdu leurs droits par aucun acte de rébellion contre Henri, s'oppoſerent hautement à cette intruſion, & perſiſterent à conſerver ce qui leur appartenoit. Comme les deux partis n'étoient pas aſſez forts pour remettre la déciſion de ce différend à leurs épées, après quelques hoſtilités peu conſidérables de part & d'autre, on en vint à un traité, par lequel les deux parties renoncerent réciproquement à leurs prétentions. Les Princes Irlandois, de leur côté, céderent à Cogan & à Fitz-Stephen un établiſſement dans leur Pays ; & les *Cantreds* (*) de

(*) *Cantred* eſt un terme Breton qui ſigni-

terre, comme on les appelloit, contigus à la ville; & on leur laissa à ces conditions le reste du territoire, lequel consistoit en vingt-quatre *Cantreds*. Ayant ainsi terminé leurs différends avec une apparence d'amitié réciproque, Cogan & Fitz-Stephen partirent avec Braosa & sa suite, pour aller prendre possession de ce qu'on leur avoit cédé. Ils marcherent à Limerick en ordre de bataille; mais cette ville étoit occupée par des ennemis invétérés & implacables, qui mirent le feu à la ville dès qu'ils virent approcher les Anglois. Braosa fut confondu. Ceux qui le suivoient, quoiqu'avides de butin, étoient trop dissolus & trop peu jaloux de leur honneur pour affronter le danger; & on ne put jamais les engager à attaquer un ennemi qui venoit de donner une si forte preuve de son caractere sauvage & féroce. Ils se retirerent saisis d'horreur, & furent

Hanmer.

sie cent villages. On divise les Provinces de Galles en *Cantreds*, comme celles d'Angleterre en *Hundreds*.

chercher un asyle à Cork chez leurs compatriotes.

Dans ces entrefaites, Hughes de Lacy se comporta dans l'administration de son gouvernement avec autant de capacité que de vigueur. Il trouva, en arrivant à Dublin, que la garnison manquoit de vivres, & il lui en procura. Les Annalistes Irlandois disent qu'il fit une incursion dans Connaught, dans le dessein de détruire les Eglises de Clononaenoise; ce qui prouve que le principal objet de son expédition fut de s'emparer des vivres qu'on y avoit déposés, & que l'Eglise l'avoit autorisé à prendre, en les payant leur juste valeur. Ces mêmes Annalistes disent qu'il se retira de crainte des Princes Irlandois; mais il y a plutôt apparence qu'il ne commit aucune hostilité, & qu'il s'en retourna volontairement après avoir obtenu ce qu'il vouloit. Les Irlandois & ses compatriotes se louent avec raison de sa conduite. Il employa toute l'autorité qu'il avoit, à les garantir de l'opposition qu'ils pouvoient éprouver, à adoucir l'aver-

Ann. Lag. MSS.

Ibid.

ſion qu'ils avoient conçue contre les nouveaux colons, à les réconcilier avec la politeſſe, & à leur inſpirer de l'amour pour les Beaux-Arts. Il ne fut pas moins attentif à ſe précautionner contre l'eſprit turbulent & ſéditieux des naturels du Pays, que l'injuſtice & l'oppreſſion avoient ſouvent provoqués, & portés aux excès les plus dangereux & les plus funeſtes. Il poſta quelques-uns des aventuriers les plus braves & les plus hardis, dans les endroits les plus expoſés aux incurſions. Il fit bâtir quantité de forts dans la Province de Leinſter, ainſi qu'il avoit fait autrefois dans celle de Meath, & en confia la garde aux Seigneurs Anglois dont il connoiſſoit la fidélité & le courage. Il adminiſtra la juſtice avec autant de douceur que d'impartialité, & l'on dit qu'il donna l'exemple d'une réunion politique entre les naturels de chaque Royaume, en épouſant la fille de Roderic O'Connor.

Benedict. Abb. Neubr.

Cette conduite populaire, qui n'étoit que l'effet du génie & de l'eſprit de ſon adminiſtration, ne ſervit qu'à l'expoſer à l'envie & à la calomnie.

On inſpira à Henri des doutes & des ſoupçons ſur ſa conduite, qui furent favorablement reçus. La jalouſie qu'il conçut contre un ſujet puiſſant, qui avoit eu la plus grande part aux expéditions des Aventuriers en Irlande, lui fit craindre que Lacy n'abuſât de ſon autorité & des biens qu'il avoit acquis, pour ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance, & uſurper la ſouveraineté. Il rappella ce Seigneur en Angleterre, lorſqu'on s'y attendoit le moins, & confia le gouvernement de l'Irlande à Jean, Connétable de Cheshire, & Baron de Halton-caſtle, & à Richard de Peach, Evêque de Coventry, quoiqu'ils ne connuſſent point le Pays, & qu'ils manquaſſent des qualités requiſes pour un tel poſte. Un pareil procédé auroit autant fait de tort aux intérêts d'Henri, que de déshonneur à ſa politique, s'il n'avoit réparé ſa faute au bout de trois mois. L'empreſſement avec lequel Lacy ſe démit de ſa charge & ſe rendit à la Cour, l'expoſé qu'il fit de ſa conduite, & les preuves qu'il donna au Roi de ſon zele & de ſa fidélité, diſſiperent dans un moment les

soupçons d'Henri, & Lacy fut aussitôt renvoyé dans son Gouvernement. Robert de Shrewsbury, Chapelain du Roi, en qui il avoit beaucoup de confiance, l'accompagna en qualité de Coadjuteur, ou plutôt de Surveillant. On dit que Lacy le demanda au Roy, pour qu'il pût l'informer de sa conduite, & qu'il pût vaquer lui-même à ses intérêts, sans en être détourné par les rumeurs des ignorants & des factieux.

Stanihurst.

Lacy, étant retourné dans son Gouvernement, suivit les mêmes mesures qui lui avoient si bien réussi; & pendant qu'il s'occupoit à pacifier la Province de Leinster, Jean de Courcey continua avec la même diligence à augmenter & assurer les établissements qu'il avoit obtenus dans la Province de Leinster, malgré la résistance opiniâtre des nationaux. Ils avoient saisi toutes les occasions de le harceler avec tout le ressentiment dont étoient capables des gens qui souffroient avec peine son usurpation, & qui vouloient s'en venger à quelque prix que ce fût. Ils l'attaquerent à plusieurs reprises, & s'at-

Ann. MSS. var. Hanmer.

tribuerent l'honneur de l'avoir défait. Un Seigneur d'Argial, entr'autres, provoqua son ressentiment, en détruisant près de la ville de Newry un de ses vaisseaux qui lui apportoit des provisions d'Angleterre, dont ils égorgerent l'équipage. Jean rassembla aussi-tôt mille hommes, & marcha contre l'assassin; mais il apprit bientôt qu'il n'avoit agi de la sorte que pour l'attirer hors de son fort, & que les Chefs du Nord l'attendoient à Dundalk avec une armée de sept mille hommes. On tint un Conseil dans cette conjoncture critique; & sur l'avis d'Armoric de St. Laurent, (car de Courcey paroît avoir eu plus de valeur que d'adresse,) on chargea un Religieux d'aller annoncer aux Généraux Irlandois, que les Anglois venoient de recevoir un renfort considérable. Pour aider à la ruse, on disposa les troupes Angloises de maniere à les faire paroître plus nombreuses qu'elles ne l'étoient, & l'on marcha à l'ennemi avec toutes les apparences de la plus parfaite sécurité. Les Irlandois furent effectivement les dupes de ce strata-

gême, & s'enfuirent avec précipitation jusqu'à une riviere profonde & rapide, dans laquelle plusieurs se noyerent; mais comme les Anglois les poursuivoient avec trop d'ardeur, il firent volte-face, & les attaquerent avec tant de fureur, qu'ils furent obligés de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde; mais leur désordre & leur confusion furent tels, qu'ils ne tirerent aucun fruit de leur victoire. Si l'on en croit l'Annaliste Irlandois, de Courcey perdit dans cette occasion quatre cents & cinquante hommes, & ses ennemis cent; mais ni cette action, ni une autre qui fut encore plus décisive en faveur des Irlandois, ne purent l'obliger à abandonner les conquêtes qu'il avoit faites. Ses progrès furent à la vérité retardés; mais il ne perdit aucun de ses établissements.

Ann. Lagen. MSS.

Thomond fit quelques excursions qui faillirent troubler la paix de la Province que les Anglois habitoient; mais il fut bientôt repoussé, quoique sans perte considérable. Le partage qu'on avoit fait des terres dans Desmond, resta tel qu'il étoit, sans oc-

Ann. Anon. MSS.

casionner le moindre mécontentement. Dans Connaught, les Chefs Irlandois bornerent leur attention à leurs querelles domestiques. Les fils de Roderic, ces perturbateurs implacables de son Gouvernement, avoient donné une libre carriere à leur ambition brutale, & fait de son territoire une scene d'hostilités affreuses. Seize jeunes Seigneurs, héritiers des premieres Maisons de la Province, périrent dans une bataille. Les Historiens ne disent point que l'infortuné Roderic ait jamais imploré le secours du Gouvernement d'Angleterre, quoiqu'Henri fût convenu par son traité, de le protéger contre ses sujets rebelles. Il s'étoit rendu si odieux par le châtiment qu'il infligea à son fils, que ses sujets auroient cru manquer à ce qu'ils devoient au bien public, s'ils avoient appellé les Anglois dans la Province, pour prendre part à leurs querelles. Une conduite contraire eût mis les nouveaux colons en état d'augmenter leur puissance en Irlande; mais plusieurs Seigneurs turbulents ayant pris part à celles de Connaught, & n'ayant pas eu le

An. Anon. MSS.

temps de faire des incursions dans la Province de Meath, Lacy profita de leur inaction pour s'assurer de celle de Leinster, & la mettre en état de défense. On s'apperçut de jour en jour de la sagesse & de la vigueur de son administration, par l'état paisible & florissant de cette Contrée.

Ann. var. MSS. L'hyver de l'année 1181 fut marqué par la mort de Laurent O'Toole, Evêque de Dublin, homme extrêmement révéré par ses superstitieux compatriotes, lesquels ont eu plus de soin de nous conserver la légende de ses prétendus miracles, que l'histoire de sa conduite politique. On peut cependant conclure des mémoires succints, imparfaits & obscurs de ce période, qu'il eut beaucoup de part aux disputes qu'occasionna le premier établissement de la puissance Angloise dans son Pays. Son pere, qui tenoit un rang distingué dans Leinster, avoit été obligé de le donner dans son enfance en ôtage au Roi Dermod, qui en confia la garde à l'Abbé de Glendalagh. Habitué de bonne heure à la retraite & à la discipline, il ne tarda pas à prendre du

Surius. Hanmer.

goût pour l'état monaſtique. Ses vertus répondoient au poſte qu'il occupoit; il s'attira le reſpect de la Nobleſſe, par l'éclat de ſa naiſſance & la ſainteté de ſes mœurs; ce qui l'engagea inſenſiblement dans les affaires publiques. Il joignoit à beaucoup de modération & de pureté, beaucoup de penchant pour l'hoſpitalité, vertu dont on faiſoit grand cas dans ce ſiecle groſſier & ignorant. Ses convives étoient ſurpris qu'un homme qui les traitoit avec tant de magnificence & de libéralité, obſervât ſi ſtrictement les loix de l'abſtinence & de la ſobriété. On prétend qu'il employa l'autorité qu'il avoit acquiſe, non-ſeulement à régler ſon Egliſe & à réformer les mœurs de ſon Clergé, mais encore à appaiſer les diſſentions d'une troupe de Seigneurs Irlandois, dont l'ambition barbare avoit introduit la confuſion & l'anarchie dans leur pays. Il s'oppoſa aux Anglois, tant qu'il crut pouvoir le faire avec quelque ſuccès. Il ſervit à Roderic non-ſeulement de conſeil, mais encore d'émiſſaire actif & vigilant; & ſon zele patriotique étoit d'autant

plus aimable, qu'il étoit modéré, & exempt de la trahison & de la cruauté à laquelle la plupart de ses compatriotes étoient enclins. Il continua d'aimer sa nation, même après qu'il se fut soumis à Henri. Il fut si indigné de la conduite inique & arbitraire de quelques Gouverneurs Anglois, qu'il fit exprès un voyage à Londres, pour représenter à son Souverain les maux & les vexations que ses compatriotes éprouvoient.

Un incident extraordinaire & chimérique pensa, dit-on, être funeste à ce Prélat. Pendant qu'il officioit dans l'Eglise de Cantorbery, un fanatique, frappé tout-à-coup des circonstances du lieu & de l'occupation de l'Archevêque, crut devoir l'honorer de la couronne du Martyre. Pour cet effet, il se jetta sur lui avec tant de violence, qu'il avoit déja blessé Laurent à la tête, lorsqu'on le retira de ses mains. On arrêta ce malheureux, & la mort auroit sûrement été la peine de son crime, si le Prélat n'eût point intercédé pour lui, & obtenu sa grace. Il assista, avec la permission d'Henri,

l'an 1179, au Concile de Latran; & quoiqu'il se fût obligé par serment à ne rien faire qui dérogeât à sa dignité & à l'autorité du Roi, il ne laissa pas de faire éclater son zele contre l'injustice du Vice-Roi d'Irlande, & se plaindre amérement des malheurs de ses compatriotes. On dit même que ses représentations firent tant d'effet sur l'esprit des Peres, qu'ils firent quelques décrets en faveur de la nation Irlandoise. (*) Son zele déplut si fort à Henri, qu'il lui défendit de retourner dans son Evêché; de sorte que Laurent mourut en exil dans la Normandie.

Son successeur fut un Anglois, appellé Jean Comyn, qu'Henri nomma à l'Evêché de Dublin, & dont le Pape Lucius confirma l'élection, Girald. Crede mihi.

(*) Ces faits peuvent être vrais; mais il est également certain que Laurent ne négligea ni ses intérêts ni ceux de son Eglise; car il obtint du Pape Alexandre la confirmation des privileges & des possessions qu'on lui avoit accordées, tant pour lui que pour ses successeurs, par un Bref daté à St. Jean de Latran 12 K. de Mai. *Indict. 12. A. D. 1179. Pontif. 20. E Libro voc. Crede mihi, fol. 80.*

de même que les privileges & les donations qui avoient été faites à son Siege. (*) Le Roi choisit le nouveau Prélat, comme un homme attaché à ses intérêts, & qui lui parut également propre pour les affaires temporelles, & pour les fonctions épiscopales. On cherchoit alors des hommes versés dans la guerre & la politique, & on les envoyoit en Irlande, pour réparer la perte qu'on avoit faite de quelques braves aventuriers. Il y avoit déja cinq ans que Cogan & Fitz-Stephen jouissoient de leurs établissements dans Desmond. Le dernier, quoique vivement touché de la mort de son fils chéri, paroissoit se promettre des jours heureux dans sa vieillesse. Le commerce avoit réconcilié en apparence les naturels du Pays avec les nouveaux colons; ils vivoient dans la plus parfaite intelligence, & ne se méfioient point de la méchanceté qui étoit cachée sous ces beaux dehors d'amitié.

A. D. 1182. Girald.

(*) *Dat. Vellitri, id. Ap. Indict. 15, 1182. Pontif. I. Ibid.*

Milo de Cogan, après quelques conférences avec les habitants de Waterford, se rendit à Lismore, où se devoit faire l'entrevue avec Ralph, autre fils de Fitz-Stephen, qui avoit épousé sa fille. Ils furent coucher dans la maison d'un Irlandois appellé Mac-Tire, avec lequel ils étoient très-liés, & qui les avoit invités à loger chez lui ; mais cet hôte perfide, abusant de leur sécurité, les attaqua à l'improviste, assassina Cogan, son gendre & cinq personnes de leur suite, alla rendre compte de cet exploit à ses compatriotes, & les engagea à se révolter contre les étrangers. Mac-Arthy prit à l'instant les armes ; & oubliant le serment qu'il avoit fait au Roi d'Angleterre, avec la légéreté naturelle à ses compatriotes, il marcha à Cork, où Fitz-Stephen fut obligé, malgré le chagrin & la consternation dans laquelle il étoit plongé, de se défendre contre un ennemi supérieur en nombre, & obstiné à le perdre.

Raymond le Gros, qui étoit dans ce temps-là à Wexford, ayant appris le danger que couroit son on-

cle, s'embarqua avec un petit corps d'élite, pour aller renforcer la garnison de Cork, & ménagea si bien ses opérations, qu'il obligea les troupes de Desmond à lever le siege, & à faire la paix; montrant jusqu'à la fin la supériorité qu'il avoit sur Hervey de Mountmorres son rival, lequel embrassa vers ce temps-là la vie monastique, & fut se confiner dans un Couvent, retraite ordinaire des esprits atrabilaires & mécontents du monde. Fitz-Stephen fut insensible à ce service important. Le chagrin, la vexation & la fatigue agirent si fort sur son tempérament, que ce malheureux vétéran perdit l'usage de la raison.

Girald. Camb. Pour réparer la perte qu'on avoit essuyée dans Desmond, Henri envoya Richard, frere de feu Milo de Cogan, en Irlande, avec un corps de troupes d'élite; & Philippe Barry, autre brave Commandant, fut le joindre peu de temps après avec un renfort considérable. Un Ecclésiastique, appellé Girald Barry, plus connu sous le nom de Cambrensis, accompagna son frere Philippe dans

cette expédition, & Henri compta ſi fort ſur ſes talents & ſur ſa capacité, qu'il lui confia la tutelle de ſon fils Jean, & l'envoya avec lui en Irlande pour y acquérir les connoiſſances néceſſaires à un Prince deſtiné à gouverner ce Royaume. L'Archevêque de Dublin eut ordre, pour la même raiſon, de retourner dans ſon Dioceſe.

Il paroît que les Eccléſiaſtiques Anglois paſſerent en Irlande, pleins de mépris pour ceux avec leſquels ils devoient vivre, & avec cette conviction de leur ſupériorité, qui annonce un eſprit borné, & qu'un eſprit de cette trempe n'eſt pas aſſez adroit pour cacher. Cambrenſis, en feignant de vouloir apprendre des Eccléſiaſtiques Irlandois l'état & les circonſtances de leur conſtitution, ne put s'empêcher de faire certaines obſervations ſur leur Egliſe, qui les piquerent au vif, & auxquelles ils répondirent avec autant de force que de zele. Ils lui raconterent les actions de pluſieurs ſaints perſonnages qui avoient illuſtré l'Egliſe d'Irlande par leur piété & leur ſavoir, & lui

montrerent une longue liste des Saints qu'elle avoit produits. » Des Saints ! » leur dit Girald, d'un ton de suffisance, je conviens que vous avez » eu des Saints ; mais où sont vos » Martyrs ? Je n'en ai jamais trouvé aucun dans votre Calendrier. » Hélas ! reprit l'Evêque de Cashel, qui regardoit probablement » la mort de Becket comme un véritable martyre, j'avoue que les » Irlandois n'ont point encore appris à faire mourir les serviteurs » de Dieu, & que ce crime leur a » été inconnu jusqu'ici ; mais maintenant que les Anglois sont établis dans notre Isle, & que nous » ayons Henri pour Souverain, nous » aurons bientôt assez de Martyrs, » pour laver notre Eglise du reproche que vous lui faites".

L'arrogance engendre naturellement la haine, & la récrimination fut la conséquence nécessaire de ces invectives violentes. Les Professeurs de la Religion de paix, ne s'occuperent dans leurs Synodes qu'à s'accabler mutuellement de reproches. L'Abbé de Baltinglass, prêchant sur la conti-

nence cléricale, prit occaſion d'exalter la chaſteté exemplaire du Clergé d'Irlande, avant que les Anglois l'euſſent corrompu, & s'étendit beaucoup ſur leurs excès impudiques, avec une aigreur qui les piqua au vif. Cambrenſis repliqua plus vivement encore, » qu'on ne pouvoit nier » que les Prêtres Irlandois ne fuſſent » très-chaſtes; mais qu'en revanche, » ils étoient calomnieux, fourbes, » cruels, traîtres & diſſimulés ". La chaleur avec laquelle un Evêque Irlandois réfuta ces reproches, ne ſervit qu'à lui attirer le mépris de ſes antagoniſtes, leſquels lui dirent, que le courage qu'il affectoit dans cette occaſion, ne s'accordoit nullement avec ſon air efféminé. Ces altercations, toutes foibles qu'elles paroiſſent, contribuerent à fomenter l'animoſité de deux peuples, dont les intérêts, vu les circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient, conſiſtoient à être parfaitement unis.

Il ſembloit que toutes les meſures Girald. que l'on prenoit n'avoient pour but Hanmer. que de provoquer de plus en plus les Irlandois, & de les porter au déſeſ-

poir. Car Henri, par l'effet d'une inconstance qu'on a de la peine à concilier avec son caractere, écoutant de nouveau les suggestions de ceux qui lui exagérerent la puissance exorbitante de son Vice-Roi, son ambition, & la liaison intime qu'il avoit contractée avec le Roi de Connaught, rappella Lacy de son Gouvernement, & le donna à Philippe de Braosa, ou Philippe de Worcester, comme on l'appelle, homme dont le seul objet étoit de s'enrichir par des concussions & des rapines. Le premier acte d'autorité qu'il fit, fut de s'approprier quelques terres considérables que les propriétaires avoient achetées de Lacy, sous prétexte de les annexer au domaine du Roi. Il parcourut les différentes Provinces du Royaume à la tête d'un gros corps de troupes, & en exigea des contributions considérables. Il passa six jours à Armagh, dans la mi-Carême, dans des festins & des réjouissances, au grand scandale du Clergé, auquel il extorqua des sommes considérables. Il eut beau lui représenter que par les articles du Synode de Cashel, il étoit exempt de toute

toute exaction militaire ; on ne l'écouta point, & il n'eut d'autre ressource que celle de menacer le tyran de la vengeance céleste. Une maladie dont il fut attaqué la veille de son départ, fut regardée comme l'effet de cette menace. Le feu s'étant mis par hasard dans le quartier d'Hughes Tirrel, qui étoit à sa suite, on regarda cet accident comme la punition miraculeuse du sacrilege qu'il avoit commis, en enlevant le fourneau d'un Couvent. Cette superstition ignorante contribua à confirmer les préjugés du peuple, à enflammer l'aversion qu'il avoit conçue pour les Anglois, & lui fit espérer qu'il trouveroit tôt ou tard l'occasion d'exterminer des gens qui s'étoient rendus les objets de la colere divine.

L'autorité que Philippe exerçoit avec une violence si odieuse, ne fut pas de longue durée ; car le Prince Jean se disposa à exercer en Irlande celle qu'Henri lui avoit conférée par sa derniere donation. Son pere le créa lui-même Chevalier, & il se rendit dans son Gouvernement avec un cortege magnifique. Le Pontife Romain, A. D. 1185.

Brompton. Hoveden. qui s'étoit arrogé le droit de distribuer les Couronnes, avoit, dit-on, permis à Henri de donner celle d'Irlande à celui de ses fils qu'il lui plairoit de choisir. Il se comporta dans cette occasion avec le même orgueil, sous prétexte de vouloir favoriser le Monarque Anglois, quoiqu'il eût réfusé d'aller dans la Terre-Sainte, malgré les instances qu'il lui avoit faites. Il envoya un Légat en Angleterre, qui s'offrit pour accompagner le Prince, & faire la cérémonie de son couronnement, & auquel il présenta une couronne de plumes de paon, artistement faite, que le Pape avoit bénie lui-même. Henri fut peu flatté de cette déférence du Pontife Romain; elle ne s'accordoit point avec ses vues, & il craignit qu'en donnant trop de pouvoir à son fils, il n'en usât pour se révolter contre lui, ainsi que l'avoient fait ses freres. Il refusa donc son offre, & envoya Jean dans son Gouvernement sans autre cérémonial que le cortege & le nombre de troupes dont il ne pouvoit absolument se passer. Girald. Camb.

Une troupe de jeunes Normands

débauchés & insolents, composoient la partie brillante & favorite du cortege de ce Prince. Ils étoient accompagnés de quantité d'Anglois qui n'avoient jamais vu l'Irlande, & qui ayant dissipé leurs biens dans la débauche, se flattoient de réparer leur fortune par les services qu'ils espéroient de rendre au Prince. Ces braves Gallois, qui avoient été les premiers en Irlande, étant venus rendre leurs hommages à Jean, furent la risée de ces Courtisans écervelés; & le jeune Prince, faute de jugement & d'expérience, n'eut pas pour eux tous les égards qu'ils méritoient. Henri avoit donné à son fils un Jurisconsulte célebre, nommé Glanville, pour l'aider de ses conseils; & l'avoit fait accompagner par plusieurs Ecclésiastiques, du nombre desquels étoit Cambrensis, qui connoissoit passablement l'état de l'Irlande: mais ces hommes respectables ne servirent qu'à grossir la Cour d'un jeune Prince, entiérement livré à de jeunes favoris, qui flattoient son humeur volage, & ne l'entretenoient que de plaisirs. Cette troupe s'embarqua sur une flotte de Girald.

foixante vaiffeaux, arriva heureufement à Waterford, & remplit toute la contrée de furprife & d'attente.

Girald. La nouvelle de cet embarquement s'étant répandue, plufieurs Princes Irlandois, qui s'étoient le plus diftingués par leurs révoltes, épouvantés par l'appareil des troupes qui l'accompagnoient, & frappés de l'éclat de fa naiffance & de fa dignité, vinrent rendre hommage au fils du Roi. Les Princes naturels de Leinfter, qui étoient demeurés attachés au Gouvernement d'Angleterre, furent les premiers à venir lui rendre leurs devoirs, & à le féliciter fur fon heureufe arrivée. Ils accoururent en foule à Waterford, & offrirent aux Courtifans Normands un fpectacle qui excita leur mépris & leurs railleries. Ils virent des hommes habillés autrement qu'eux, avec les cheveux treffés de plufieurs manieres, des barbes longues & épaiffes, en un mot, qui portoient toutes les marques de la groffiéreté & de la barbarie la plus affreufe. Ces figures grotefques, qui ignoroient leur langue & leurs mœurs, percerent d'un

pas ferme & délibéré ce cercle brillant, & s'avancerent respectueusement vers le Prince pour l'embrasser, selon l'usage de leur Pays. Ses Courtisans se mirent entre deux, pour les empêcher de violer les regles de la bienséance, & les repousserent rudement. Là-dessus, ceux qui composoient l'assemblée firent de grands éclats de rire, leur arracherent la barbe, & commirent mille autres indignités, pour montrer l'élégance & la supériorité de leurs mœurs, & flatter la pétulance puérile de leur maître. Tels étoient l'esprit & le caractere de ceux qu'on envoya pour régler les affaires d'un Royaume plongé dans le désordre, pour protéger les partisans des Anglois, pour ramener les mal-intentionnés, & soumettre les rebelles.

Les Princes Irlandois, malgré leur grossiéreté & leur simplicité apparente, étoient naturellement fiers & orgueilleux, entêtés de leur rang, & extrêmement sensibles aux plus légeres marques de mépris. Ils se retirerent pénétrés de l'indignation la plus vive; & ayant rencontré plusieurs Girald.

autres de leurs compatriotes qui alloient faire leur cour au Prince, ils leur raconterent la maniere dont on les avoit reçus. Ils furent tellement outrés de cet affront, qu'étant retournés dans leurs habitations, ils rassemblerent leurs familles & leurs effets, & se retirerent les uns chez les Princes de Connaught, les autres, chez ceux de Thomond & de Desmond, auxquels ils rendirent compte de l'offense qu'on leur avoit faite, & déclarerent la résolution qu'ils avoient prise de se venger. Ils prierent les principaux Chefs de se liguer contre un ennemi qui avoit une aversion implacable pour toute la nation, malgré les concessions & les soumissions qu'elle lui avoit faites; les priant de réfléchir sérieusement sur le traitement qu'ils devoient attendre, après avoir résisté si opiniâtrément aux usurpateurs Anglois, puisqu'ils reconnoissoient si mal les services de ceux qui s'étoient volontairement soumis. Leur colere s'enflamma au point, que les Chefs convinrent unanimement, au-lieu de faire hommage à Jean, d'oublier leurs

animoſités particulieres, de ſe réunir pour maintenir leur indépendance, & de faire tous leurs efforts pour chaſſer ces étrangers hautains & orgueilleux de leur Pays.

Pour enflammer de plus en plus cet eſprit de révolte, les Courtiſans du Prince Jean ſe crurent autoriſés à vexer les habitants par tous les moyens imaginables. Ils exigerent de nouvelles conceſſions, même dans les villes maritimes que le Roi Henri s'étoit réſervées, & firent valoir de nouveaux droits contre les habitants, pour les dépouiller de leurs biens; de maniere que ces vétérans, au-lieu de vaquer au ſervice militaire, ne furent occupés qu'à ſe défendre contre la mauvaiſe foi & l'avarice de ceux qui vouloient s'emparer de ce qui leur appartenoit. Les Irlandois, qui avoient conſenti à être ſimples vaſſaux des Seigneurs Anglois, & qui tenoient les terres qu'on leur avoit aſſignées ſelon la coutume d'Angleterre, furent encore plus maltraités. On les chaſſa de leurs établiſſements avec le mépris le plus inſolent, pour faire place à ces Courtiſans luxurieux,

ou à leurs mignons. Ce procédé leur inspira une si grande aversion pour leurs oppresseurs, qu'ils furent joindre l'ennemi. Ils l'informerent de la situation & de l'état des colonies Angloises; ils lui enseignerent les ruses de guerres qu'ils avoient apprises des étrangers, & lui indiquerent les endroits où ils pouvoient les attaquer avec succès.

Pendant que l'orage se formoit, Jean ne s'occupoit que de la pompe & de la splendeur de sa Cour, & ses Courtisans continuoient de se plonger dans leurs débauches ordinaires. Le Clergé sollicitoit des donations en faveur de l'Eglise; les soldats demandoient hautement que l'on prît les armes. Le Couvent de St. Thomas le Martyr reçut de nouvelles donations, & l'on fit bâtir trois forts à Tipperary, à Ardfinnin & à Lismore, pour servir de barrieres à la Province Angloise. Mais il survint une révolte qui inspira la terreur à ce jeune Prince & à ses Courtisans efféminés. On ne s'entretint plus que des hostilités que l'on commettoit de toute part. Les châteaux que les An-

Rot. ant. penes Com. Midiæ. Girald. Camb. Ann. MS. var.

glois venoient de bâtir, & les autres places fortes qu'ils occupoient, furent attaquées lorsqu'on s'y attendoit le moins. Robert Barry fut surpris à Lismore, & massacré avec toute sa garnison. Le Prince de Limerick attaqua Ardfinnin, attira la garnison dans une embuscade, & la passa au fil de l'épée. Le brave Robert de la Poer fut surpris & tué dans Offory. Canton & Fitz-Hughes, deux autres Seigneurs Anglois distingués par leur valeur, eurent le même sort dans les postes qu'ils occupoient. Mac-Arthy de Desmond marcha à Cork; mais il fut vivement repoussé par Théobald Fitz-Walter, qui avoit accompagné Fitz-Andelm en Irlande, & qui fut le fondateur de l'illustre Maison d'Ormond. On dit qu'il surprit le Prince Irlandois dans une conférence qu'il eut avec certains habitants de Cork à quelque distance de la ville, & qu'il le tua avec tous ceux qui l'accompagnoient. Des incursions aussi fréquentes allarmerent le Gouvernement d'Angleterre. Le Pays étoit dévasté; on n'entendoit par-tout que des pleurs & des gémissements, &

il ne se passoit pas de jour qu'on ne reçût la nouvelle de quelque carnage & de quelque sédition. La Province de Meath même, qui paroissoit être à couvert du danger au moyen des sages précautions que de Lacy avoit prises, courut risque d'être entiérement dévastée. Les ennemis y firent une incursion, à laquelle un brave Officier Anglois, nommé William Petit, s'opposa avec beaucoup de peine; mais la fortune le favorisa, & il envoya à Dublin les têtes de cent ennemis. Ceux qui s'opposerent le plus à ces incursions, furent les aventuriers originels; car les soldats Anglois qui venoient d'arriver, n'étoient point accoutumés à cette espece de guerre; & les Normands, avec leurs armes pesantes, n'étoient point en état de repousser ces attaques brusques & imprévues, & encore moins de poursuivre à travers les bois & les marais un ennemi qui se battoit en retraite, après qu'il avoit fait son coup. Apres quelques tentatives inutiles contre ces aggresseurs, ces soldats efféminés, honteux des échecs qu'ils avoient essuyés, se réfugierent

dans leurs places fortes, & y vécurent dans l'abondance, pendant que l'on dévastoit le Pays. On cessa de cultiver les terres. Le jeune Prince avoit follement dissipé l'argent destiné à payer les troupes, & peu s'en fallut que la disette ne succédât à la prodigalité, la guerre & la débauche.

Ces désordres duroient depuis huit mois, sans qu'Henri fût instruit du danger que ses intérêts couroient en Irlande, ni qu'il songeât à rappeller le jeune Prince Jean d'un Gouvernement dans lequel il se comportoit si mal. Le Roi fut malheureusement privé, vers ce temps-là, des services de Hughes de Lacy.. On n'avoit pu repousser les dernieres incursions qu'on avoit faites dans Meath, sans que les terres en souffrissent, & il n'auroit pas manqué de réparer ces dommages, lorsque le Pays auroit été pacifié. Il fit incontinent rebâtir les vieux forts, & en fit construire de nouveaux dans tous les endroits où ils lui parurent nécessaires. Il étoit tellement occupé de ces ouvrages, qu'il veilloit sur les laboureurs, parmi les-

Girald. Camb.

quels étoient plusieurs de ses vassaux ; il leur assignoit leur tâche, & mettoit souvent la main à l'œuvre pour
Ann. An. MSS. les exciter au travail. Il avoit commencé à bâtir un fort à Dorrowe, ou Derwarth, comme les Historiens l'appellent, sur le terrein d'une Abbaye pour laquelle on avoit beaucoup de vénération. Les Irlandois furent indignés de voir profaner de la sorte un lieu de dévotion, qui avoit servi de résidence à un de leurs plus grands Saints. La haine qu'ils avoient conçue pour leur usurpateur, enflammée par cette superstition, agit sur un ouvrier, au point de le jetter dans la frénésie. Il saisit le moment que Lacy faisoit creuser les fossés ; & pendant qu'il se baissoit pour donner ses ordres, il tira une hache d'arme qu'il avoit cachée sous son long manteau, & lui abattit la tête du premier coup. Le meurtrier étoit trop bien secondé par ses compatriotes, pour ne pas trouver le moyen de se sauver. Le feu de la révolte se ralluma aussi-tôt dans Meath. La nouvelle de la mort de Lacy se répandit, & fut reçue avec une joie
Ann. An. MSS. inexprimable. Le Clergé ignorant fit

courir le bruit qu'elle étoit l'effet de la vengeance que St. Kolomb-kill avoit exercée sur l'usurpateur sacrilège de son Abbaye, & le dévastateur des Eglises d'Irlande, & porta par-là le peuple à se glorifier de cette trahison & de cet assassinat, & les insurgents à continuer leurs hostilités. Il ne restoit d'autre ressource à Henri, dans cette conjoncture critique, que la valeur de de Courcey. Il lui confia le Gouvernement de l'Irlande, & Jean s'en retourna en Angleterre avec ses Courtisans, qui furent, sans doute, bien-aises de quitter un Pays aussi turbulent & aussi dangereux. Girald. Camb. A. D. 1186.

De Courcey se trouvant seul avec les anciens aventuriers, continua la guerre pour laquelle il avoit du talent, avec une activité infatigable. On dit que s'étant ligué avec le jeune Lacy, fils du feu Lord, il vengea, avec la derniere sévérité, la mort de son ami & de son compatriote. Il employa continuellement ses troupes à repousser les usurpateurs, & à les intimider par la renommée de sa valeur & la vigueur de ses opérations. Plusieurs circonstances contribuerent Hanmer. Girald. Camb.

à le favoriser dans cette guerre défensive, & à garantir la puissance Angloise de la destruction totale dont elle avoit été menacée. Tous les maux que les Irlandois avoient commis, n'étoient que l'effet d'un emportement & d'une fougue brutale, que le temps avoit ralentie. Leur orgueil national les aveugla au point, qu'ils ne firent attention ni aux progrès des Anglois, ni aux suites que pouvoient avoir leurs établissements, dans le temps même qu'ils étoient le plus animés contre eux. Ceux qui étoient éloignés du siege du Gouvernement Anglois, se trouvant à couvert de leurs hostilités, oublierent bientôt le danger commun, lorsqu'ils n'y étoient point exposés, & ne s'occuperent que de leurs querelles domestiques. Les Chefs des contrées septentrionales d'Irlande, au-lieu de diriger toutes leurs forces contre les Anglois qui y étoient établis, se bornerent à se faire mutuellement la guerre. Les fils rebelles de Roderic eurent enfin le dessus dans Connaught, détrônerent leur malheureux pere, & l'obligerent à aller chercher un asy-

Ann. var. MSS.

le dans le Couvent de Cong. On renouvella les anciennes prétentions à la souveraineté légitime d'Irlande. Un prétendant de la Maison d'O'Loughlan fut déposé; celui qui lui succéda, finit sa carriere par une mort violente, & son rival fut rétabli; mais en étant venu aux mains avec une des garnisons d'Ulster, cet objet futile, occasionna de nouveaux troubles. Les factions & les querelles locales se multiplierent, la jalousie & le desir de se venger obligerent souvent le parti le plus foible à implorer le secours des Anglois. Ann. Anon. MSS. Ibid.

Ces circonstances mirent de Courcey en état de résister à un ennemi divisé; mais lassé enfin de s'en tenir à la défensive, qui ne s'accordoit point avec son caractere fougueux & violent, il résolut de profiter des désordres qui régnoient dans la Province de Connaught, & d'y faire une irruption. Il rassembla ses plus braves Chevaliers, & la partie la plus considérable des forces Angloises, & marcha avec plus de valeur que de circonspection dans cette Province, dans l'espoir de la conquérir sans au- Ibid.

cune résistance. Il apprit cependant bientôt que Connor Moienmoy, le fils régnant de Roderic, & O'Brien, Prince de Munster, se disposoient à l'attaquer avec des forces supérieures, & mieux disciplinées qu'elles ne l'avoient été; ce qui l'obligea à abandonner son expédition, & à se retirer dans Ulster. Il étoit sur le point de partir, lorsqu'on vint l'avertir qu'une autre armée considérable, & avantageusement postée, étoit aux aguets pour s'opposer à ses progrès; surquoi il retourna dans son premier camp; mais à peine y fut-il arrivé, que les troupes de Connaught & de Thomond se présenterent pour l'attaquer. Jamais le courage des Anglois ne fut mis à une plus rude épreuve. L'ennemi les pressoit de toutes parts, & ils ne purent repousser ses attaques qu'en perdant beaucoup de monde. Il ne leur resta d'autre ressource que de se retirer. Ils se firent jour à travers l'armée Irlandoise aux dépens de la vie de plusieurs de leurs Chevaliers, & l'ennemi négligea de les poursuivre, se contentant de la gloire d'avoir chassé de Courcey de la Province.

Cet échec que souffrirent les armes Angloises, (car c'est ainsi que l'appellerent ceux qui ne savoient point apprécier le mérite de cette retraite,) encouragea les Chefs d'Ulster & d'Argial à attaquer les Anglois dans leurs territoires. Un survivant de la famille d'O'Loughlan attaqua une des garnisons d'Ulster, & échoua dans cette folle entreprise. O'Carrol, Prince d'Argial, fut défait dans une pareille attaque; & le Chef de Fermanagh, son associé, fut tué dans sa retraite. Pour mettre fin à ces troubles, de Courcey entra de nouveau dans Ulster, prit d'assaut, & brûla la ville d'Armagh, où ses ennemis s'étoient assemblés, les épouvanta par la violence de son exécution, & rétablit une apparence de tranquillité dans la Province, sans trouver aucune opposition de la part de ses ennemis de Connaught. Connor Moienmoy fut tué par un assassin aposté par son frere, lequel fut tué à son tour par un fils de Connor; & la Province fut de nouveau plongée dans l'anarchie & le carnage qu'avoient occasionnés les révoltes des fils de Roderic. Ce

Ann. Anon. MSS.

fut ainſi que de Courcey profita des diſſentions de ſes ennemis, pour maintenir l'autorité du Gouvernement Anglois, & conſerva par ſa vigilance & ſon courage les acquiſitions qu'on avoit faites en Irlande: mais il ne put venir à bout de les augmenter, en ſe conciliant l'amitié de ceux qui s'étoient ſoumis avec répugnance, & en ſoumettant ceux qui s'opiniâtrerent à méconnoître ſon autorité.

Telle étoit la ſituation des affaires d'Irlande, lorſqu'Henri Second, harraſſé par les trahiſons de ſes vaſſaux, les machinations de la France, la déſobéiſſance & la révolte de ſes fils, ſuccomba ſous le poids de ces vexations accumulées, qu'il avoit long-temps ſupportées avec autant de magnanimité que de vigueur, & mourut à Chinon dans le mois de Juillet de l'année 1189, laiſſant après lui la réputation de mériter un rang diſtingué parmi les grands hommes dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir. Ceux qui ne connoiſſent d'autorité légitime que celle qui eſt fondée ſur la juſtice & l'équité, ne trou-

vant aucune raiſon pour juſtifier ſon invaſion en Irlande, ont fait valoir ſes droits à la ſouveraineté de cette contrée avec une gravité auſſi ridicule que les peines qu'ont priſes leurs antagoniſtes pour les invalider. Henri, lui-même, avoit trop de diſcernement pour aller fouiller dans les Hiſtoires fabuleuſes des Bretons & dans les annales forgées des Rois Saxons, & pour recourir aux donations formelles des Papes, dans toute autre vue que celle de donner quelque apparence de droit, & quelques degrés de plauſibilité à ſon entrepriſe dans l'eſprit des perſonnes vulgaires, ſuperſtitieuſes & remplies de préjugés. Quelqu'ayent été ſes prétextes dans cette entrepriſe, l'ambition de ſa jeuneſſe, & la proſpérité dont elle fut couronnée, auroient été très-avantageuſes à cette nation turbulente, ſi les incidents de ſon regne lui euſſent permis d'effectuer la conquête de l'Irlande, & d'y établir un Gouvernement ſage & équitable.

Dans les circonſtances où il ſe trouvoit, la premiere fois que le

Prince de Leinster implora son secours, la prudence exigeoit qu'il engageât les aventuriers à tenter fortune dans son service; c'étoit la seule mesure qu'il lui convenoit de prendre. Ils auroient pu, vu la rapidité de leurs progrès, subjuguer toute l'Isle; mais elle leur auroit appartenu; & par conséquent, on ne sauroit le blâmer de ne les avoir point soutenus. Sa présence en Irlande lui promettoit un établissement plus prompt & plus efficace de sa domination, s'il y eût séjourné plus long-temps; & l'on ne peut voir sans indignation qu'un Prince aussi habile qu'Henri, ait été détourné d'une entreprise aussi importante par l'insolence méprisable d'un Pape, & la désobéissance d'un fils ingrat. Les mesures qu'il prit en conséquence de cette interruption fatale, lui furent dictées par la politique & la nécessité; mais elles n'étoient propres, ni à dissiper la jalousie que lui causoit la puissance exorbitante de ses vassaux, ni à hâter les progrès de leurs armes. Les concessions qu'il leur fit, & les privileges qu'il leur accorda, tout nécessaires

qu'ils étoient, contribuerent à les rendre indépendants.

Le changement de Vice-Roi, & une ſucceſſion de nouveaux colons, firent naître des jaloufies & des animoſités parmi les Anglois mêmes. Les premiers aventuriers furent piqués de la partialité que l'on témoignoit pour les nouveaux colons; ceux-ci leur porterent envie; & les ſuites en auroient ſûrement été funeſtes, ſi leurs ennemis euſſent été plus unis. Les termes même du traité qu'Henri fit avec Roderic O'Connor, prouvent qu'il fut obligé de céder à la néceſſité de ſes affaires, & de régler celles d'Irlande comme l'exigeoient ſes intérêts les plus preſſants. Je crois faire plus d'honneur à ſa politique, en ſuppoſant qu'il avoit quelque choſe de mieux en vue que d'acquérir une Souveraineté qui ne conſiſtoit qu'en un hommage formel, & dans un tribut peu conſidérable.

Cambrenſis appelle l'hiſtoire qu'il a donnée des événements que je viens de rapporter, celle de la conquête d'Irlande; ce qui eſt une flatterie ridicule d'Henri ſon maître, qui a ſou-

vent été répétée par les Historiens qui sont venus après lui. On peut la pardonner au Chapelain du douzieme siecle; mais lorsqu'un Professeur en Droit avance formellement dans le dix-huitieme, qu'Henri Second conquit l'Irlande, & s'efforce de faire valoir les droits qu'il avoit sur ce Royaume, il convient de prouver le contraire, en rapportant le fait tel qu'il est.

Quelques Seigneurs Anglois, accompagnés de leurs vassaux, s'engagent au service d'un Prince exilé dans une des Provinces d'Irlande. Il leur assigne des terres pour récompense, à condition qu'ils l'aideront à rentrer dans ses Etats. Ils cedent leurs acquisitions à Henri, qui leur en donne de nouveau l'investiture, moyennant une redevance qu'ils s'obligent de lui payer en qualité de vassaux, conformément à la coutume d'Angleterre. Henri consent, de son côté, que ces nouveaux sujets conservent leur ancienne constitution, & soient gouvernés selon les loix d'Angleterre. Plusieurs Seigneurs Irlandois se soumettent de même à Henri, & il leur

promet, en conséquence des cessions qu'ils lui font, de maintenir leurs droits & leurs privileges. Roderic, comme Souverain, après avoir lutté quelques temps contre la puissance d'Henri, consent, par un traité en forme, à être son vassal, & à lui payer un tribut, moyennant quoi il conserve les droits, les terres & les Principautés dont il jouissoit avant qu'Henri arrivât en Irlande. Jamais contrat ne fut plus formel. En conséquence, les aventuriers Anglois gouvernent leurs districts à leur volonté. Les Chefs naturels de la plupart des autres Provinces d'Irlande, conservent leur indépendance, font la guerre & la paix, des ligues & des traités les uns avec les autres; punissent les malfaicteurs, & gouvernent leurs Etats selon leurs loix & leurs coutumes. Il suffit de lire avec quelque peu d'attention les annales de ces temps-là, pour connoître le degré d'autorité qu'Henri acquit sur l'Irlande, & d'avoir une légere teinture de la politique, pour décider les droits qu'il acquit sur les aventuriers Anglois & sur les naturels du Pays,

par les différentes alliances qu'il fit avec eux; soit que l'on considere les motifs de son invasion, la nature & l'étendue de leurs soumissions, ou le contenu de leurs stipulations.

RICHARD I.

Richard, à son avénement au Trône d'Angleterre, étoit occupé d'objets trop brillants, pour s'informer des droits qu'il avoit sur l'Irlande en qualité de Souverain, & trop indulgent pour son frere Jean, pour lui disputer la puissance & l'autorité que son pere lui avoit accordée, & qu'il exerçoit dans ce Pays. Le titre que Jean prit, fut celui de Jean, Comte de Moreton, & Seigneur d'Irlande. En vertu de ce dernier titre, il donna des terres au Couvent de St. Thomas le Martyr à Donoure, de même que les droits sur la biere & l'hydromel, comme il est dit dans la Charte, qu'il étoit dans l'usage de recevoir des Fermiers de Dublin. Un des premiers actes d'autorité qu'il exerça, fut d'accorder à cette Maison religieuse le dixieme du revenu de sa ville de Dublin,

Chartæ Ant. var.

Chartæ ant. penes Com. Midiæ.

blin, ainsi qu'il l'appelle expressément. Il lui accorda, par une autre Charte, plusieurs droits & possessions, & l'exempta de toute exaction & service séculier, excepté — *in his quæ ad regiam Coronam pertinent*, dans les choses qui appartenoient à la Couronne, avec pouvoir de juger tous les procès, *nisi de hiis quæ ad regiam Coronam spectaverint*. Il accorda à la ville de Dublin des franchises & des immunités, pour en jouir comme les tenant de lui & de ses héritiers. Il accorda des terres, sous la redevance de le servir dans ses guerres, lui & ses héritiers, avec des franchises & des immunités, se réservant les terres appartenantes à l'Eglise, les donations des Archevêchés & des Abbayes, & les procès appartenants à la Couronne. Il confirma la donation des terres qui avoit été faite à l'Abbé de Glendalagh, & réunit le Siege de Glendalagh à celui de Dublin. Ce fut Jean qui nomma les Vice-Rois d'Irlande durant le regne de Richard; comme cela paroît par le monitoire que le Pape Innocent III adressa à Jean, dans le-

Chartæ ant. penes Com. Midiæ.

Lib. Nig. Archiep. Dublin. Ant. Lit. Patent. Lib. Nig. Archiep. Dublin. Regist. vocat. Crede mihi. Epist. Decret. Edit. à Baluz.

quel il appella Hamo de Valoniis *Officialis nobilis, viri Comitis de Mauritania*, & lui ordonne d'obliger son Ministre de restituer à l'Eglise de Leighlin, tout ce qu'il lui avoit enlevé. Hoveden appelle aussi Hamo de Valoniis *& cæteri custodes Hiberniæ, homines Comitis Johannis fratris Ricardi Regis Angliæ.*

On voit par-là quels étoient les actes essentiels d'autorité que Jean exerça en Irlande durant les regnes de son pere & de Richard. Cependant, quelque idée pompeuse qu'on attache au titre de Seigneur d'Irlande, son autorité ne différoit en rien de celle des Gouverneurs Anglois qu'Henri avoit établis pour gouverner ce Royaume. Elle n'étoit point reconnue, même par les étrangers, dans les autres Contrées de ce Royaume qui n'appartenoient point aux Anglois. Cela est si vrai, qu'après que Richard eut engagé le Pape à envoyer un Légat en Irlande, pour lever les contributions dont il avoit besoin pour son expédition dans la Terre-Sainte, on chargea ce Légat d'exercer sa jurisdiction en Angleter-

Math. Paris.

re, dans les Galles, & dans les Provinces d'Irlande, dont Jean, Comte de Moreton, étoit souverain. Jean lui-même ne parle pas autrement; car dans sa Charte par laquelle il accorde des franchises aux habitants de Dublin, il ne les leur accorde point dans toute l'Irlande, où ils ne pouvoient en jouir; mais, comme il s'exprime, *per totam terram & potestatem meam*. Eve, héritiere du Roi Dermod, s'énonce encore avec plus de précision. Elle confirme les donations faites au Siege de Dublin par Jean, & autres personnes pieuses de Leinster, le Siege propre & immédiat de la Puissance Angloise (*).

Lib. Nig. Archiep. Dublin.

Regist. vocat. Crede mihi.

(*) *E registro vocato, Crede mihi, fol. 90.*

Omnibus tam præsentibus quam futuris, ad quos præsens Charta pervenerit. Eva Comitissa hæres Regis Dermitii, salutem.

Noverit universitas vestra me, pro salute animæ meæ & Domini mei Comitis Ricardi & antecessorum meorum concessisse, & præsenti Chartâ confirmasse Deo & Ecclesiæ Dubliniensi, & Johanni ejusdem Ecclesiæ Archiepiscopo, & successoribus suis, omnes possessiones & eleemosinas, tam in Ecclesiasticis quam in mundanis tenementis, quas eis Comes Johannes & alii boni viri de Lagenia, piâ largitione contulerunt. Et volo quod præfata Eccle-

Jean s'étant réservé les pouvoirs dont je viens de parler, confia aux Députés Anglois l'administration des affaires d'Irlande, & le maintien de son autorité dans ce Royaume. Richard étant monté sur le Trône, Hughes de Lacy, le jeune, sut tellement captiver les bonnes graces du

Hanmer.

---

sia, & ejusdem Ecclesiæ Archiepiscopi eas teneant & habeant libere, quiete, & honorifice, & integre, cum omnibus pertinentiis suis, in perpetuam eleemosynam, sicut Charta donatorum testatur. Testibus, &c.

C'est-à-dire :

Extrait du Registre appellé *Crede mihi*, f. 90.

Eve, Comtesse, héritiere du Roi Dermod, à tous ceux présents & à venir à qui la présente Charte parviendra, salut.

Vous saurez que pour le salut de mon ame & de celle de Monseigneur le Comte Richard & de mes ancêtres, j'ai cédé & confirmé par la présente Charte à Dieu & à l'Eglise de Dublin, & à Jean, Archevêque de ladite Eglise & à ses successeurs, toutes les possessions & aumônes, dans les ténures tant Ecclésiastiques que Laïques, que le Comte Jean & les autres hommes pieux de Leinster leur ont accordées. Je veux donc que la susdite Eglise & ses Archevêques en jouissent librement, paisiblement, honorablement & entiérement, avec tout ce qui en dépend, à titres d'aumône perpétuelle, conformément à la Charte des donateurs. Témoins, &c.

Comte Jean, qu'il supplanta de Courcey, & obtint son Gouvernement. Ce brave soldat fut indigné de voir ses services si mal récompensés. Il se retira dans la Province d'Ulster, résolu de conserver les donations qu'Henri lui avoit faites, & de ne s'occuper que de ses propres intérêts, de même que s'il n'eût été qu'un simple aventurier. En se détachant ainsi du nouveau député, il découvrit la foiblesse réelle du Gouvernement Anglois, qui, sous une apparence imposante, étoit hors d'état de résister aux jalousies de ses rivaux. Les Irlandois n'ignoroient point leur avantage, & leurs querelles privées n'avoient point éteint l'esprit national qui prédominoit en eux.

Cathal, surnommé aux Mains sanguinaires, un des descendants de la Maison rebelle de Roderic O'Connor, sut si bien captiver l'estime de ses compatriotes, qu'il vint à bout de former un parti, avec le secours duquel il usurpa la Souveraineté de Connaught. Une élévation obtenue par l'intrigue & la violence, ne pouvoit être maintenue que par des qua-

lités qui en imposent à la multitude. Cathal découvrit bientôt la passion extraordinaire qu'il avoit pour la gloire militaire. Il déclara ouvertement la résolution qu'il avoit prise de révendiquer les honneurs dont sa famille avoit joui, sa Province & son Pays, & de se venger des étrangers qui avoient usurpé les plus belles terres du Pays, dévasté les campagnes, & insulté les habitants par les châteaux & les forts qu'ils avoient fait construire, dans le dessein d'opprimer toute l'Isle. Le peuple applaudit à cette déclaration; ses sujets l'admirerent, embrasserent ses intérêts, & lui obéirent avec une joie & une ardeur que l'autorité seule n'inspire pas toujours. Les Chefs de Munster furent pénétrés de respect pour un jeune guerrier qui promettoit la victoire & la gloire à ses compatriotes. Ils firent alliance avec lui; & pour le mettre en état d'agir avec plus de vigueur contre l'ennemi commun, les Princes de Thomond & de Desmond convinrent d'oublier leurs querelles particulieres, & de conclure la paix à l'amiable.

Ann. Inisf. MSS.

De Courcey, voyant l'orage qui ſe formoit, fortifia les établiſſements qu'il avoit dans Ulſter, pour les mettre en état de réſiſter à l'attaque formidable dont ils étoient menacés. Comme il ne pouvoit attendre aucun ſecours de de Lacy, il raſſembla le plus de vaſſaux qu'il put. Armoric de St. Laurent, ſon ami & ſon conſeiller, abandonna auſſi-tôt une entrepriſe dans laquelle il étoit engagé, & vola au ſecours de de Courcey, avec un petit corps de deux cents Fantaſſins & de trente Cavaliers. Cathal, dont ils devoient traverſer la Province, fut inſtruit de leurs mouvements, & réſolut de l'intercepter. Le brave Chevalier Anglois reconnut auſſi-tôt qu'il avoit imprudemment donné dans une embuſcade, où une armée infiniment ſupérieure à ſon petit corps de troupes, ne pouvoit manquer de le détruire. Il ne pouvoit combattre avec la moindre eſpérance de ſuccès, ni ſe rendre ſans ſe déshonorer & ſans ſe perdre. Dans cette conjoncture critique, l'amour de la vie prévalut ſi fort ſur les Cavaliers qui l'accompagnoient, qu'ils

Hanmer. MSS. Lambeth. p. N°. 618. f. 52.

résolurent de s'enfuir avant que l'ennemi les eût enveloppés, & d'abandonner leurs compagnons à leur destinée. Les Fantassins ayant appris leur dessein, prierent le frere d'Armoric de se mettre à leur tête; & ayant investi leurs camarades, ils leur reprocherent la bassesse de la résolution qu'ils avoient prise. Ils leur rappellerent les dangers qu'ils avoient courus, & les fatigues qu'ils avoient supportées ensemble, l'amitié & les liaisons qu'ils avoient contractées, l'attachement & la fidélité dont ils s'étoient donnés mutuellement des preuves, & les conjurerent de ne point déshonorer leur conduite passée, & de ne point abandonner leurs freres à la fureur d'un ennemi barbare & vindicatif. Leur courage se ranima. Armoric tira son épée, & la plongea dans le flanc de son cheval; les Cavaliers suivirent son exemple, & déclarerent tous d'une voix qu'ils étoient résolus de partager le sort de leurs camarades; & que ne pouvant éviter la mort, ils l'affronteroient avec leurs épées, plutôt que de ternir la gloire qu'ils avoient acquise,

en se soumettant à la merci d'un ennemi qu'ils avoient tant de fois vaincu.

Des hommes ainsi déterminés sont des antagonistes dangereux. Ils procéderent à l'exécution de leur dessein avec autant de tranquillité d'esprit que de courage. Ils ordonnerent à deux jeunes Cavaliers de se poster sur une éminence, pour être spectateurs du combat, & pour informer Jean de Courcey de la conduite qu'ils avoient tenue jusqu'à leurs derniers soupirs. Les autres marcherent aux Irlandois avec une résolution qui les intimida. Cathal crut d'abord qu'ils venoient de recevoir un renfort considérable, & qu'il alloit avoir à faire avec une armée réguliere; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit ce petit corps au milieu de ses forces réunies, abandonné à lui-même sans que personne le soutînt. Ils fondirent à corps perdu sur l'ennemi; se frayerent un passage à travers les assaillants, & en tuerent mille sur la place. Comme ils étoient armés de pied en cap, on fut obligé de leur porter plusieurs coups avant de pouvoir les blesser. Les blessés s'encou-

Hanmer. MSS. Lambeth. p. No. 628. f. 52.

rageoient les uns les autres; mais ils succomberent enfin sous le nombre, & aucun d'eux ne survécut à sa défaite. Cette victoire, quoique obtenue avec tant de difficulté & si peu d'honneur, flatta la vanité & la légéreté de Cathal. Il fonda sur le champ de bataille une Abbaye qu'il appella *Col. Victoriæ*, & par ce monument inconsidéré de triomphe, il érigea un trophée à la valeur romanesque de ses ennemis.

MSS. Lambeth. p. N°. 628. f. 52. Ann. M. Abb. MSS.

Le bruit des révoltes & des confédérations qui s'étoient formées, se répandit bientôt en Angleterre, allarma le Comte Jean, interrompit les projets ambitieux qu'il avoit formés, & lui fit craindre pour son Gouvernement d'Irlande. Pour augmenter la confusion & la détresse de ce Royaume, un incendie détruisit presque entiérement la Ville de Dublin, & les districts voisins furent infestés par une troupe de brigands, qui pilloient & voloient les habitants, sans que personne se mît en devoir de les réprimer (*).

Hanmer.

(*) Le Docteur Hanmer nous a conservé une

Les désordres publics qui régnoient, les guerres & les troubles qui survinrent, donnerent lieu de soupçonner que de Lacy n'avoit ni les talents ni le courage nécessaires pour gouverner l'Irlande. William Petit fut mis en sa place, & fut bientôt remplacé par William, Comte & Maréchal d'Angleterre. Ce Gentilhomme avoit épousé Isabelle, fille du Comte de Strongbow & de la Princesse de Leinster, qui lui apporta des terres considérables dans l'Irlande; ce qui l'engagea probablement à accepter ce poste. Un Gentilhomme qui avoit de si grandes liaisons dans le Pays, ne pouvoit être que favorablement accueilli; & la

---

ancienne tradition, laquelle porte, qu'après que la troupe que commandoit le fameux Robin Hood eut été dispersée, quelques-uns de ses adhérents se sauverent en Irlande, pour y exercer leur brigandage à la faveur des désordres qui y régnoient. Qu'un d'entr'eux, connu chez les anciens Rimailleurs Anglois sous le nom de Petit Jean, (Little John) se montra publiquement à Dublin, & se fit admirer des habitants par sa dextérité à tirer de l'arc; mais qu'en ayant été chassé à cause des vols qu'il commit, il se réfugia en Ecosse.

dignité de son rang & de son caractere sembloit devoir donner du poids à son administration.

Les circonstances dans lesquelles se trouvoit l'Irlande, exigeoient beaucoup de vigueur & de fermeté dans le Gouvernement. Le Prince de Connaught, par son dernier succès, qu'il eut l'adresse d'exagérer, inspira un esprit de révolte aux Chefs Irlandois ses alliés. Daniel O'Brien, Prince régnant de Thomond, ne voulant point être surpassé par son compatriote & son allié, leva une armée considérable, & déclara la guerre aux Anglois établis sur les frontieres. Les deux armées en vinrent aux mains à Thurles, & la victoire se déclara en faveur des troupes de Thomond. Cet échec n'empêcha cependant point les Anglois de continuer la guerre; ils ravagerent les territoires d'O'-Brien, & bâtirent plusieurs forts pour contenir les habitants, & mettre leurs établissements en sûreté. Ils pousserent même leurs déprédations jusqu'à Desmond, où les Chefs Irlandois, malgré tous leurs projets, ne purent s'opposer à leurs aggresseurs.

Ann. Inisf. MSS.

Ils virent tranquillement les Anglois ſe fortifier dans leur Pays, & ne trouverent d'autre prétexte pour pallier leur indolence, que d'accuſer le Prince de Thomond ; leur nouvel allié, de perfidie, & de favoriſer en ſecret l'ennemi commun. Ces ſoupçons auroient ſûrement occaſionné des querelles ſanglantes parmi les Chefs provinciaux, ſi leurs effets n'euſſent été prévenus par la mort de Daniel O'Brien, laquelle inſpira une nouvelle confiance aux Anglois, & les mit en état de profiter du déſordre qui régnoit dans la Province, & des diviſions qui naquirent au ſujet de la ſucceſſion, pour pénétrer dans le cœur de la Province de Thomond. Si l'on en croit les Annaliſtes Irlandois, ils exercerent mille cruautés, ſur-tout envers la famille d'O'-Brien. Ils creverent les yeux à un de ſes fils, & arracherent l'autre d'une Egliſe dans laquelle il s'étoit réfugié, pour le maſſacrer impitoyablement. On regarderoit ces ſortes de récits comme fabuleux, & comme dictés par les préjugés & la haine nationale, ſi l'Abbé de Peterborough

ne déclaroit expreſſément, que ce qui détourna le ſucceſſeur d'O'Brien de ſe ſoumettre aux Anglois, furent les maux qu'ils firent ſouffrir à ſes ſujets, & les cruautés qu'ils exercerent.

Les Anglois ne jouirent pas longtemps d'un avantage dont ils abuſoient ſi indignement. Cathal, Prince de Connaught, ayant été informé des procédés ſanguinaires de ſes ennemis, entra dans Munſter à la tête d'une armée à laquelle ils n'étoient point en état de réſiſter. Ils ſe retirerent précipitamment à ſon approche; & Cathal, avec tout le triomphe d'un Prince victorieux, fit raſer leurs fortereſſes juſqu'aux fondements, au grand étonnement de ſes ſujets, qui n'attendoient rien moins que l'extirpation totale de leurs ennemis, de la part d'un jeune guerrier que la fortune favoriſoit. Cependant ce Chef qui n'avoit ni l'eſprit de concerter un projet pour détruire les établiſſements Anglois, ni le pouvoir de l'exécuter, ſe borna à défier & à inſulter ſon ennemi, retourna dans ſa Province, & leur

donna par-là le temps de réparer le dommage qu'il leur avoit causé. A peine commençoient-ils à s'en occuper, qu'ils furent de nouveau exposés aux attaques de Mac-Arthy & de Desmond, qui, avec une valeur moins brillante, mais plus déterminée que celle de Cathal, fut au-devant des Anglois qui revenoient de Munster, les défit, & ne cessa de les poursuivre qu'après qu'ils les eut chassés de Limerick, qu'ils tenterent deux fois de recouvrer, mais où ils furent battus. An. Anon. MSS.

Corke étoit la seule place considérable qui restât aux Anglois dans la Province de Munster; mais la garnison se trouvant environnée de ses ennemis, il lui étoit impossible de subsister, & à plus forte raison de conserver son poste, à moins qu'on ne la secourût. La circonstance étoit trop frappante, pour ne pas fixer l'attention du Gouvernement Anglois. On envoya un détachement considérable au Midi, pour s'opposer aux progrès dangereux de l'ennemi, mais qui n'étoit cependant pas assez fort pour lutter contre les Desmoniens,

Ann. Inisf. MSS.

qui venoient d'être renforcés par les troupes de Connaught, commandées par leur vaillant Prince, par celles d'O'Loughlan, chef de l'ancienne Maison du Nord Hi-Nial, & par celles de quelques autres Seigneurs Irlandois. Les Anglois furent totalement défaits, & la garnison de Corke, dénuée de toute ressource, ne pouvoit manquer de périr; mais les jalousies secretes de ses ennemis, suspendirent sa destinée. Cathal & O'-Loughlan, chefs de deux grandes Maisons rivales, quoiqu'unis en apparence pour la cause commune, se haïssoient réciproquement. La réputation & la puissance naissante de Cathal déplaisoient à un compétiteur orgueilleux de sa naissance, mortifié de son infériorité actuelle, & persuadé que les succès du Prince de Connaught ne pouvoient que contribuer à augmenter son crédit & son autorité. Animé tout-à-la-fois par l'envie & la jalousie, il traita secretement avec Mac-Arthy, qu'il engagea enfin à lever le siege de Corke, au grand étonnement des confédérés. La garnison Angloise fut ainsi

garantie de sa destruction totale; mais ne recevant ni secours ni vivres, n'ayant aucune communication avec ses compatriotes, & étant continuellement harcelée par ses ennemis, elle fut bientôt obligée de capituler, & Corke fut rendue au Prince de Desmond.

La perte de cette importante Place montra ouvertement la foiblesse d'un Gouvernement, qui ne pouvoit pas même défendre les villes maritimes qu'Henri s'étoit réservées. Les tentatives qu'il fit pour rétablir le crédit des Anglois dans Munster, ne servirent qu'à prouver la supériorité de ses ennemis. Les dissentions qui régnoient dans la famille d'O'Brien, & le projet ambitieux que conçut un des fils de Daniel, de supplanter l'héritier légitime, fournirent aux Anglois l'occasion d'envahir Thomond. Ils firent plusieurs expéditions dans le territoire de Desmond, mais qui se réduisirent à dévaster le Pays, & qui ne leur procurerent aucun avantage réel. Ann. Inifs. MSS.

Tels furent les événements qui arriverent durant l'administration du

Grand-Maréchal. Hamo de Valois fut nommé pour lui succéder l'an 1195, période fameuse par la confusion & la détresse qui régnoit dans l'Irlande. Jean de Courcey & Hughes de Lacy gouvernoient chacun leurs Provinces respectives, indépendamment du Gouvernement d'Angleterre. Les Anglois évacuerent presque toute la Province de Munster, & eurent toutes les peines du monde à conserver celle de Leinster. Pour suppléer aux besoins urgents d'un Gouvernement affoibli & divisé, Hamo ne trouva d'autre moyen que de s'emparer des terres qui appartenoient à l'Eglise. Il
Hoveden. commença son administration, ainsi que le Comte Jean lui avoit peut-être ordonné de le faire, par s'emparer de plusieurs terres qu'il avoit données au Siege de Dublin, acte violent & odieux dans un temps où les biens des Ecclésiastiques étoient regardés comme sacrés. L'Archevêque Comyn y étoit trop intéressé, pour ne pas se déchaîner contre une pareille usurpation. Il eut beau remontrer, prier, menacer le sacrilege de la vengeance divine; on ne l'écouta point. Il

regarda cette opiniâtreté du même œil que si on l'eût dépouillé de sa fonction pastorale, & il résolut d'abandonner son diocese, plutôt que de paroître acquiescer à cette usurpation profonde de ses droits. Il se rendit dans sa Cathédrale avec toutes les marques d'affliction naturelles à un Confesseur que l'on persécute, & en enleva les missels, les calices, les images & les habits sacerdotaux. Il poussa même l'hypocrisie jusqu'à ordonner que l'on mît une couronne d'épines sur la tête des crucifix, & qu'on les couchât par terre, comme si la Passion avoit été renouvellée, & qu'on eût détrôné la Divinité par une contestation futile touchant la propriété d'un Ecclésiastique; & après avoir mis son diocese sous interdit, il sortit du Royaume. On inventa un miracle, pour faire plus d'impression sur l'esprit de la multitude superstitieuse & ignorante. On montra un de ces crucifix avec toutes les marques de l'agonie peintes sur le visage, le teint enflammé, les yeux larmoyants, le corps couvert de sueur, & le sang qui couloit de son côté.

Le Prélat exilé regarda ce miracle comme un témoignage du Ciel en sa faveur, qui étoit attesté par tout son Clergé, & en informa le Pape. Ses ennemis persisterent néanmoins dans leur opiniâtreté. Ses Suffragants étoient trop jaloux de conserver leurs propriétés, pour se brouiller avec le Gouvernement civil, en épousant la querelle de leur Métropolitain (*). Ils s'adresserent au Comte Jean & au Roi Richard; mais ils ne firent aucune attention à leurs remontrances. Ce ne fut que quelques années après qu'Hamo de Valois, pour réparer cette offense, donna vingt (†) Ca-

Regist. Alani. Regist. vocat. Crede mihi. Lib. Nig. Archiepisc. Dublin.

(*) Hamo ne borna point ses déprédations au Siege de Dublin. Celui de Leighlin étant venu à vaquer, il ne voulut pas permettre à l'Abbé de Rosseval, que le Clergé avoit élu, de se faire sacrer, & s'empara de son temporel, tant pour son usage, que pour les besoins de l'Etat. Cette conduite donna lieu à un Monitoire de la part du Pape Innocent III, que l'on trouve dans l'édition de Baluze. On y trouve quelques expressions qui prouvent que le Comte Jean souhaitoit & attendoit que le Pape le reconnût pour Roi d'Irlande.

(†) *Carucates*, terme ancien, qui désigne 100 acres.

rucates de terre à l'Evêché de Dublin, pour le dédommager des déprédations qu'il avoit commises durant le cours de son gouvernement.

Pendant ces troubles, Roderic O'Connor, dernier Roi d'Irlande, mourut dans un âge très-avancé, dans le Couvent de Cong, où il vécut pendant douze années dans la retraite, sans se mêler des factions qui régnoient dans sa Province. S'il eût continué d'agir comme il fit lorsqu'il parvint à la Royauté, il auroit pu établir son autorité sur une base plus solide que le suffrage d'une faction victorieuse, qui, après lui avoir conféré le titre, lui laissa le soin de le soutenir. Une politique plus vaste & plus généreuse l'eût engagé à se réconcilier avec ses adversaires. Roderic l'ignoroit, & il employa l'autorité qu'il avoit acquise à venger ses anciennes querelles, & opprimer les partisans de son rival; ce qui ouvrit la porte de l'Irlande aux Anglois. Ann. var. MSS. A. D. 1198.

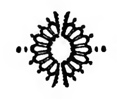
Sa conduite militaire, dans les guerres qu'il eut avec les Anglois, ne paroît point aussi brillante qu'il a plu à ses compatriotes de nous la représenter.

On auroit cependant tort de la blâmer, vu qu'on ignore les obstacles & les difficultés qu'il eut à surmonter. Les Annalistes Irlandois, qui nous ont instruit de ses actions, ignoroient également les intrigues de la politique & les effets qu'elles ont coutume de produire. Ils se bornent aux événements; ils parlent d'une révolte, d'une victoire, d'une retraite, mais ils ne s'attachent point à découvrir les causes qui ont produit ces événements. On sait que Roderic mit sur pied de grosses armées contre Dermod & les Anglois ses alliés; mais elles étoient levées par des Chefs subalternes qui le haïssoient, & lui envioient sa puissance. Elles n'étoient point immédiatement soumises à leur Monarque; elles n'étoient ni payées, ni obligées de tenir la campagne, & elles se débandoient quand il étoit question de combattre, lorsque le temps de leur service étoit expiré. Les désordres de sa famille commencerent presque avec son regne. Les suites en furent funestes, & devinrent un obstacle à ses desseins. Si Henri Second, avec tous ses talents

& toutes ſes reſſources, penſa être la victime de la révolte de ſon fils, on ne doit point être ſurpris que les fils de Roderic, étant ſoutenus comme ils l'étoient, ſoient venus à bout de détrôner leur pere. Le Cloître put bien le mettre à couvert des outrages; mais il ne pouvoit lui procurer la tranquillité d'eſprit, à moins qu'il n'ignorât ce qui ſe paſſoit dans ſa Province, ou qu'il ne fût inſenſible aux incidents les plus affligeants. Pendant qu'il vaquoit à la priere & à des actes de pénitence, ſes fils s'égorgeoient les uns les autres, & inondoient la terre de ſang. S'il eſt vrai, comme on doit le croire, qu'il fut touché de ces malheurs & de ces excès, & qu'il ne put ni les prévenir, ni y remédier, on ne ſauroit rien imaginer de plus digne de compaſſion qu'un Prince nonagénaire, ſans ſecours & ſans appui, enfermé par des enfants rebelles, hors d'état de prévenir leurs excès, & de remédier aux maux de ceux qui l'avoient dépoſé. Ce qui adoucit un peu ſes chagrins ſur la fin de ſes jours, fut de voir terminer les déſordres de ſa fa-

mille par un jeune guerrier de son sang, qui promettoit d'exterminer les usurpateurs, & de rétablir l'honneur de son Pays. S'il entretenoit ces espérances, il fut heureux de ne point leur survivre. La mort d'un Roi est généralement suivie de quelque incident intéressant; mais celle de Roderic, qui avoit cessé depuis longtemps d'exercer l'autorité royale, est un de ces événements indifférents, qu'on oublie aussi-tôt qu'on les a appris.

Richard Premier, étant décédé l'année suivante, & son frere étant monté sur le trône, les droits qui avoient été transférés à Jean, comme Souverain d'Irlande, retournerent avec son titre à la Couronne d'Angleterre.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Etat du Gouvernement d'Irlande à l'avénement du Roi Jean. — Meiler Fitz-Henri succede à Hamo de Valois. — Mécontentement de Jean de Courcey. Lui & Hughes de Lacy veulent se rendre indépendants. — Concessions faites à Braosa & de Burgo. — Progrès de de Burgo. — Il détrône Cathal, Roi de Connaught. — Prévient les mesures qu'O'Nial, de Courcey & de Lacy avoient prises pour rétablir Cathal. — Ses progrès dans la Province de Munster. — Cathal tente d'attirer de Burgo dans son parti. — Il bat & tue son rival. — Il est rétabli. — Son ingratitude. — Meiler se met en marche pour réduire de Burgo. — Il est joint par Cathal & O'Brien. — De Burgo se soumet, & rentre dans son devoir. — Les Chefs de Connaught & de Thomond donnent des ôtages à Meiler. — Cathal cede deux parties de sa Province. — Cause de la révolte des Barons Anglois en Irlande. — Violence de de Courcey. — Hughes de Lacy l'accuse

auprès du Roi Jean. — Il donne ordre aux Lacys de le soumettre. — Courcey est obligé d'abandonner Ulster. — Le Roi lui donne un sauf-conduit pour retourner en Angleterre. — Détail romanesque de la maniere dont on dit qu'il fut livré à Hughes de Lacy. — Hughes est indigné de la trahison, & punit ceux qui l'avoient ourdie. — Histoire de de Courcey & du champion François. — Exemple étonnant de ses forces. — Remarques sur ce détail. — Hughes conquiert le Comté d'Ulster. — Va joindre le Roi. — Jean demande un subside au Clergé d'Irlande pour recouvrer la Normandie. — La dispute du Pape Innocent avec Jean commence en Irlande. — Dispute touchant la succession au siege d'Armagh. — Jean consent de reconnoître l'Evêque que le Pape a nommé. — Il ne tarde pas à s'appercevoir des suites funestes de sa complaisance. — Durant cette dispute avec le Pape, il entreprend une expédition en Irlande. — Etat de ce Royaume. — Cause de la brouillerie de Jean avec les Lacys & Guillaume de Braosa. — Les Lacys s'enfuyent d'Irlande à l'arrivée de Jean. — Il

donne à ses sujets Irlandois une Charte de Loix, qui est déposée au Greffe de Dublin. — Il fait une nouvelle division des Comtés. — La femme & les enfants de Guillaume de Braosa sont mis en prison. — Les Lacys persécutés en France. — Le Roi leur rend ses bonnes graces, & les rétablit dans leurs possessions. — Jean part d'Irlande. — Administration de Jean de Grey. — Circonstances favorables à son Gouvernement. — Le Roi Jean s'entremet en faveur de Cathal. — S'efforce de captiver l'amitié des Princes Irlandois par ses manieres affables & polies. — Henri de Londres, Evêque de Dublin, agit en qualité de Baron Anglois. — Blâme hautement la conduite de Pandolphe. — Sa conduite au Congrès de Runingmede. — Avénement d'Henri III. — Ce que les Barons Anglois exigent de lui. — Lettre d'Henri à Geoffroy de Maurisco. — Accorde la grande Charte de franchises à ses sujets d'Irlande.

UNE succession légitime à la Couronne d'Angleterre, & une domination paisible, étoient un incident

d'autant plus heureux pour l'Irlande, qu'elles mettoient Jean en état d'achever la conquête d'une Isle déchirée par une infinité de querelles & de concurrences, opprimée par l'avarice, & divisée par les factions. Mais Jean, qui s'étoit emparé du trône au préjudice d'Arthur de Bretagne, fils de son frere aîné, eut à surmonter les difficultés inséparables d'une usurpation. Il fut obligé d'affermir ses intérêts dans le Continent, d'apaiser les révoltes de ses Barons, de se garantir des intrigues de la France, de soumettre Arthur & ses partisans; de sorte qu'au commencement de ce regne malheureux & honteux, il se vit accablé de soins & de difficultés, qui ne lui laisserent ni le loisir, ni la volonté de s'occuper des affaires d'Irlande.

Chart. penes Com. Mid. MS. Rot. Turr. Lond.

Il confirma cependant quelques dons tant à l'Eglise qu'aux Barons laïques; il rappella Hamo de Valois, qui, après avoir pillé les gens d'Eglise & les laïques, avoit amassé des richesses considérables aux dépens des sujets & de la Couronne; il lui ôta ses bonnes graces, & l'obligea de

MSS. Lambeth.

payer au fisc mille marcs pour acquit de ce qu'il devoit. Meiler Fitz-Henri, fils naturel d'Henri Premier, un des premiers Barons qui étoient allés tenter fortune en Irlande, fut nommé à sa place; mais Jean ne lui ayant envoyé aucun secours, & n'étant point appuyé par les Seigneurs qui avoient obtenu des terres & des privileges en Irlande, il se vit borné à son Gouvernement, & hors d'état de tenter aucune entreprise digne de ses talents & de sa valeur. Jean de Courcey & Hughes de Lacy, deux des plus puissants colons d'Irlande, avoient affecté, pendant quelque temps, un état d'indépendance. Le premier avoit presque toujours été en guerre avec les Chefs d'Ulster; & quoique défait plusieurs fois par Hughes O'Nial de Tirowen, il n'avoit pas laissé que de défendre ses acquisitions avec une opiniâtreté & une valeur infatigable. Loin de vouloir faire hommage au Roi Jean, il lui disputa ouvertement son titre à la Couronne, & se comporta en Prince d'Irlande, plutôt qu'en Baron Anglois. Il traita, de concert avec Hughes de Lacy, avec les

Ann. Anon. MSS.

Ibid.

Seigneurs voisins; il leur fournit des secours dans les guerres qu'ils eurent entr'eux & avec les Anglois, & appaisa, par ce moyen, le ressentiment de la nation.

Cox. Jean confirma entr'autres octrois celui des terres de Thomond, qui avoit été fait à Philippe de Braosa & à Guillaume son fils, à l'exception de la ville de Limerick & des terres qui avoient été autrefois octroyées dans Connaught, dont il commit la garde à Guillaume de Burgo, Baron de la famille de Fitz-Andelm. Ces Seigneurs se mirent aussi-tôt en campagne avec une suite formidable de partisans pour faire valoir leurs droits. De Burgo, qui paroît avoir agi avec plus de vigueur que les autres, se proposa de s'emparer de Limerick, & de former un établissement d'autant plus à craindre pour Munster, que la Province étoit déchirée par les querelles barbares de ses Chefs. Les factions qui régnoient dans Connaught, le mirent pareillement en état de faire valoir ses droits sur cette Province. Cathal aux Mains sanguinaires, qui, au commencement de

Ann. Anon. MSS.

son regne, sembloit promettre des prodiges de valeur, fut tout-à-coup retenu par les menées secretes de ses ennemis, par la révolte de ses partisans, & par les entreprises d'un rival hardi & entreprenant, qui cherchoit à le supplanter. Carragh O'-Connor, Prince de son sang, aspira à la souveraineté de Connaught, & forma un parti qui appuya ses prétentions; mais au-lieu d'agir avec la fougue & la précipitation de ses compatriotes, il s'adressa secretement à de Burgo, lui promit l'investiture des terres que Jean lui avoit cédées, & l'engagea à son service contre un Prince, qui, par sa conduite antérieure, s'étoit rendu indigne de ces graces. Leur entreprise fut conduite avec autant de prudence que de vigueur, & eut tout le succès qu'ils s'en étoient promis. Cathal, attaqué à l'improviste dans sa propre Cour, n'ayant pas le moyen de se défendre, s'enfuit précipitamment, & laissa Carragh son rival en possession de la Royauté.

Ann. Anon. MSS.

Ware ex Ann. MS.

Ann. An. MSS. A.D. 1199.

Les Chefs voisins apprirent avec étonnement la nouvelle de cette ré-

volution extraordinaire. Le Prince exilé se réfugia chez O'Nial de Tir-Owen, lui exposa ses griefs dans les termes les plus pathétiques, & le supplia de vouloir le venger de cette usurpation injuste. O'Nial, compatit à ses peines, & lui promit de
A.D. 1199. prendre sa défense. Il forma une confédération, & mit sur pied une puissante armée. Ses alliés, instruits par l'exemple de Carragh, sacrifierent leurs préjugés nationaux aux intérêts de l'entreprise actuelle, traiterent avec de Courcey & de Lacy, & les engagerent à réunir leurs forces pour soutenir Cathal. Ce fut ainsi que les Seigneurs Anglois se brouillerent les uns avec les autres pour défendre les naturels du Pays, tant leurs mœurs contagieuses les avoient infectés. L'usurpateur & les Anglois ses alliés, commandés par de Burgo, furent au-
A.D. 1200. devant de leurs aggresseurs, & les attaquerent avec beaucoup de bravoure. Le combat fut des plus opiniâtres; mais la victoire se déclara en faveur des troupes de Connaught; elles poursuivirent celles de Meath & d'Ulster, & en firent un carnage

affreux. Pour aggraver le malheur d'O'Nial, dont l'autorité, de même que celle des autres Princes Irlandois, ne consistoit que dans l'opinion, ses sujets, outrés de leur défaite, renoncerent à son autorité, & élurent en sa place un autre Chef de Tir-Owen, qui, pour leur donner une idée avantageuse de sa bravoure, se fit tuer dans un combat qu'il livra aux troupes de Tir-Connel, & causa, par sa mort, quantité de factions, d'usurpations & de massacres dans son Pays. Si les Annalistes Irlandois insistent sur le détail de ces excès odieux, on doit moins l'attribuer à leur insensibilité qu'à leur superstition, dont le propre est d'éteindre tout sentiment de générosité & d'humanité dans le cœur de l'homme. Il n'y a point de Prince, soit qu'il ait été tué dans un combat, soit qu'il ait péri par les mains d'un assassin, dont ils n'ayent attribué la mort à la vengeance de quelqu'un de leurs Saints. Elle étoit l'effet du courroux céleste; & ils ont cru devoir la rapporter, pour montrer le pouvoir de ce Saint, & le plaisir qu'il avoit à punir ceux qui l'offensoient.

Ann. An. MSS.

De Burgo, dont la puissance & la réputation étoient considérablement augmentées par ses derniers succès, séduit par l'espoir de faire de nouvelles acquisitions, & encouragé par la foiblesse du Gouvernement d'Angleterre, oublia la fidélité qu'il devoit à son Souverain, & fit la guerre & la paix de sa propre autorité, de même que s'il eût été indépendant. Il établit sa résidence à Limerick, déclara la guerre aux Chefs de Thomond, battit un d'entr'eux, appellé Connor Ruadh, qui aspiroit à la Principauté, & le fit mettre en prison. Il poussa son ambition plus loin, & allarma les Chefs de Desmond par les incursions qu'il fit dans leur Province. Après quelques hostilités, l'autorité du Clergé, jointe à celle du Légat du Pape, qui résidoit, dans ce temps-là, à Desmond, prévint les calamités de la guerre. On conclut, par leur médiation, un traité entre les Desmoniens & de Burgo, lequel, après avoir reçu les ôtages des Lords Irlandois pour sûreté de leurs promesses, s'en retourna à Limerick, où son génie entreprenant ne tarda pas

Ann. Inisf. MSS.

long-temps à trouver de l'occupation. Cathal, Prince de Connaught, qu'il venoit de dépoſer, avoit encore un fort parti, & ne déſeſpéra point de rentrer dans ſes Etats. La ſituation actuelle de ſes alliés Anglois dans Meath & dans Ulſter, ne leur permettoit point de lui envoyer du ſecours. O'Nial de Tir-Owen, ſon allié, étoit dans le même état que lui; on l'avoit dépoſé, & il cherchoit à ſe rétablir. Sa derniere reſſource fut de s'adreſſer à de Burgo; il employa la ſubtilité & l'adreſſe, que les contentions & le malheur ont coutume d'inſpirer à un génie actif, pour lui faire abandonner les intérêts de ſon rival; il l'engagea par ſes flatteries & ſes promeſſes, à déclarer la guerre au Prince qu'il venoit de rétablir, & il ſe rendit avec Cathal à Connaught, pour le dépoſer. Carragh, quoique ſurpris, & hors d'état de ſe défendre, attaqua ſes aggreſſeurs avec beaucoup de bravoure; & ſe voyant enfin accablé par le nombre, il aima mieux périr les armes à la main, que de ſurvivre à la perte de ſa Couronne. Cathal ayant été rétabli, il fut Ann. Inisf. MSS.

question de tenir les promesses qu'il avoit faites à son nouvel allié. De Burgo fut tellement aveuglé par l'espoir des cessions qu'il se flattoit d'obtenir dans sa Province, qu'il ne s'apperçut point de la mauvaise foi du Prince; il fut surpris de voir ses espérances déçues, & ses services payés de trahison & d'ingratitude. Cathal rejetta ses demandes avec dédain; & lorsqu'il eut recours aux armes pour obtenir la justice qui lui étoit due, la supériorité des forces de Cathal l'obligea bientôt à chercher son salut dans la fuite.

Ann. MSS. Inisf. Pour se venger de cette perfidie, & recouvrer l'honneur qu'il avoit perdu, de Burgo fit une autre irruption dans Connaught; mais il fut bientôt rappellé par l'arrivée d'un nouvel ennemi beaucoup plus formidable. Meiler Fitz-Henri avoit levé dans ces entrefaites une armée considérable; & jugeant qu'il étoit de son devoir de soutenir l'autorité du Roi son maître contre des sujets rebelles, il marcha à Limerick, déclarant la résolution dans laquelle il étoit de châtier la perfidie de son

Gouverneur. Les Princes Irlandois craignoient & haïssoient de Burgo, & furent en même-temps allarmés de la vigueur & de l'activité du Gouvernement d'Angleterre. Cathal résolut de prévenir le châtiment qu'il méritoit, en traitant avec Meiler, & lui offrant son secours contre l'ennemi commun. O'Brien de Thomond offrit pareillement ses services, & ce fut pour la premiere fois qu'un Gouverneur Anglois marcha à la tête des Irlandois contre leurs propres compatriotes. Meiler ayant reçu ce renfort, assiégea Limerick avec une armée à laquelle de Burgo étoit hors d'état de résister. Il n'eut d'autre ressource que celle de capituler, & de se soumettre. Sa soumission fut reçue, son hommage renouvellé; & Meiler conclut un traité plus régulier & plus formel avec ses nouveaux alliés Irlandois.

Lassés des factions & des contentions qui régnoient dans leurs Provinces, ils furent ravis de se mettre sous la protection du Roi d'Angleterre. O'Brien fit des concessions qui dûrent choquer l'orgueil de ses com-

patriotes, & donna des ôtages pour ſûreté des promeſſes qu'il avoit faites. Les ceſſions de Cathal furent beaucoup plus importantes. Il conſentit à céder deux parties de Connaught au Roi Jean, & de lui payer tous les ans cent marcs pour la troiſieme qu'il conſervoit à titre de fief. Le Roi eut même la permiſſion de choiſir la partie la mieux cultivée & la plus peuplée de Connaught; du moins il paroît que cela fut ainſi, par ſa lettre à Meiler Fitz-Henri, par laquelle il lui céda les revenus & les profits de ſa portion, pour être employés à la fortifier & à l'améliorer (*).

Archiv. Turr. Lond.

(*) *Ex Archiv. Turris Londinenſis.*

Rex, &c. dilecto & fideli ſuo Meilero filio Henrici Juſticiario Hiberniæ, ſalutem. Mandaſtis nobis per literas veſtras & nuncios noſtros & veſtros, quod Rex Conaciæ nobis quietas clamaſſet duas partes Conaciæ, ita quod tertia pars ei remaneret tenendum hereditarie per centum marcas nobis & hæredibus noſtris inde reddendas aunuatim. Et quia videtur nobis & Conſilio noſtro hoc nobis expedire, ſi vobis ita videtur, vobis mandamus quod hoc ita fieri faciatis, ita quod eligatis illas duas partes ad opus noſtrum ſicut melius videritis expedire, in fide qua nobis tenemini, ubi ſcilicet meliores vil-

L'esprit d'indépendance & de mécontentement que les Barons Anglois

---

la & portus fuerint, & loca competenciora ad commodum nostrum, & ad fortes domos firmandas. Et de prædicto Rege obsides & quascunque poteritis securitates capiatis, quod fidelis nobis existet; & remaneat ei prædicta tertia pars Conaciæ per prædictum servicium; & efficiatis quod omnes nativi & fugitivi qui ex duabus partibus quæ nobis remanserint, exierint, revertantur cum omnibus catallis & sequela sua; & in iisdem partibus nostris castellas firmetis, & villas constituatis, & redditus assideatis, & commodum nostrum sicut melius expedire videritis faciatis. Et ad hoc faciendum, exitus ejusdem terræ, si opus fuerit, & redditus nostros capiatis, & cum nobis manderitis quid inde feceritis, secundum quod nobis mandaveritis, eidem Regi cartam nostram faciemus. Teste, &c.

C'est-à-dire :

Tiré des Archives de la Tour de Londres.

Le Roi, &c. à son fidele & bien-aimé Meiler, fils d'Henri, Justicier d'Irlande, salut. Vous nous avez marqué par vos lettres, par nos Députés & les vôtres, que le Roi de Connaught consentoit à nous céder deux parties de la Conacie, & de garder la troisieme à titre d'Etat héréditaire, moyennant une redevance annuelle de cent marcs qu'il promettoit de payer à nous & à nos héritiers. La chose ayant paru avantageuse à moi & à mon Conseil, je vous ordonne, si vous le trouvez à propos, d'accepter son offre, & de choisir les deux parties que vous jugerez les plus convenables à

avoient fait paroître, augmenta, non-seulement à l'occasion des concessions qu'on leur fit, & des établissements qu'ils obtinrent, mais encore par les circonstances & la situation du Monarque Anglois. Ils furent aussi peu satisfaits de son avénement, que de sa conduite. Imbus qu'ils étoient des sentiments de leurs compatriotes, ils blâmerent hautement le traité qu'il avoit conclu avec la France; ils furent indignés des oppressions qu'il

---

mes intérêts, je veux dire celles où se trouvent les meilleures Villes & les meilleurs ports, & les lieux les plus propres pour y bâtir des places fortes; & en outre, d'exiger dudit Roi les ôtages & autres sûretés qui peuvent nous être garants de sa fidélité. Nous consentons qu'il garde la troisieme partie de la Conacie, moyennant ladite redevance; mais vous ferez en sorte que tous les naturels & transfuges qui sont sortis des deux parties qui nous appartiennent, y retournent avec leurs meubles & effets. Vous y bâtirez des châteaux, des fermes & des métairies, dont vous fixerez les revenus de la maniere que vous jugerez nous être la plus avantageuse. Vous employerez pour cet effet les revenus du pays, & même les nôtres, s'il en est besoin; & lorsque vous nous aurez instruit de ce que vous aurez fait, nous donnerons audit Roi nos instructions en conséquence. Témoin, &c.

commettoit en Angleterre, & outrés de la mort d'Arthur ; & se croyant en sûreté à cause de l'éloignement des lieux, ils invectiverent contre son prétendu meurtrier avec toute l'animosité dont ils étoient capables. Jean de Courcey, naturellement franc & emporté, déplora la destinée malheureuse d'un jeune Prince, dont personne ne disputoit les droits à la Couronne, & parla de sa mort dans les termes qu'on devoit attendre d'un homme aussi fier que lui.

Hen. Marlb. Hanmer.

Hughes de Lacy, qui étoit d'un caractere plus pliant & plus modéré, jaloux de la puissance de son rival, se prévalut de son indiscrétion pour le dénoncer au Roi. Il lui représenta ce qu'il avoit à craindre de la révolte d'un sujet qui, indépendamment des troupes qu'il avoit sous ses ordres, se trouvoit dans une place forte, & qui, non content de manquer à la fidélité qu'il lui devoit, accusoit hautement son Souverain d'avoir fait assassiner son neveu & son Seigneur légitime.

Jean, piqué de ce reproche, & outré de sa révolte, le somma de com- A. D. 1203.

paroître, & de venir lui rendre hommage. De Courcey méprisa cet ordre; de sorte que dans le temps que Meiler Fitz-Henri se disposoit à soumettre de Burgo, de Lacy & son frere Walter furent chargés de réduire ce Baron rebelle, & de l'amener prisonnier au Roi. Une pareille commission ne pouvoit que flatter la passion & les espérances de son rival. Les deux freres l'exécuterent avec
A. D. 1203. un empressement indicible. De Lacy se mit à la tête de ses troupes, pénétra dans Ulster, & livra bataille à de Courcey à Down; mais il fut battu, & obligé de se retirer après avoir perdu quantité de monde. Le Prince d'Ulster, convaincu qu'il ne pouvoit résister long-temps aux troupes d'Angleterre, & craignant de perdre les acquisitions considérables qu'il avoit faites, consentit de faire
Ann. An. MSS. Arch. Turr. Lond. hommage à Jean. Il lui demanda un sauf-conduit; & après lui avoir donné des ôtages pour sûreté de sa parole, il se disposa à se rendre en Angleterre. Les Annalistes Irlandois ne nous apprennent autre chose de ces Seigneurs, sinon que Lacy obligea

Jean de Courcey à ſortir d'Ulſter, & que ce fut Tirowen qui lui remit ſon ſauf-conduit. On trouve dans les Archives de la Tour, le mandat de Jean aux Barons d'Ulſter qui s'étoient rendus garants de leur Prince, par lequel il leur ordonne de le faire comparoître au terme fixé par le Juge-Mage d'Irlande. On y trouve auſſi le ſauf-conduit que le Roi donna à de Courcey, & le nom de ſes ôtages. Les Hiſtoriens Anglois, probablement mieux inſtruits que les autres, nous ont donné un détail plus circonſtancié de ces événements, & de ce qui arriva à de Courcey, que je crois devoir rapporter ici, tout romaneſque qu'il paroît, perſuadé que le Lecteur m'en ſaura bon gré.

Hen. Marl. Campion. Hanmer, Cox, &c.

Ces Annaliſtes rapportent qu'immédiatement après la défaite de Down, de Courcey appella Hughes de Lacy en duel, & que ce Seigneur, par reſpect pour la commiſſion dont le Roi l'avoit chargé, refuſa d'accepter le cartel d'un ſujet rebelle, & promit une ſomme conſidérable à ceux qui le lui livreroient mort ou vif. Ce moyen ne lui ayant point réuſſi, il

corrompit quelques-uns de ses domestiques, & les engagea par des présents & des promesses à trahir leur maître. Ils prirent le temps qu'il s'acquittoit d'une pénitence près de l'Eglise de Down; ils l'attaquerent à l'improviste, & tuerent quelques personnes de sa suite, entr'autres deux fils d'Armoric de St. Laurent, qui se mirent en devoir de défendre leur oncle. De Courcey, qui étoit naturellement brave, se saisit d'une grosse croix de bois, avec laquelle il tua treize de ses assassins; mais les autres le prirent, le lierent, le menerent à de Lacy, & lui demanderent la récompense qu'il leur avoit promise. Ce Seigneur, trop généreux pour approuver une pareille trahison, les fit embarquer sur un vaisseau qu'il avoit fait équiper, avec ordre de n'ouvrir leur passeport que lorsqu'ils seroient arrivés au lieu de leur destination. Il contenoit le détail de la perfidie dont ils avoient usé envers leur maître, & défendoit aux sujets du Roi de les recevoir. Ces malheureux, après avoir erré sur la mer sans pilote & sans vivres,

aborderent enfin à Cork, où de Lacy les fit tous pendre.

Dans ces entrefaites, Jean de Courcey fut conduit en Angleterre, & condamné à une prison perpétuelle. Il y étoit depuis quelque temps, lorsqu'un champion de Philippe, Roi de France, se présenta à la Cour de Jean, & proposa de soutenir, par un combat singulier, les prétentions de son maître sur la Normandie, ou, selon d'autres, sur tel château que ce fût de cette Province. Jean, mortifié de ne trouver dans son Royaume aucun sujet en état de tenir tête à ce fanfaron, se ressouvint de Jean de Courcey, dont il connoissoit la force & la bravoure. Il l'invita à venir défendre l'honneur de son Pays ; & après plusieurs refus, il consentit enfin de se battre avec le champion François, non pour l'amour de Jean, qui l'avoit si cruellement traité, mais pour l'honneur de sa couronne & de son Royaume. Il pria le Roi d'envoyer chercher l'épée qu'il avoit laissée en Irlande. Et en attendant qu'elle arrivât, on eut soin d'adoucir les rigueurs de sa prison, & de réparer

ſes forces à l'aide d'une bonne nourriture. Le jour venu, les Princes & les Nobles des deux nations ſe trouverent au lieu du rendez-vous, attendant avec autant d'inquiétude que d'impatience le ſuccès de cet événement. Le François ſe préſenta le premier dans la lice. De Courcey s'y rendit avec un ſang froid & un air délibéré, capable de mortifier ceux qui le conduiſoient. Il leur dit d'un ton moqueur, que ſi on les avoit invités à un pareil feſtin, ils ne ſe ſeroient point hâtés de s'y rendre. Après qu'il fut entré dans la lice, le François le conſidéra avec beaucoup d'attention, & fut tellement épouvanté de ſa mine ſévere, & de ſa taille giganteſque, qu'il évita le combat, & ſe ſauva en Eſpagne.

Les deux Rois qui avoient été témoins du triomphe de de Courcey, le prierent de vouloir leur donner quelque preuve de ſa force corporelle, puiſqu'il n'avoit pu la faire paroître dans ſon combat avec le champion François. De Courcey, à ce qu'on dit, fit planter dans la terre un gros pieu, ſur lequel il plaça ſa

cotte de maille & son casque. Il tira son épée; & jettant un coup d'œil menaçant sur les Princes, il perça du premier coup la cotte d'outre en outre, & l'enfonça si avant dans le pieu, que personne ne put la retirer. Les Princes furent non-seulement étonnés de sa vigueur, mais encore des regards fiers & menaçants qu'il leur jetta, disant, que s'il avoit manqué son coup, il leur auroit abattu la tête. Ils lui pardonnerent ces expressions emportées, en faveur du service important qu'il venoit de rendre. Jean lui rendit sa liberté, le rétablit dans ses biens, & accorda, à sa priere, à lui & à ses descendants, le privilege de se couvrir dans la premiere audience que leur donneroit le Roi d'Angleterre.

On ajoute, pour rendre ce récit plus merveilleux, & d'après l'autorité du Livre de Howth, que ce Seigneur ayant voulu retourner en Irlande, il fut toujours retenu par les vents contraires qui s'éleverent au moment qu'il étoit sur le point de s'embarquer ; & qu'il fut souvent averti en songe qu'il n'entreroit ja-

mais en Irlande, pour le punir de ce qu'il avoit *humilié le maître* pour *élever le serviteur.* Que s'étant ressouvenu qu'il avoit autrefois converti l'Eglise de Down, qui étoit dédiée à la Ste. Trinité, en une Abbaye de Dominicains, en l'honneur de St. Patrice, il reconnut sa faute, & se retira en France, où il mourut.

Ceux qui rejettent cette addition superstitieuse, ont néanmoins adopté sans aucun scrupule la partie romanesque de cette relation, quoique l'une ne soit pas plus fondée que l'autre. L'histoire de la prise & de la captivité de de Courcey est réfutée par un acte public qui s'accorde avec le manuscrit que j'ai cité, & qui a infiniment plus de poids que cette foule d'Annalistes & d'Historiens qui n'ont été que les échos de leurs prédécesseurs. Le champion & le défi ont été imaginés conformément aux mœurs de ce siecle, dans lequel on décidoit souvent des droits des Princes par un combat singulier. Mais avant la date du sauf-conduit que Jean donna à de Courcey, il avoit perdu la Normandie, & même la seule

ſeule ville de Rouen qui lui reſtoit, par ſa mauvaiſe conduite. La preuve de vigueur qu'on prétend que le Prince d'Ulſter donna aux deux Rois, répugne également à ce que l'hiſtoire rapporte. Depuis que Jean eut quitté l'Irlande, il n'eut jamais occaſion de s'aboucher avec ce Souverain, ni en France, ni en Angleterre. La nature & la forme générale de cette narration, le détail minucieux dans lequel entre celui qui l'a donnée, & le coloris poétique qu'il a employé pour l'embellir, la rendent ſuſpecte au premier coup d'œil. Les actes publics nous découvrent une partie de ſa fauſſeté; les hiſtoires les plus authentiques de ce regne détruiſent le crédit des autres, & n'y laiſſent rien qui mérite la plus légere créance.

Ce récit romaneſque, auquel je ne me ſuis arrêté ſi long-temps que pour en montrer la fauſſeté, nous fournit une preuve du mérite hiſtorique des Bardes & des Romanciers Irlandois, & de la liberté qu'ils ſe ſont donnée d'augmenter & d'embellir les événements arrivés de leur temps. On ignore la conduite qu'ont tenue

ceux qui ont vécu avant eux ; mais on voit avec quelle précaution on doit recevoir leurs relations, puisque dans des temps moins obscurs, & où l'on étoit à même de savoir la vérité, ces sortes d'Ecrivains ont osé hasarder de pareilles fictions, & nous les donner pour des faits véritables. Comme ces fables des Bardes Irlandois sont fondées sur des faits, dans les exemples que je viens de rapporter, il y a tout lieu de croire que leurs prédécesseurs ont tenu la même conduite, qu'ils ont défiguré la vérité par leurs fictions, mais qu'ils n'ont pas inventé les faits qu'ils rapportent. Ces fictions même paroissent être fondées sur quelque chose de réel. Il peut se faire que la tradition de la mort du fils du Comte de Strongbow soit de l'invention d'un Barde vulgaire ; mais on peut en conclure que le Comte étoit dur & fort sévere envers les troupes : & ce que j'ai dit ci-dessus fournit une autre preuve que Jean de Courcey, si fameux dans les Annales d'Irlande, étoit robuste, vaillant, violent & emporté, ennemi du Roi Jean ; que de Lacy

le chassa d'Ulster, l'obligea à se rendre, & à se soumettre au Roi d'Angleterre.

Après la mort de ce Seigneur, qui paroît être arrivée aussi-tôt après son départ d'Irlande, ou peut-être après sa premiere disgrace, le Comté d'Ulster fut donné à Hughes de Lacy, au préjudice de Milo, fils de Courcey, un des ôtages qu'il avoit donnés à Jean. Cela prouve que Jéan de Courcey ne s'étoit point réconcilié avec le Roi. Jean, au-lieu de lui rendre ses bonnes graces, donna, par une bonté capricieuse & indiscrete, ses charges & ses biens à un autre Seigneur; ce qui servit à augmenter l'orgueil & la puissance des Lacys. La haine implacable qu'ils avoient conçue contre leur rival, & dont on ignore la cause, & la crainte qu'ils eurent que ses héritiers ne les dépouillassent de ce qu'on leur avoit donné, allerent au point, que l'on prétend qu'ils firent assassiner un fils naturel de de Courcey, Seigneur de Raheny, district situé dans les environs de Dublin. Il y a même lieu de croire qu'ils exercerent leurs vio-

Hanm. Cox.

Arch. Turr. Lond.

Hanm.

Feb. 1204. lences sur le beau-pere de ce Seigneur, qui étoit Roi de Man, puisqu'il fut obligé de prêter serment de fidélité à Jean, lequel s'obligea de protéger lui, ses terres & ses sujets contre ses ennemis.
5. Rymer.

Comme la détresse dans laquelle Jean se trouvoit, exigeoit la présence & le secours de ses Barons les plus affidés, il rappella en Angleterre Hughes de Lacy & Meiler Fitz-Henri, & confia le Gouvernement d'Irlande à Walter de Lacy & à l'Archidiacre de Stafford, qu'il jugea propre à obtenir du Clergé d'Irlande le subside dont il avoit besoin pour s'opposer aux progrès de Philippe, & recouvrer la Normandie; ce qui lui fournit un prétexte pour vexer ses sujets, & en exiger des sommes qu'il prodiguoit sans honneur & sans profit. L'ambition du Pape Innocent III le tira enfin de cette indifférence scandaleuse, avec laquelle il avoit supporté la perte des Etats qu'il possédoit dans le continent. Un Prince de Desmond s'étoit ouvertement opposé aux vues ambitieuses de ce Pontife peu de temps avant l'avénement

Rymer.

Epist. Decr. ap. Baluz.

du Roi Jean, & n'avoit pas voulu reconnoître l'Evêque qu'il avoit nommé pour remplir le Siege de Rofs; mais il trouva une autre occafion d'effayer fon pouvoir en Irlande, avant de déclarer les deffeins qu'il avoit formés contre l'Eglife & le Gouvernement d'Angleterre.

Le Roi d'Irlande, lors des conceffions qu'il fit aux Aventuriers Anglois, s'étoit expreffément réfervé la nomination des Evêchés & des Abbayes; de maniere qu'après la mort de Thomas O'Connor, Evêque d'Armagh, le Roi Jean ufa de ce privilege, & nomma un Anglois nommé Humphroy de Tickhull. Les Evêques Suffragants & quelques Prêtres du Diocefe, à l'inftigation du Légat qui réfidoit en Angleterre, élurent, fans égard pour l'ordre du Roi, un de leurs compatriotes nommé Eugene. Jean, indigné du mépris que l'on témoignoit pour fon autorité, appella au Légat d'Irlande de cette élection irréguliere; mais Eugene fe rendit à Rome, & le Pape le confirma. Le Roi, encore plus irrité qu'auparavant, ordonna au Clergé d'Armagh

Ware de Pr. H.

Prynn. Arc. Turr. Lond.

& à tous les sujets de ce Diocese, de ne point reconnoître Eugene pour leur Evêque; & plus obstiné que jamais à soutenir ses droits, après la mort de Tickhull, il nomma à son Evêché l'Archidiacre de Meath. Cette contestation dura un temps considérable. Le Clergé d'Armagh, pour se conformer à l'ordre du Pape, reconnut Eugene; & le Roi, insistant toujours sur ses privileges, se saisit de son temporel.

Ware, ut sup.

Le Clergé eut pour lui dans cette dispute l'opinion & la faveur du peuple; mais ceux qui aspiroient à la primatie, ne firent pas beaucoup de cas de cet avantage passager, & s'adresserent directement à la Cour. Comme ils étoient inconnus dans leur Pays, ils chercherent dans un autre un avancement qu'ils ne pouvoient obtenir chez eux par leur mérite, & ils l'obtinrent à la faveur de leurs patrons & de quelques circonstances heureuses. Eugene, au contraire, s'étoit rendu recommandable par sa conduite exemplaire; & l'indignation que l'on conçut contre ses rivaux, rendit l'opposition de Jean

encore plus odieuſe. Etant allé en Angleterre pour faire ſa paix avec ce Prince, ſes compatriotes ne purent concevoir qu'un Prélat d'un mérite & d'une ſainteté auſſi diſtinguée, pût avoir autre choſe en vue que le bien de la nation; & leurs Annaliſtes, également prévenus en ſa faveur, aſſurent qu'il ne fut en Angleterre que pour inſtruire le Roi des déſordres que commettoient les colons Anglois, & pour ſe plaindre de leur avarice & de leurs vexations. Ann. Anon. MSS.

La durée de cette diſpute, jointe à quelques affaires plus importantes qui ſurvinrent, fut plus favorable aux prétentions d'Eugene, que ne l'avoit été ſon mérite perſonnel. Trois cents marcs d'argent & cent marcs d'or, que l'on préſenta au Roi, ſans que le Prélat parût s'y oppoſer, calmerent la colere de Jean, & l'engagerent enfin à inveſtir Eugene de tous les droits attachés à ſon Evêché; de maniere qu'Innocent obtint un avantage dont il ne manqua pas de profiter dans la diſpute qu'il eut au ſujet de la ſucceſſion au Siege de Cantorbery. Jean eut aſſez d'orgueil & de courage pour Prynn.

résister pendant quelque temps à la colere du Pontife Romain. Il méprisa hautement ses prétentions, & se vengea sur le Clergé Anglican de l'interdit qu'il avoit mis sur son Royaume ; & après que l'Evêque d'Exeter & quelques autres se furent déclarés pour le Pape, & eurent abandonné leurs Dioceses, il appella en Angleterre l'Evêque d'Armagh, à l'élection duquel il s'étoit opposé, & lui Prynn. donna l'Evêché de Cantorbery. A la fin cependant, la sentence d'excommunication que le Pape avoit prononcée, le mécontentement apparent de ses sujets, & la crainte bien fondée d'une conspiration, prévalurent si fort sur l'indolence naturelle du Roi, qu'il leva une armée aux dépens des malheureux Juifs, s'imaginant par-là d'illustrer son Gouvernement, & d'intimider ses ennemis. L'Ecosse & les Galles, qui avoient le plus à craindre, ayant prévenu à temps par leur soumission l'orage qui les menaçoit, le dernier prétexte dont il se servit pour affecter une apparence de rigueur, & entretenir une armée sur pied, fut la situation des

affaires d'Irlande, & la réduction des ennemis qu'il avoit dans cette Contrée.

L'état actuel de l'Irlande n'étoit ni assez critique, ni assez allarmant, pour exiger la présence immédiate du Roi & de son armée. La vigueur & l'activité que Meiler Fitz-Henri avoit montrée dans son expédition méridionale contre de Burgo, avoit donné plus de pouvoir & de crédit aux Anglois, dans cette partie de l'Irlande, qu'ils n'en avoient depuis quelques années. Il avoit repris Cork & **Ann. Inisf. MSS.** Limerick, ajouté un fort à cette derniere ville, qui contenoit les habitants de Desmond; & la mort de Daniel Mac-Arthy, leur chef belliqueux, jointe à leurs querelles intestines continuelles, avoit affoibli ces peuples, & augmenté par conséquent les forces des Anglois. Meiler prit de nouvelles mesures pour donner plus de splendeur & d'autorité au Gouvernement d'Angleterre. Il **Arc. Turr. Lond.** obtint de Jean la permission de bâtir à Dublin une tour pour y enfermer son trésor, & même d'y joindre un palais, s'il le jugeoit à pro-

pos, lui aſſignant, pour ſubvenir à la dépenſe, trois cents marcs d'amende qu'un de ſes Barons d'Irlande avoit
Ann. Inisf. MSS. été condamné à lui payer. Cependant, la peſte qui venoit de ravager pluſieurs cantons de la Province de Leinſter, ſe répandit dans Dublin; & comme ces ſortes de calamités ſont preſque toujours accompagnées de brigandages, le Vice-Roi reçut ordre de chaſſer tous les voleurs & tous les brigands des domaines que le Roi poſſédoit dans l'Irlande, & de ſévir contre eux conformément aux loix
Prynn. d'Angleterre. Les Hiſtoriens rapportent un exemple de ces brigandages, dont on conſerve encore la mémoire
Hanm. Hollingsh. de nos jours. Les habitants de Dublin s'étant aſſemblés à quelque diſtance de la ville, pour célébrer la fête de Pâques, quelques brigands ſortirent tout-à-coup des montagnes ſituées dans les environs de Wicklow, fondirent ſur eux, & en tuerent trois cents. Les colons qu'on y envoya de Briſtol, pour réparer cette perte (*),

(*) Telle fut l'origine de la coutume qu'a-

firent la guerre à ces brigands, les détruisirent, & rétablirent la paix dans le territoire Anglois. Les premiers Chefs d'Irlande, établis dans les Contrées les plus éloignées de l'Isle, remplirent leurs engagements avec tant de ponctualité, & donnerent des preuves si authentiques de leur fidélité & de leur soumission, que lorsque Meiler, après quelque intervalle d'absence, retourna, l'an 1208, dans son Gouvernement, Jean lui donna des lettres de créance pour le Roi de Connaught, & pour les autres Rois & Chefs d'Irlande; de maniere que quoique les plaintes & Rymer.

voient les Magistrats & les citoyens de Dublin, de célébrer tous les ans une fête dans l'endroit où ce massacre fut commis, pour insulter à leurs aggresseurs. Ils les sommoient à son de trompe de venir se battre avec eux, ou de se soumettre au Roi. Pour mieux marquer le mépris qu'ils avoient pour eux, ils chargerent les enfants de chœur de la Cathédrale de leur faire ce défi, pour leur donner à entendre qu'ils étoient assez forts pour se défendre contre eux. Cette coutume subsiste encore. Ces enfants de chœur font tous les ans le même défi aux brigands, & on leur donne un repas dans l'endroit appellé le *Bois de Cullen.*

les querelles locales continuaſſent toujours, Jean n'avoit aucune raiſon pour envoyer une armée en Irlande. Il prit donc pour prétexte la puiſſance exorbitante des de Lacys, & leur déclara la guerre, pour les punir des violences qu'ils commettoient, & du peu de déférence qu'ils avoient pour lui.

Hanmer.

Matth. Paris.

Guillaume de Braoſa, Seigneur de Brecknock, qui avoit obtenu des conceſſions conſidérables dans Thomond, fut un de ceux à qui Jean demanda des ôtages, dans le temps qu'il fut menacé d'une ſentence d'interdit & d'excommunication, & d'une conſpiration. Le Roi lui ayant envoyé des meſſagers pour les recevoir, la femme de Braoſa, qui étoit naturellement indiſcrete & emportée, leur dit qu'elle ne confieroit jamais ſes enfants à un homme qui avoit fait aſſaſſiner ſon neveu. Cette réponſe ayant été rapportée au Roi, il déclara auſſi-tôt la guerre à Guillaume, quoique celui-ci eût blâmé l'imprudence de ſa femme, & qu'il eût promis à Jean d'obéir à ſes ordres. Il lui demanda les arrérages qu'il lui devoit, & don-

Rymer.

na ordre, à défaut de payement, de saisir ses terres & ses châteaux, & de s'assurer de sa personne. Guillaume, craignant, avec juste raison, la colere d'un tyran vindicatif, se retira en Irlande avec sa femme & ses enfants, & se mit sous la protection de de Lacy. Jean fut tellement outré de cette conduite, qu'il eut la bassesse d'alléguer, pour prétexte de son expédition en Irlande, la nécessité dans laquelle il étoit de réduire ce proscrit & ses adhérents. Rymer.

Il arriva à Dublin dans le mois de Juin de l'an 1210, & les Historiens Anglois assurent qu'il n'eut pas plutôt mis pied à terre, que plus de vingt Princes Irlandois vinrent lui rendre hommage. Hughes & Walter de Lacy, craignant que le Roi ne les punît de leur oppression, & de s'être emparés de ses revenus, se retirerent en France, où Guillaume de Braosa fut aussi chercher un asyle contre le ressentiment de Jean, laissant sa femme & ses enfants cachés en Irlande. Cathal, Roi de Connaught, conformément à ses conventions, vint trouver Jean; & engagea O'Nial, Prince de Matth. Paris. Hanm. Ann. Inisf. MSS.

Tir - Owen, qui avoit été long-temps l'ennemi de Jean de Courcey, & qui venoit de rentrer dans ses Etats, à l'accompagner, après lui avoir donné deux ôtages pour sûreté de sa conduite. Les termes de la soumission de Cathal avoient été réglés quelques années auparavant, & il ne fit que renouveller ses engagements. O'Nial feignit d'accepter les conditions qu'on lui offrit, & s'en retourna paisiblement dans sa Province; mais il ne tarda pas à se répentir des soumissions qu'il avoit faites. Les Chefs de Desmond ne céderent aucune partie de leur territoire; mais les établissements que les Anglois avoient dans ce district, & sur-tout à Cork, les mettant à couvert de leurs entreprises, ils les laisserent paisiblement s'égorger les uns les autres. Dans Thomond, Murtagh O'-Brien, qui s'étoit soumis à Meiler, provoqua tellement ses compatriotes par les concessions indignes qu'il fit, qu'ils lui susciterent un nouveau compétiteur qui le dépouilla de son Gouvernement, & le fit mettre en prison. Tout le crédit de Jean, dans cette

Ann. Inifs. MSS.

Ibid.

occaſion, ſe réduiſit à obtenir l'élargiſſement de ſon ſujet & de ſon allié, au moyen de quoi ſon rival Donald Carbragh O'Brien conſerva ſon Royaume. O'Nial ne fut pas plutôt de retour chez lui, qu'il oublia l'accord qu'il avoit fait avec le Roi Jean, qu'il refuſa de lui envoyer ſes ôtages, & qu'il traita ſes meſſagers avec le dernier mépris, & avec une inſolence que Jean feignit d'ignorer. Il eſt dit, dans la Chronique d'Harding, que les Comtes d'Ulſter, c'eſt-à-dire les petits Princes de cette Province, firent leurs ſoumiſſions à Jean; & il y a toute apparence que la plupart conſentirent à lui payer tribut, ſans lui céder leurs terres, ſans réſigner leurs Souverainetés, ni ſans accepter les loix d'Angleterre. La Province de Leinſter eut auſſi des Chefs indépendants dans Oſſory, dans Ofally & dans d'autres diſtricts, à qui l'on permit de gouverner leurs Pays ſelon les anciennes loix & coutumes d'Irlande, à condition qu'ils ne moleſteroient point les Anglois. Ann. Inifs. MSS.

Dans ces entrefaites, les troupes Angloiſes pénétrerent dans toutes les

Provinces, & formerent dans l'Isle plusieurs établissements, qui composerent une espece de domaine plus que suffisant pour flatter la sotte vanité de Jean. Ce Prince crut avoir assez déployé sa puissance, en exterminant quelques maraudeurs qui infestoient son Gouvernement, & en intimidant ses sujets par la sévérité de ses exécutions, & n'employa l'autorité dont il jouissoit qu'à former de nouveaux projets d'agrandissement & de législation.

Henri Second, en faisant ses stipulations avec les Seigneurs Anglois qui s'aventurerent les premiers en Irlande, eut la précaution de prévenir l'abus qu'ils pouvoient faire de leur puissance pour se rendre indépendants, en exigeant leur serment de fidélité, tant pour lui, que pour ses successeurs. Il étoit donc juste & raisonnable, qu'après s'être soumis, ils jouissent des avantages de leur constitution civile, & qu'ils fussent gouvernés, de même que ses autres sujets, suivant les loix d'Angleterre; mais les dispositions qu'il fit à ce sujet, furent défectueuses & imparfaites, parce

qu'il séjourna peu de temps en Irlande, & que d'autres objets plus pressants divertirent son attention. Il ne paroît pas qu'Henri ait fait aucun Code pour ses sujets d'Irlande ; & d'ailleurs, il eût été inutile à des gens élevés dans les armes, la plupart ignorants, & par conséquent incapables de profiter des loix qu'il leur auroit données pour se gouverner. Plusieurs de ceux qui tenoient des terres de la Couronne, ignoroient la nature de leurs tenures, de même que celle de leur service. Une affaire, pour peu qu'elle fût difficile ou douteuse, occasionnoit quantité de disputes & de procès, dont il falloit nécessairement renvoyer la décision aux Tribunaux d'Angleterre

Lib. Niger. Cath. Dublin.

Jean, ne jugeant pas à propos que ses sujets restassent plus long-temps dans l'ignorance, se rendit en Irlande avec quelques personnes versées dans les loix de leur Pays, & composa avec eux un Code & une Charte de législation, qui fut scellée du sceau du Roi, & déposée à l'Echiquier de Dublin, pour le bénéfice commun du Pays (comme portent les actes pu-

Rot. Pat. 11. Hen. III.

Rot. 30. Hen. III.

blics), c'est-à-dire, de tous ceux qui étoient soumis à la Couronne, & pour l'union des domaines du Roi, vu que ses sujets des deux Royaumes étoient par-là réunis sous le même Chef, & soumis au même systême de Gouvernement. Pour que l'exécution de ces loix fût plus réguliere & plus efficace, outre les tribunaux de judicature que l'on établit à Dublin, on divisa de nouveau les terres que le Roi possédoit dans l'Irlande; on leur donna plus d'étendue, & l'on y établit des Schériffs & d'autres Officiers. Les Historiens en général comptent douze de ces Comtés; savoir, Dublin, Meath, Kildare, Argial, aujourd'hui Lowth, Katherlagh, Kilkenny, Wexford, Waterford, Cork, Kerry, Limerick & Tipperary; ce qui prouve que le territoire Anglois comprenoit, comme aujourd'hui, une partie de Leinster & de Munster, & les parties de Meath & d'Argial, situées dans la Province d'Ulster. Cette division sert à constater ce que disent les annales d'Irlande, que les Chefs des cantons les plus reculés d'Ulster, ne céderent point leurs terres à Jean.

Cathal, ayant cédé au Roi deux parties de sa Province, on a de la peine à deviner la raison pour laquelle il n'établit point de Comté dans Connaught. Au cas que cette omission ait eu lieu, ce qu'on a de la peine à croire sur l'autorité d'Historiens si peu exacts, on y suppléa dans la suite; car quelques actes passés sous le regne d'Edouard Premier, font mention du Shériff de Connaught & de celui de Roscommon, comme si c'étoit deux Comtés distincts, sans compter que dans une patente du même regne, il est parlé du Comté de Desmond. Pendant que Jean régloit ainsi le Gouvernement d'Irlande, les Barons qui s'étoient enfuis pour se soustraire à son ressentiment, se trouverent dans la derniere détresse. Mathilde, femme de Guillaume de Braosa, ne se croyant point en sûreté en Irlande, se réfugia en Ecosse, où elle fut arrêtée par un des Agents de Jean, & ramenée, avec sa famille, pour rendre compte de la conduite de son mari, ou plutôt pour recevoir la punition de son imprudence. N'ayant pu payer les arrérages que son mari devoit pour les ter-

Rolls, 32, 33. Ed. I. in Chief Rem. Office.

Rymer.

res qu'il possédoit dans Munster, lesquelles se montoient fort haut, elle & ses enfants furent envoyés en prison dans le château de Bristol. Guillaume, allarmé de la situation de sa famille, retourna en Angleterre, & s'efforça de faire sa paix avec Jean; mais n'ayant pu réussir, il fut obligé de se retirer. On prétend que sa femme s'adressa à la Reine, & tâcha d'obtenir sa médiation, en lui faisant présent des domaines qu'elle possédoit en Irlande, & de cent vaches de couleur d'un blanc de lait, à l'exception des oreilles qui étoient rouges; mais elle ne put appaiser ni l'avarice, ni la méchanceté de Jean. Cette malheureuse mere fut renvoyée en prison avec ses enfants, & y périt, à ce qu'on prétend, de misere & de faim. Il y a tout lieu de croire que les Moines qui ont écrit l'Histoire d'Irlande, ont aggravé la conduite du Roi Jean. Ce qui prouve qu'il ne poussa pas la cruauté jusqu'à détruire toute la famille de Braosa, c'est que Lucie, petite-fille de ce Seigneur, ayant épousé un Baron Anglois, nommé Geoffroy de Canville, il lui rendit

Speed.

Matth. Paris.

Collectanea autographa Waræi, MSS.

toutes les terres que son aïeul lui avoit laissées.

Les Lacys se tirerent plus heureusement d'embarras. On prétend qu'ils se mirent au service de l'Abbé de St. Taurin, en qualité de Jardiniers, & cette circonstance ne doit point nous étonner, puisque Philippe de Comines dit avoir vu lui-même quelques-uns des plus grands Seigneurs d'Angleterre réduits à servir de laquais, durant les guerres des Maisons d'Yorck & de Lancastre. L'Abbé reconnut bientôt à leur conduite, qu'ils n'étoient point nés pour l'état qu'ils avoient embrassé. Il les questionna, & ils lui avouerent qui ils étoient, & ce qui les avoit réduits à l'état dans lequel il les voyoit. Le bon Abbé fut tellement touché de leurs malheurs, qu'il intercéda pour eux auprès du Roi, & l'on prétend que Jean leur rendit leurs Etats, à condition que Walter lui payeroit 2,500 marcs pour Meath, & Hughes 4,000 marcs pour Ulster. On ajoute que ces Seigneurs ne furent point ingrats envers leur bienfaicteur. Ils créerent son neveu Chevalier, & lui donnerent une Sei-

Hanmer.

Speed.
Liv. de Howth.

gneurie considérable en Irlande. Ils accueillirent aussi fort bien les Moines qui l'avoient suivi, & leur procurerent des établissements avantageux dans leurs Etats.

Trivet. Speed. Hollinsh. La réduction des forts que ces Seigneurs avoient dans Meath & dans Ulster, fut le seul exploit militaire que fit Jean durant les trois mois qu'il séjourna en Irlande. Les Historiens assurent cependant qu'il soumit le Roi de Connaught par la voie des armes; mais les actes publics, en cela d'accord avec les annales d'Irlande, prouvent qu'il se soumit volontairement. Jean montra une si grande indolence dans les occasions les plus importantes, qu'on ne doit pas être surpris qu'un petit Prince Irlandois, Ann. Inisf. MSS. tel que l'étoit Hughes O'Nial, ait osé braver sa puissance, & méconnu sa souveraineté, pendant qu'il traversoit ses Etats, sans qu'il se mît en devoir de châtier un Chef qui violoit ses engagements les plus solemnels.

Matth. Paris. Le Roi, en partant, confia l'administration de son Gouvernement en Irlande à Jean de Grey, Evêque

de Norwich, lequel, pour ſe conformer aux ordres qu'il lui avoit donnés, fit frapper de nouvelles eſpeces de même poids que celles d'Angleterre, pour faciliter le commerce entre les deux Royaumes, & par un édit du Roi, leur donna cours en Angleterre & en Irlande. Ce Prélat, à ce qu'on prétend, gouverna avec tant de vigueur, que loin de craindre les mécontents, il envoya au Roi une compagnie de Chevaliers & trois cents fantaſſins, dans le temps que le Roi de France, qui s'étoit chargé d'exécuter la ſentence de dépoſition du Pape, menaçoit l'Angleterre d'une invaſion. Quoique l'Irlande ne fût pas entiérement pacifiée, les déſordres ſe bornoient cependant aux diſtricts les plus éloignés du Siege du Gouvernement Anglois. Hughes O'Nial d'Ulſter étoit l'ennemi déclaré des Anglois; mais n'ayant ni ſecours, ni alliés, il étoit obligé de ſe borner à des excurſions paſſageres, après leſquelles il s'en retournoit chez lui, pour jouir de l'honneur de ſes foibles victoires. Les Chefs voiſins, tels que ceux de Deſmond, qui étoient établis

Hollinsh. Hanm.

Ann. An. MSS.

dans le quartier opposé de l'Isle ; étoient occupés à se faire la guerre. Il est vrai que les troubles qui s'éleverent dans Desmond, obligerent quelquefois les Anglois de Corke, à interposer leur médiation ; & la sévérité dont ils userent envers ceux qui voulurent inquiéter leurs colonies, prouve manifestement, qu'ils étoient devenus aussi féroces que leurs voisins, sans être ni aussi traîtres, ni aussi vindicatifs.

Ann. Inisf. MSS.

Outre les désordres occasionnés par les factions provinciales & locales, il en survint quantité d'autres qui furent l'effet des concessions de la Couronne, des prétentions des nouveaux colons, & de l'opposition des naturels du Pays. Les terres qu'on avoit cédées dans Connaught, devinrent le sujet d'une contestation particuliere, parce que les Anglois portoient leurs prétentions trop loin, & que les naturels recouroient à leur Chef, pour avoir raison de leurs usurpations. Cathal, qui n'avoit plus de crédit, ne pouvoit avoir recours qu'au Gouvernement d'Angleterre ; ce qui ne pouvoit qu'indisposer les oppres-

ſeurs de ſes vaſſaux contre leur Avocat. Ils imputerent ſes remontrances à ſa déloyauté, & ſon zele pour les nationaux, à ſon penchant pour la révolte. Ce malheureux Prince, ſe voyant tout à la fois dépoſé, offenſé, calomnié, & menacé d'hoſtilités auxquelles il étoit hors d'état de s'oppoſer, n'eut d'autre reſſource que la protection de Jean, à laquelle il avoit un droit ſi légitime, & fut obligé de lui prêter ſerment de fidélité en qualité de vaſſal, après avoir bravé quelques années auparavant la puiſſance de l'Angleterre, & menacé d'exterminer les étrangers qui étoient répandus dans le Royaume. Jean, ayant Rymer. été informé du tort que l'on faiſoit à ce Prince, & aux domaines qu'il s'étoit réſervés, envoya au Juge-Mage, aux Officiers & à ſes autres ſujets d'Irlande, des Lettres-Patentes, par leſquelles il accordoit ſa protection à Cathal, leur enjoignant de le protéger & de le défendre contre quiconque attenteroit à ſa perſonne & à ſes biens; ajoutant qu'il n'écouteroit point les ſuggeſtions de ſes ennemis, tant qu'il continueroit de lui

être fidele & attaché. Il crut qu'il étoit de la bonne politique de ſe concilier l'affection des Princes qui étoient devenus ſes feudataires. Ils avoient été ſes ennemis, leur réconciliation avoit été forcée; l'expérience lui apprit que le vrai moyen de les contenir étoit de leur témoigner de l'amitié, de l'attention & du reſpect.

Rymer. Entr'autres moyens qu'il employa pour cet effet, il joignit à la Patente qu'il avoit accordée à Cathal, un ordre adreſſé à l'Archevêque de Dublin, par lequel il lui enjoignoit d'acheter la quantité d'écarlate néceſſaires pour faire des robes, qu'il le chargea de préſenter de ſa part aux Rois d'Irlande, à leurs vaſſaux & aux naturels de ce Royaume. Il y a tout lieu de croire que ces robes étoient faites à la mode d'Angleterre. Au cas que cela fût, on ne pouvoit imaginer de meilleur expédient, que d'habituer ces Chefs à l'habillement à l'Angloiſe, afin qu'ils l'introduiſiſſent peu-à-peu dans leurs Etats. » L'habillement » des Irlandois, dit Spencer en par- » lant de ce Pays & des mœurs des » habitans, répond à leur condition,

View of the State of Ireland.

» & celle-ci dépend souvent de l'habillement. La robe inspire de la gravité à celui qui la porte, & fait qu'il s'abstient des choses qui pourroient le déshonorer ». Cette méthode, si on l'eût employée avec adresse, eût produit infiniment plus d'effet que les loix pénales auxquelles on a eu recours dans les derniers temps, parce qu'elles violentoient les mœurs des Irlandois, & que leur exécution étoit odieuse.

L'Archevêque, dont je viens de parler, étoit Henri de Londres, lequel succéda à Jean Comyn l'an 1213. Le Roi lui confia le Gouvernement d'Irlande; mais il fut presque entiérement administré par son député Geoffroy de Morris, ou de Maurisco, un des colons les plus distingués de Munster. Henri, lui-même, fut obligé de servir son maître en Angleterre, & il a été le premier Prélat d'Irlande qui ait été admis au Conseil du Roi, & qui ait agi comme Baron spirituel de son Royaume dans ses affaires les plus importantes. Lorsque Jean eut la bassesse de se soumettre au Pape Innocent, dans la dis-

Ware de Pr. 1214.

Math. Paris.

Arch. Tur. Lond.

Mat. Par.

pute qu'il eut avec lui, le Prélat de Dublin fut un de ceux qui assisterent à l'acte par lequel il résigna les Royaumes d'Angleterre & d'Irlande au Siege de Rome, & consentit à les tenir de lui, comme fiefs, moyennant une redevance annuelle de mille marcs; savoir, sept cents pour l'Angleterre, & trois cents pour l'Irlande. Il se trouva présent lorsque Jean fit hommage à Pandolphe, avec toutes les circonstances odieuses de l'humiliation la plus basse, & il se distingua dans cette occasion, en ce qu'il fut le seul Prélat qui témoigna l'indignation que lui causoient cette soumission honteuse, & l'insolence & l'orgueil du Prélat. Il convient d'observer ici, qu'après que l'Evêque de Frescati fut arrivé en Angleterre avec une lettre de créance du Pape, conçue dans les termes les plus horribles que l'impiété & l'hypocrisie font capables de dicter, & que Jean eut résigné une seconde fois ses Royaumes, Innocent, avec une ostentation audacieuse de la bonté & de la condescendance qu'il avoit pour son vassal, adressa une lettre aux Prélats, aux

Matth. Paris.

Epist. Innoc. Baluzio edit.

Princes, aux Seigneurs & au peuple d'Irlande, pour leur notifier la réconciliation qui venoit de s'effectuer par l'entremise du Ciel, entre le Royaume d'Angleterre & le St. Siege. Elle contenoit les plus fortes expressions de tendresse pour son cher fils en Jesus-Christ, l'illustre Roi Jean, dont les Royaumes appartenoient à l'Eglise de Rome, par la cession qu'il venoit d'en faire. Il leur ordonnoit, par son Bref Apostolique, d'être fideles au Roi & à ses héritiers, vu qu'ils étoient devenus les objets de ses soins & de ses bontés paternelles.

Epist. Innoc. Baluzio edit.

Cet événement fut suivi d'une fameuse contestation entre Jean & ses Barons. L'Archevêque de Dublin fut encore admis dans cette occasion aux Conseils du Roi; il assista avec lui au Congrès de Runingmede; il logea près de lui avec le petit nombre de Barons qui lui étoient demeurés attachés, & siégea immédiatement après l'Archevêque de Cantorbery. Il est nommé dans le préambule de la grande Charte, comme un des Prélats & des Barons qui conseillerent au Roi de l'accorder. Il pro-

Mag. Cart. Johan.

teſta avec les autres Prélats contre une clauſe de cette Charte qui paroiſſoit porter atteinte à la conſervation des forêts, & ſe joignit à eux pour déclarer les intentions des deux parties. Il proteſta pareillement avec les Prélats d'Angleterre contre le refus que firent les Barons, de conſtater leur ſoumiſſion & leur fidélité par un acte ſcellé du ſceau de leurs armes. Mais quoique ce Prélat, & William, Comte Marshal, Baron dont l'autorité répondoit aux biens qu'il poſſédoit dans l'Irlande, euſſent toujours aſſiſté aux Conſeils du Roi, il ne paroît pas qu'ils lui ayent fait quelques requiſitions particulieres en faveur de ſes ſujets d'Irlande, ni qu'on ait pris aucune meſure pour les comprendre dans les ceſſions actuelles de la Couronne. Jean étant mort après un regne des plus agités & des plus turbulents dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, les Barons Irlandois profiterent de la jeuneſſe de ſon ſucceſſeur, pour lui expoſer leurs griefs, & lui demander de nouvelles graces. Ils ſe ſervirent pour cet effet de l'entremiſe de Ralph de Norwich, un

Arc. Turr. Lond.

Rymer. Prynn.

des Chapelains du Roi. Ils se plaignirent entre autres choses de la sévérité que Jean avoit exercée envers quelques-uns de ses Barons, dont il avoit confisqué les terres. Ils lui firent une demande, qui, s'ils l'eussent obtenue, auroit été extrêmement avantageuse à l'Angleterre : c'étoit de permettre que la Reine douairiere ou le frere du Roi, résidassent en Irlande. » Les habitants de ce Royaume, dit » Davyes, tant Anglois qu'Irlandois, » ont toujours desiré, par un orgueil » qui leur est naturel, d'être gou- » vernés par des personnes illustres. " Comme la haine des Irlandois étoit dans ce temps-là considérablement diminuée, rien ne pouvoit être plus avantageux que la présence d'un Prince; & ceux qui connoissoient le caractere de la nation, la desiroient parce qu'ils étoient convaincus de son utilité. La réponse du Roi Henri mérite de tenir une place dans cette Histoire. La voici telle que je l'ai traduite d'après l'original.

Clauf. 1. Hen. III. *Le Roi à* GEOFFROI DE MAURISCO, *Juge d'Irlande, Salut.*

» NOUS vous rendons mille graces des bons & fideles services que vous avez rendus au feu Roi Jean d'Angleterre, notre pere, de glorieuse mémoire, & de ce que vous voulez bien nous les continuer, & nous donner avis sur ce qui se passe, par l'entremise de Ralph de Norwich, notre fidele Chapelain.

» Comme il a plu à celui qui dispose de la vie & de la mort, de retirer de ce monde notre Seigneur & notre pere, (que le Ciel veuille recevoir son ame !) je vous fais savoir, qu'après avoir célébré solemnellement ses obseques dans l'Eglise de la bienheureuse Vierge Marie de Winchester, j'ai convoqué à Gloucester les Nobles de mon Royaume, Evêques, Abbés, Comtes & Barons qui ont été attachés à mon pere durant sa vie, & que le jour de la fête des Apôtres Simon & Ju-

» de, après avoir invoqué le St. Es-
» prit, j'ai été publiquement sacré
» & couronné Roi d'Angleterre dans
» l'Eglise de St. Pierre de Gloucester,
» par les mains du Lord Gualon,
» Prêtre & Cardinal du titre de St.
» Martin, assisté des autres Evêques
» qui étoient présents, & reçu l'hom-
» mage & le serment de fidélité de
» mes sujets. J'ai cru devoir vous
» en instruire, comme mon fidele
» sujet, afin que vous partagiez la
» joie que me cause cet honneur &
» cet heureux événement.

» Ayant appris qu'il s'étoit élevé
» quelques disputes entre notre sus-
» dit Seigneur & pere, & certains
» Gentilshommes de mon Royau-
» me, sans que j'aye pu savoir si el-
» les étoient fondées ou non, ma
» volonté est qu'on les oublie, &
» qu'il n'en soit plus question; &
» pour que l'effet cesse avec la cau-
» se, je pardonne, de ma propre
» autorité, toutes les offenses qu'ils
» peuvent avoir commises envers
» lui, & consens de leur accorder
» ce que la raison & le bien de mes
» sujets exigent de moi. J'abolis donc

» dans mon Royaume tous les uſa-
» ges onéreux; je lui rends ſes pri-
» vileges & ſes franchiſes; & pour
» rappeller les jours heureux de nos
» ancêtres, j'accorde à tous mes ſu-
» jets leurs prétentions juſtes & lé-
» gitimes. Pour cet effet, vous ſau-
» rez qu'ayant tenu derniérement à
» Briſtol un Conſeil, auquel ont aſ-
» ſiſté tous les Evêques, Abbés,
» Prieurs, Comtes & Barons d'An-
» gleterre, ils m'ont prêté foi &
» hommage; & qu'après avoir ob-
» tenu les privileges & les immuni-
» tés qu'ils m'avoient prié de leur
» accorder, ils s'en ſont retournés
» dans leur réſidence, pénétrés de
» joie, & diſpoſés à me rendre les ſer-
» vices qu'ils croiront m'être agréa-
» bles.

» J'eſpere, & j'ai confiance en
» Dieu, qu'il daignera, par ſa divine
» miſéricorde, changer ce Royaume
» en mieux.

» Quant à ce que vous me mar-
» quez, qu'il ſeroit à propos d'en-
» voyer la Reine douairiere ma me-
» re, ou mon frere, en Irlande, je
» vous dirai, qu'après avoir pris là-

» dessus l'avis & obtenu le consentement de mes fideles sujets, je ferai ce que je jugerai convenir à mes intérêts & à ceux de mon Royaume.

» Je vous prie donc, mon bien-aimé, qu'ainsi que vous avez été fidele & attaché à mon pere, de glorieuse mémoire, vous continuiez de m'être fidele, d'autant que vous savez que j'ai besoin, à l'âge où je suis, de votre secours & de vos conseils; & de recevoir l'hommage des Princes d'Irlande & de tous ceux desquels j'ai droit de l'exiger.

» Je retiens auprès de moi Ralph de Norwich, pour pouvoir vous instruire plus à fond de ma volonté sur ce sujet & sur les autres qui pourront se présenter. Ma volonté est que vous & mes autres fideles sujets d'Irlande, jouissiez des mêmes privileges que mes sujets d'Angleterre, & je vous les confirme par ces présentes ".

L'octroi dont il s'agit ici, est la Charte de franchises exécutée le 12 Ann. Waver. Rob. Glouc.

de Novembre, la premiere année du regne de ce Prince, lorsque dans un grand Conseil tenu à Bristol, composé de Prélats, de Gentilshommes, &c. le Légat du Pape les dégagea du serment de fidélité qu'ils avoient prêté au Prince Louis, dont ils avoient imploré le secours contre Jean, & les obligea de le prêter au jeune Henri, lequel, par reconnoissance, confirma la grande Charte que son pere leur avoit accordée, après y avoir fait les changements qu'exigeoient les circonstances du temps.

Lib. Rub. Sacc. Dub. On trouve parmi les Gentilshommes qui s'assemblerent dans cette occasion, en qualité de membre du grand Conseil du Roi, le nom de Walter de Lacy, Baron Irlandois, à qui le Roi rendit ses bonnes graces, & qu'il rétablit dans ses biens. On avoit tant d'égards pour cette illustre famille, que le Roi écrivit à Hughes une lettre par laquelle il le prioit d'oublier leurs anciennes querelles, & l'assuroit pour l'avenir de sa faveur & de sa protection. La grace que le Roi venoit d'accorder, s'étendit sur tous ses sujets d'Irlan-

MSS. Lamb.

de. La Charte Angloiſe fut ſignée le 6 de Février, & on en envoya un double en Irlande ſous les ſceaux du Légat & de William, Comte de Pembroke, le protecteur, pour le bénéfice des fideles ſujets du Roi domiciliés dans ce Royaume, avec les changements qu'exigeoient les beſoins actuels de l'Irlande. On la trouve encore dans le Livre Rouge de l'Echiquier de Dublin. Henri y joignit la lettre ſuivante.

Le Roi à tous les Archevêques, Evêques, Abbés, Barons, Comtes, Chevaliers, francs Tenanciers, & à tous ſes fideles ſujets établis en Irlande, Salut. Pat. 1. Henr. III.

» Après vous avoir remercié de
» tout notre cœur de la fidélité
» que vous avez témoignée à notre
» Seigneur & pere, & dont vous
» continuez de nous donner des preu-
» ves, notre volonté eſt, qu'en re-
» connoiſſance de cette fidélité re-
» marquable, vous & vos héritiers
» jouiſſiez pour toujours dans notre
» Royaume d'Irlande des privileges

» & des immunités que mon pere
» & moi avons accordées à celui
» d'Angleterre. Nous vous les en-
» voyons après les avoir rédigées
» par écrit, par l'avis de nos fide-
» les sujets, & scellées du sceau de
» Monseigneur Gualo, Légat du Sie-
» ge Apostolique, & de notre fidele
» Comte William Marshal, notre
» Gouverneur, & Gouverneur de
» notre Royaume, parce que nous
» n'avons point encore de sceau.
» Nous aurons soin dans la suite de
» l'y apposer en présence de notre
» Conseil. Donné à Gloucester, le
» sixieme jour de Février ".

Voilà comment les droits & les privileges des colons Irlandois furent entiérement établis & confirmés. Ils devoient être non-seulement gouvernés par les mêmes Monarques & par les mêmes loix que leurs ancêtres, mais jouir encore des concessions qu'on avoit extorquées au Prince, pour borner les prérogatives, & adoucir la sévérité qu'avoit insensiblement introduite le systême féodal. Les voilà sur le même pied honorable que

les Anglois leurs voiſins, faiſant les mêmes réquiſitions, & obtenant les mêmes privileges que l'on regarde encore de nos jours comme la baſe de la liberté Angloiſe. Au cas que la réquiſition des Chartes Angloiſes ait procédé de l'eſprit ariſtocratique, plutôt que de l'amour de la véritable liberté, on peut dire que ce même eſprit dominoit encore davantage dans l'Irlande, où les Barons les plus éloignés du Trône, n'étant point retenus par une autorité ſubordonnée, ſouvent foible & mal ſoutenue, inveſtis de territoires immenſes & de privileges dangereux, furent tentés par leurs forces, & en état, par la ſituation du Royaume, de donner carriere à leur avarice & à leur ambition, ſans égard pour la juſtice, & ſans la moindre apparence de reſpect pour le Gouvernement. Comme ils étoient tous dominés par les mêmes paſſions, ils vivoient dans une méfiance continuelle les uns des autres; & employant la voie des armes pour ſoutenir leurs prétentions, leurs vaſſaux, auſſi-bien que les naturels d'Irlande, éprouvoient

les funestes effets de leur orgueil & de leur tyrannie. La vérité de ce portrait, tout odieux qu'il est, est pleinement constatée dans le cours de cette Histoire. Il est donc à propos d'indiquer la source des calamités sous lesquelles la nation a gémi pendant tant de siecles, & de prouver par des faits, qu'elles furent occasionnées par les vices des individus, plutôt que par les principes injustes & tyranniques du Gouvernement d'Angleterre.

Fin du Tôme premier.

